11e Année = N° 10 — Le N° 1 fr. 50 : par poste : 1 fr. 65 — 5 Mars 1921

Le Courrier

CINÉMATOGRAPHIQUE



Le Tourbillon

Grand Ciné-Roman d'Aventures

:-: en 12 Épisodes :-:

Adapté par Guy de Téramond

Publié par le *PETIT JOURNAL*



Exclusivité GAUMONT



Exploitants, qui avez toujours eu confiance dans les Cinés-Romans présentés par le Comptoir Ciné-Location :: :: GAUMONT :: ::

AVEZ-VOUS ÉTÉ TROMPÉS ?

== Non !

Eh bien aujourd'hui nous vous apportons de bonnes nouvelles :

La Société des *Etablissements Gaumont* vient d'acquérir les droits d'exclusivité de la nouvelle série Sélig faisant suite à la

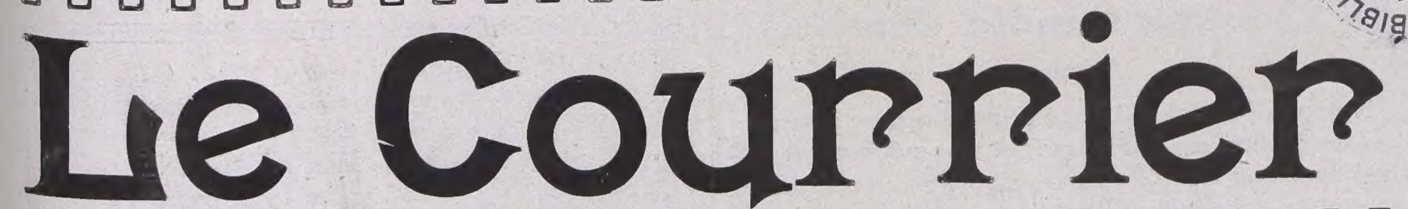
CITÉ PERDUE

et vous annonce pour l'automne la parution de la nouvelle série de

LOUIS FEUILLADE

Ce sont encore de bons Programmes en perspective

11e Année - N° 10 Le Numéro : 1 fr. 50; par poste : 1 fr. 65 5 Mars 1921



CINÉMATOGRAPHIQUE

ORGANE HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DE LA CINÉMATOGRAPHIE
DES ARTS, SCIENCES ET INDUSTRIES QUI S'Y RATTACHENT

PATIENCE

On a noirci bien du papier au sujet des films allemands depuis l'armistice. Chacun a émis son opinion, mais personne n'a jamais envisagé la solution qui semble aujourd'hui mettre fin à toutes les controverses.

A mon sens, c'est à Londres qu'il faut aller s'éclairer. Les Allemands continuent à se montrer d'une absolue mauvaise foi. Ils refusent d'admettre leurs responsabilités et de payer les frais de la guerre la plus dévastatrice du monde qu'ils ont déchaînée.

Leur politique n'a pas varié. A l'intérieur, ils dressent contre la France l'opinion publique, par une campagne ardente dans laquelle ils donnent libre cours à leur humeur belliqueuse. A Londres, par des ruses et des tergiversations, leurs délégués essaient de gagner du temps ou de provoquer un incident qui leur sera favorable. Mais, cette fois, le bloc des Alliés est durement cimenté. Ils ne l'entameront pas. L'heure des décisions approche rapidement.

Sans anticiper sur les événements, supposons que les délégués à la Conférence de Londres n'acceptent pas nos propositions. L'ultimatum est aujourd'hui posé. Si nous nous trouvons lundi prochain dans la pénible obligation d'appliquer les sanctions prévues, dans quelle situation nous trouverons-nous vis-à-vis de l'Allemagne.

Il semble, à première vue, que les transactions commerciales ne seront pas interrompues. L'article II : *les alliés demanderont à leurs Parlements respectifs les pouvoirs nécessaires pour obtenir de leurs ressortissants qu'ils paient à leurs différents gouvernements une certaine proportion de tous les paiements dus à l'Allemagne sur des marchandises allemandes, cette proportion devant être retenue dans les pays au compte des réparations. Cela s'applique aux marchandises allemandes achetées dans ces pays ou dans tous les pays alliés,*

permet, au contraire, de penser qu'on les intensifiera, afin d'activer l'amortissement de nos créances. Serait-ce de bonne politique toutefois, en semblable moment, d'assimiler le film à une quelconque marchandise?

Souvenons-nous qu'il n'existe aucun moyen d'expression de la pensée plus puissant que le film cinématographique. Il constitue un admirable agent de propagande dont les Allemands ont reconnu depuis longtemps l'influence sur les peuples. Ne serait-ce pas commettre une faute grave que de leur livrer nos écrans, alors qu'ils s'ingénient de toutes les manières à nous montrer que, vaincus, ils n'ont pas encore désarmé.

Personnellement, je crois qu'il convient d'attendre, tout au moins la réponse définitive de l'Allemagne, pour se prononcer.

Ce ne sera pas long. Lundi, nous saurons si cette orgueilleuse nation s'incline devant les justes volontés des Alliés. La réponse du docteur Simons nous aidera à fixer notre ligne de conduite. Jusqu'à ce moment-là, je pense qu'il est bon de continuer, en ce qui concerne uniquement les films cinématographiques, à rester sur une prudente réserve.

Charles Le FRAPER.

Quelques mots sur...

Notre faiblesse, car nous nous sommes, jusqu'à présent, montrés faibles, vient non seulement de la dispersion de nos efforts, de notre perpétuelle manie de couper du fil en quatre et de considérer, chacun, notre intérêt particulier, mais surtout de notre détestable habitude de ne jamais prendre au sérieux les diverses brimades qui nous furent, comme les taxes, infligées *par paliers !*

Voyez ce qui se passe actuellement pour le plan de défense et d'action qu'on a, très hâtivement, dessiné et que des hommes énergiques entendent, si imparfait qu'il soit, mener jusqu'au bout.

Après de longues études, on a mis debout un projet, dit projet Bokanowski, qui, s'il était adopté dans sa forme actuelle, marquerait une étape favorable dans la marche de nos affaires. Parce que,quelques-uns, dont je fais partie, ont dit que dans son ensemble, la loi soumise à la discussion des deux Chambres ne donnait pas à la petite exploitation tout ce qu'elle était en droit d'espérer ; parce que j'ai écrit qu'il fallait bien tirer de cette première tentative toutes les imperfections qu'elle entraîne afin de revenir à la charge, après la décision des parlementaires voilà que les Directeurs de banlieue prennent le mors aux dents et qu'ils exigent l'insertion dans le texte, qui sera très prochainement discuté, je l'espère, d'une formule excellente mais qui me paraît capable d'entraîner l'échec total de l'affaire mise si difficilement sur pied.

Je veux dire à nos amis de banlieue combien je déplore cet excès d'exigences *pour le moment*. Un vieux proverbe affirme que « qui veut trop prouver ne prouve rien ». Transformons-le et nous aurons la variante : « Qui veut trop obtenir n'obtient rien ».

Au moment, en effet, où nous essayons de remonter un courant d'opinion qui a entraîné le monde parlementaire à croire, comme la foule, que le cinéma est une sorte de filon d'or inépuisable, on prétend,au lieu d'endiguer d'abord le gros du flot, arrêter net ses débordements.

C'est une déplorable tactique.

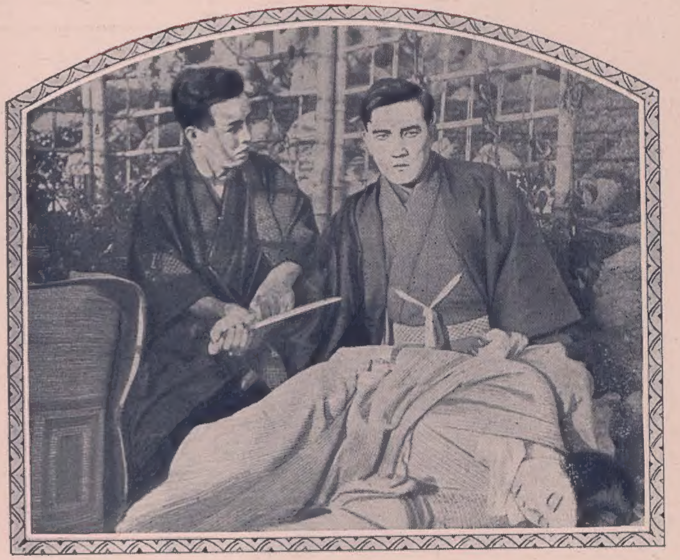
Nous savons bien, nous connaissons, d'une manière très précise, le volume énorme du torrent qui menace de nous submerger.

Procéder par étapes pour construire les murs inébranlables entre lesquels nous le tiendrons prisonnier, telle est la besogne urgente et intelligente qui réclame notre labeur quotidien. Mettre les maçons à l'ouvrage sans avoir pris l'élémentaire précaution de diminuer la force des eaux, me paraît inutile et dangereux.

Nous n'avons pas une faute à commettre et repousser à présent qu'il est prêt, même avec ses lacunes, un projet de loi qui doit nous apporter *l'amélioration* de nos misères et le salut définitif à bref délai serait de la dernière sottise... pour ne pas dire plus.

J. TACHAIN.

PATHÉ présente le 9 Mars



SESSUE HAYAKAWA

Le prestigieux Interprète du

LOTUS D'OR

dans

L'AME de KOURA-SAN

Drame en 4 Parties



American-Corporation

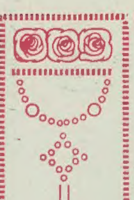
Edition du 15 Avril



IMPORTANTE PUBLICITÉ :

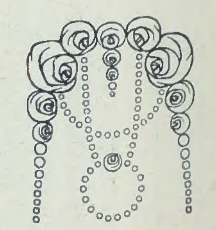
1 Affiche portrait SESSUE HAYAKAWA

2 Affiches 120×160. Série de 8 Photos-Bromure





LES F



BI



INTERPRÉTÉE PAR :

M. MAURICE DE FERAUDY

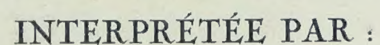
M. LÉON BERNARD

Mme THÉRÈSE KOLB

Sociétaires de la Comédie Française

Miss PAULINE JOHNSON

MM. Jean LEGRAND
de ROMERO
GILDÈS



MM. SAIDREAU
Félix BARRÉ
HALMA

MMmes Jeanne AMBROISE et Pauline CARTON

BAPTISTE

et

M. LÉON MATHOT

Edition d

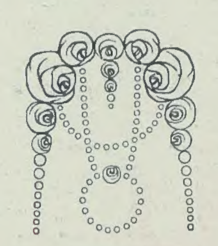
Très importa



ILMS ANDRÉ LEGRAND

PATHÉ

Présentera le 16 Mars 1921
Au Palais de la Mutualité



LANCHETTE

L'Œuvre immortelle de

M. BRIEUX, de l'Académie Française

Adaptée à l'Ecran par M. René HERVIL



u 22 Avril

nte publicité



Société d'Éditions
Cinématographiques

PATHÉ

présentera prochainement

GIGOLETTE


M. Pierre DECOURCELLE

Grand Drame Parisien en 4 Epoques
par
M. Pierre Decourcelle

Mise en Scène de **M. H. Pouctal**


M. H. POUCTAL

1re *Epoque : LES AILES BLANCHES*
2e *Epoque : LA BATAILLE DE LA VIE*
3e *Époque : LES DESSOUS DE PARIS*
4e *Époque : RÉDEMPTION*

INTERPRETEE PAR

Mesdames LIONEL
JALABERT
Elaine VERNON
Jeanne BRINDEAU
Maud GIPSY
Louise DAUVILLE
M. GAUTHIER
Y. DEVIGNE
Petite SANDRY
et
Séphora MOSSÉ

Messieurs Camille BERT
Charles de ROCHEFORT
Paul GUIDE
STEPHEN
Philippe GARNIER
LABRY
NAADER
TERVAL
OLIVIER
et
Georges COLIN

Très grosse publicité : Nombreuses affiches, Phototypies, Photos, Brochures.

En marge de l'écran

La revanche du ciné. -- L'a-t-on assez traité de voleur, de mendiant, d'art inférieur, ce pauvre cinéma qui, au dire de tant de gens, ne vit que de laissés pour compte de librairie, de démarquages, sans arriver à créer une émotion qui lui soit personnelle!

Aujourd'hui, un théâtre, et quel théâtre, l'Opéra-Comique, ne craint pas d'emprunter au parent pauvre un de ses sujets les plus remarquables : *Forfaiture.*

Deux librettistes et non des moindres, un compositeur de tout premier ordre, un décorateur notoire, des artistes remarquables, tout cela pour aboutir à quoi : à une œuvre plate, incolore, sans aucun relief.

Ce *Forfaiture* qui au cinéma est une œuvre définitive tant tout est à sa place et a été l'objet de minutieuses mises au point, où chaque objet a sa raison d'être et concourt à créer l'ambiance, la vérité, où chaque artiste évolue normalement, où la lumière et l'ombre jouent un rôle prépondérant, qu'est-il donc devenu sur notre scène lyrique? Un pastiche médiocre!

Quelle désillusion! Mais aussi pourquoi avoir choisi une telle œuvre? Question publicité? Là, je m'incline. Question artistique? Là, je m'insurge.

Forfaiture au théâtre apparaît comme une œuvre quelconque parce que le théâtre est la vie en raccourci, tandis que le ciné c'est la vie dans toute son ampleur et sa vérité. Au théâtre tout est faux, depuis le débit des acteurs jusqu'au plus petit décor; au cinéma la nature, la vie elle-même participent à l'action.

Quels effets déplorables que ceux produits par la foule, les jurés, le président, chantant telle phrase mélodique. On sourit quand le président ordonne à l'accusé : Parlez! et que l'artiste chante. Et le téléphone!... et tant d'autres erreurs.

Si De Mile a su tirer parti de son sujet à force de goût, de recherches, de précision dans le détail, au point que l'on suit à l'écran, minute par minute, le drame d'amour imaginé par l'auteur; si l'on voit souffrir, penser, les pauvres être ballottés par la passion, et que la précision aiguë d'un premier plan dissèque la psychologie d'un personnage; à l'Opéra-Comique tout est noyé, effacé, écrasé par une monotonie désespérante due au décor.

Vous me direz, il y a les jumelles qui, en rapprochant les distances, permettent de se rendre compte des expressions de physionomie des personnages! C'est peu et cela ne vaut pas le moindre gros plan de l'écran où l'on voit l'effroi, la joie, l'espoir, la lutte, se manifester avec la plus grande puissance de vérité. Voyez Fannie Ward à l'écran, regardez ses yeux suppliants ou fiers, ces yeux parlent à nos yeux.

Voyez le grand Hayakawa et son sourire profondément énigmatique, c'est toute l'âme du Japon chevaleresque mais ayant conservé un peu de la cruauté du Céleste d'autrefois.

Vanni Marcoux est un grand et probe artiste, mais il ne peut nous émouvoir, même en veston, autant que le japonais aux gestes de félin.

La voilà bien la revanche du ciné, art de vérité et de précision, ayant ses lois, ses qualités, et exigeant des metteurs en scène des dons spéciaux tout autres que ceux des metteurs en scène de théâtre. Je dirai plus : au théâtre il faut du goût, au ciné il faut du génie, car le metteur en scène cinématographique est le véritable Dieu de son œuvre à qui il insuffle la vie. C'est lui qui vit dans chacun des personnages, c'est lui qui anime le décor en donnant à chaque chose, paysage, objet, geste, sa réelle valeur; c'est lui enfin qui est maître de la minute émotive qu'il crée et avec laquelle il jongle au gré de sa fantaisie.

Comme je comprends Fannie Ward qui, de passage à Paris le jour de la première de *Forfaiture* à l'Opéra-Comique, refusa d'y assister. Quelle désillusion si elle eut vu cette pauvre petite chose opéra comique... comique oui... et combien triste!

C. F. TAVANO.

Contre les Taxes

Le Syndicat du Nord et du Pas-de-Calais nous prie de publier la lettre suivante qu'il adresse aux parlementaires des régions dévastées :

Lille, le 10 février 1921.

Monsieur.....

Nous avons l'honneur de vous faire l'exposé de la situation de l'industrie cinématographique dans nos régions dévastées par la guerre.

Les taxes diverses dont nous souffrons actuellement menacent de la ruiner. Enumérons :

Des taxes ayant été votées au parlement avec progression :

1° Taxes d'Etat perçues mensuellement comme suit :

10 % jusqu'à la somme de 15.000 francs.
15 % au-dessous de 50.000 francs.
25 % au-dessus de 50.000 francs.

2° La taxe des pauvres qui prend 10 %.

3° Une taxe municipale supplémentaire a été votée, qui peut atteindre 50 % de la taxe d'Etat.

4° A ces taxes viennent s'ajouter un prélèvement de 2 à 10 % pour les droits d'auteurs suivant l'importance des établissements. Ce qui nous impose :

De 1 à 15.000 francs.

Etat	10 %
Pauvres	10 %
Municipalité	5 %
Auteurs (moyen)	5 %
Total	30 %

De 15 000 à 50.000 francs.

Etat	15 %
Pauvres	10 %
Municipalité	7,5 %
Auteurs (moyen)	5 %
Total	37,5 %

Après 50.000 fr. les charges augmentent, mais il n'existe pas d'établissements des régions dévastées qui atteignent ces chiffres.

Il n'y a guère que les établissements des grandes villes ou de la capitale. Ces détails étaient utiles à énumérer pour qu'on sache à quels moyens extrêmes on est arrivé pour étrangler une industrie qui a le droit de vivre et de prendre sa place au soleil. J'oserais même ajouter que nos élus ont le devoir de défendre le cinématographe qui est une invention française; et, à ce titre, elle doit être favorisée. On ne doit pas considérer cette belle invention comme un spectacle de foire ni de ménagerie, mais bien comme le théâtre de l'avenir, le seul, le vrai théâtre du peuple. Quoique le cinéma soit amusant, il est aussi instructif. Dans les coins les plus reculés des campagnes, n'a-t-il pas fait connaître les sites et les mœurs des cinq parties du monde. Nous devons, nous citoyens Français, le soutenir de toutes nos forces car la production des films devrait être française parce que la majeure partie des films français sont de grande moralité, et nous ne serions plus tenus de recourir à certains films étrangers qui ne sont pas du tout en rapport avec nos mœurs.

Soutenons le film français, le film moral et éducateur. A ces titres, nous demandons d'être traité sur un pied d'égalité avec le théâtre.

Faut-il dénombrer quels sont ceux qui vivent de cette belle industrie, jadis si prospère, qui fait appel pour ses grandes usines à des milliers d'ouvriers appartenant à tous les corps de métier.

Ajoutons à cela, les artistes, auteurs, régisseurs, metteurs en scène, décorateurs, etc.

Dans les salles : les chefs d'orchestre, musiciens, des numéros de music-hall, opérateurs, mécaniciens, électriciens, comptables, caissiers, contrôleurs, ouvreuses. Tout ce monde vit de nos salles de spectacles cinématographiques.

Et nous pouvons encore ajouter de nombreux journaux corporatifs qui occupent un important personnel.

Et c'est cette branche que l'on frappe d'impôts impossibles à supporter qui nous conduisent à la fermeture.

Que reproche-t-on à la projection de ciné? Serait-ce notre désintéressement patriotique. Est-ce pour nous remercier d'avoir prêté à la propagande nationale notre écran à toutes les occasions?

Ne contribuons-nous pas au relèvement moral de la race? Faites une enquête et vous vous rendrez compte que dans un pays où le cinéma n'existe pas, l'alcoolisme règne en maître.

De nombreux députés et sénateurs du département de la Seine ont assuré leur sympathie au Syndicat des Directeurs de Cinémas; je puis dire même presque la totalité nous ont promis leur concours le plus dévoué. Mais alors, que doit-on penser pour les régions dévastées, où, pendant toute la durée de la guerre, aucune salle de spectacle n'a pu ouvrir au public. Ces salles ont servi au contraire pour le logement des troupes ennemies, ont été pillées, volées de tout leur matériel, ont servi d'écuries, de magasins, de garage d'automobiles, en partie abimées, démolies. N'est-ce pas le devoir des parlementaires de nos régions de se joindre à leurs collègues de la Seine pour obtenir un peu plus de justice et un peu d'amélioration au régime des Taxes auxquels nous sommes soumis ?



G. P. C.

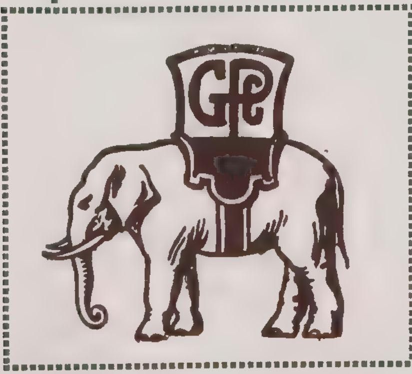
RÊVES

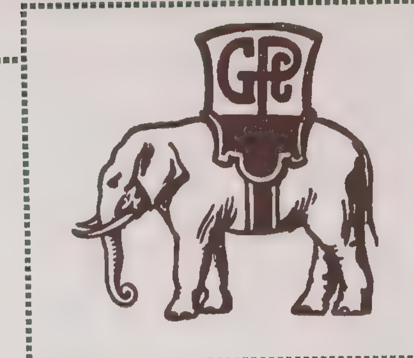


COMÉDIE

AVEC

OLIVE





PRÉSENTE



DORÉS

DRAMATIQUE

THOMAS



UNE NUIT AGITÉE

COMÉDIE CHRISTIE

De notre Série Spéciale Coloriée



Présentation

14 Mars 1921

à la

MUTUALITÉ



ÉDITION

15 Avril

1921

COMÉDIE GAIE

PROCHAINEMENT DEUX GRANDES VEDETTES

DOUGLAS FAIRBANKS

ET **ALMA RUBENS**



DANS

"L'AMÉRICAIN"

Superbe Comédie Dramatique

G. P. C.

Aux prix d'efforts inouïs et grâce à l'esprit d'initiative des hommes de nos départements du Nord, nous avons pu relever nos salles en ruines. Mais pour cela, il a fallu le concours de financiers : et comment arriverons-nous à nous acquitter envers ceux qui ont bien voulu nous aider, comment tiendrons-nous nos engagements si nous sommes, une fois de plus, ruinés ?

Mais si l'Etat, les Municipalités, le Bureau de bienfaisance et les droits d'auteurs nous soutirent de 35 à 40 0/0 de nos recettes, il est impossible de tenir. Le Syndicat des directeurs de spectacle du Nord et du Pas-de-Calais proteste énergiquement auprès de ses représentants au Parlement pour que des lois plus justes viennent régir les spectacles Français. Nous demandons, en outre, que Messieurs les Députés et Sénateurs des régions dévastées nous fassent obtenir un régime spécial ; qu'un compte de doit et avoir soit institué dans lequel on tiendra compte des sommes qui devraient être perçues et de ce qui est dû. Que la taxe d'Etat soit égale à celle imposée aux théâtres. La suppression par amendement de la taxe municipale, la suppression de la taxe des pauvres. En somme, un peu plus de justice.

Nous vous demandons d'étudier la situation des petits établissements dont de nombreux se verraient dans l'obligation de fermer leurs portes, si on n'apportait pas un amendement à la loi. Il est utile pour attacher le paysan à la terre qu'il puisse avoir les distractions modernes. C'est pourquoi les petits établissements ne faisant pas une recette mensuelle suffisante doivent être exonérés totalement de toute taxe.

Comme moyen d'action notre fédération nationale a décidé de passer en projection dans chaque salle de spectacle les représentants de chaque arrondissement qui se seront déclarés les défenseurs des intérêts de notre public, qui est en majeure partie composé du « pauvre peuple » mais qui est taxé d'une façon arbitraire dépassant de beaucoup la taxe de luxe.

Veuillez agréer, Monsieur le. . . . . l'assurance de notre haute considération.

Pour le Président du Syndicat des Directeurs de Cinémas et Spectacles divers du Nord, du Pas-de-Calais et Régions Dévastées.

Le Secrétaire,

F. GERVOIS.

Le plus Gros des

Le Capitai

Réduction Cinématographi

Théophil

Trois Affiches —

DATE de SORTIE



— Palsambleu mes amis.... je plie mon titre comme un vêtement hors de mise, je succède à Matamore et prends nom : CAPITAINE FRACASSE

Succès en Perspective

ne Fracasse

que du célèbre Roman de

e Gautier

Notices — *Photos*

le 8 AVRIL 1921



... et jamais Capitan Espagnol n'eut mine plus superbement arrogante.....

A propos du « RÊVE »

DU LIVRE A L'ÉCRAN

par ALBERT URWILLER

Zola, dont l'œuvre fit tant de bruit pour des raisons qui n'étaient pas toujours purement littéraires, fut tout le contraire d'un artiste — et les artistes, même ceux-là qui partageaient ses opinions politiques et qui se réclamaient de la même école, à une époque où il y avait encore des écoles, ne l'aimaient guère — mais, encore que je l'aie quelque peu conspué au temps de ma folle jeunesse, je le tiens pour fort honnête homme.

Ses livres, tous ses livres — et Dieu sait s'il y en a et s'ils sont gros ! — sont rangés en bonne place dans ma bibliothèque et il m'arrive d'en lire par-ci par-là quelques pages. Parmi ceux-là de nos contemporains qui le vantèrent le plus, combien pourraient, sans mentir, en dire autant ? Sans doute Balzac, autrement profond et qui le dépasse de toute sa hauteur de géant, et le délicieux Champfleury, de Laon, à peu près ignoré malheureusement de la génération actuelle, avec une vision plus aiguë, une psychologie plus pénétrante et, dans le style, un agrément qu'il n'a point, ont laissé de la Société du dix-neuvième siècle des peintures d'une justesse et d'un attrait supérieurs. Mais Zola était un sincère et un laborieux et si ses romans sentent l'effort c'est à mon avis une raison au moins, et la meilleure sinon la seule, de ne pas les dédaigner tout à fait.

Zola est un primaire que le bric-à-brac de la science moderne enthousiasme. Il donne dans tous les panneaux et sa mentalité, quoique aux antipodes de celle-ci, est tout à fait semblable à la mentalité d'une vieille dévote de lointaine sous-préfecture. A cause de cela Daudet, Anatole France, Rémy de Gourmont et les Goncourt aussi sans doute l'ont secrètement méprisé. Je crois savoir qu'il dégoûte encore l'intelligence parfaite de Courteline ; et pour Léon Daudet qui l'a bien connu et qui l'a observé en clinicien on sait le portrait qu'il en a brossé dans la manière qui lui est propre !

Etait-il donc bien opportun que le *Film d'Art* mit *Le Rêve* à l'écran ?

Je tiens à dire tout de suite que cette idée ne me choque pas. Bien au contraire, je souhaite à M. J. de Baroncelli le franc succès qu'avec la collaboration des interprètes qu'il a choisis il ne manquera pas de remporter auprès du grand public comme il l'a remporté dans sa présentation à la Critique. C'est que dans l'œuvre de Zola, *Le Rêve* fait véritablement *tache*, si j'ose écrire — mais n'est-ce pas là le mot juste ?

Cette histoire sans complications, toute simple et toute pure, a le charme frais d'une giroflée accrochée aux tristes pierres d'un mur affreux d'hôpital ou de prison... Que Zola qui a si bien décrit ce mur avec ses lèpres et ses relents, et aussi hélas ce qu'on dépose à son pied en bravant la «peine d'amende», ait vu la fleur et l'ai chantée, c'est donc qu'un jour il a levé ses yeux de myope vers le ciel ? A cause d'un tel geste, si surprenant chez le père des Rougon-Macquart, qu'il lui soit beaucoup pardonné !

Je sais bien que même dans *Le Rêve* il y a « du Zola » et que le caractère de l'évêque tel qu'il l'a construit dénote une ignorance absolue de l'âme chrétienne... Mais Zola qui croyait dur comme fer à l'Hérédité croyait-il à l'âme ? J'en doute ; et ceci explique cela.

D'ailleurs une si grave faute qui apparaît comme capitale à la lecture critique du roman échappera sûrement au spectacle cinématographique.

L'esprit tout occupé du défilé des belles images comme échappées d'un vieux missel, ému par la touchante simplicité d'Andrée Brabant, la grâce mélancolique de Mme Delvair et conquis par le jeu puissant de l'incomparable Signoret, le spectateur ne pensera qu'à admirer et ne saura rien qu'applaudir.

Tant il est vrai que le Cinématographe et la Littérature, si le premier est à un certain point tributaire de l'autre et s'ils se complètent quelquefois, tout de même cela fait deux...

La plus merveilleuse reconstitution historique

parue à ce jour

Vues prises dans les jardins et les appartements du Château de Schoenbrunn, qui jusqu'à ce jour, était demeuré inaccessible au public. La chambre de Napoléon, la chambre mortuaire du Duc de Reichstadt, ainsi que les appartements somptueux de l'Empereur François Ier ont été conservés intacts dans toute leur vérité historique.

Carrosses du couronnement, voitures de gala, uniformes, etc.... :-: :-: :-: proviennent de l'ancienne Maison Impériale :-: :-: :-:



CONCESSION EXCLUSIVE

des

CINÉMATOGRAPHES HARRY

SUCCURSALES :

LYON 8, Rue de la Charité	LILLE 23, Grand'Place, 23	STRASBOURG 15, r. du Vieux-Marché-a.-Vins	NANCY 106, Rue Stanislas, 106
MARSEILLE 4, Cours Saint-Louis	BORDEAUX 20, rue du Palais-Gallien	BRUXELLES 97, Rue des Plantes, 97	GENÈVE 1, Place Longemalle, 1

A.-G. L'HOIR, 26, RUE DU DELTA - PARIS

Un Film

Sensationnel

que vous avez intérêt d'inscrire

dès à présent



Programme du 22 Avril 1921



Avertissement

Mlle Marguerite Volf, médium chargé par son uide d'annoncer la prochaine Réincarnation du hrist en France, a donné vingt conférences graites à la Société de Géographie, 184, boulevard aint-Germain. Elle a fait le récit de visions quodiennes qui ont débuté en février 1920, sans que en l'y ait préparée, ni ambiance, ni pratiques eligieuses, ni voyages, ni études psychiques.

Au cours de ces conférences, elle a dépeint les hases d'une médiummité complexe, mystique, rophétique, scientifique, symbolique et cryptomésique, qui lui est expliquée par son guide, depuis e 7 août.

Mlle Volf ne s'intitule pas vedette de spiritisme, lle obéit à des Ordres formels.

Le Christ rénovera la Terre par le psychisme eligieux, ainsi qu'Il l'a fait déjà pour 125 planètes, naintenant spiritualisées. Vibration souveraine, nitiale et créatrice, Dieu purifie progressivement es humanités diverses de l'Univers par les fluides.

Si le passé métapsychique de Mlle Volf est essuscité dans ses troisième et quatrième causeies, c'est pour convaincre de la puissance des lectricités insoupçonnées de l'Astral. Actuellenent, elle accomplit sa 373e mission.

On est prié de lire *attentivement* son exposé, l est assez évocateur pour qu'elle n'y ait rien jouté. Elle laisse toute liberté de corser certaines cènes, si on le juge nécessaire.

Les seuls détails qu'elle ait omis concernant Vénus, sont les suivants. Cette planète a la spécialité de peindre de rose saumon la plupart des églises; beaucoup d'entre elles ont une façade très bariolée. Style sans particularités, voûtes élevées, fenêtres arrondies.

Les expressions ci-après: « air fait de roses, jardins d'espace, atmosphères fleuries », signifient que l'atmosphère Vénusienne, au lieu d'être bleue comme la nôtre, est fleurie et ressemble, en diverses régions, à des parterres enchantés.

M. Volf.

Société de Géographie

184, Boulevard Saint-Germain

Dimanche soir, 23 janvier 1921, à 9 h. précises.

Conférence par Mlle Marguerite Volf

Mes Vies antérieures. Service métapsychique sur Vénus et sur la planète des Diamants, située derrière Neptune.

Mesdames, Messieurs,

Laissez-moi formuler une incantation qui éveillera vos souvenirs. Puissent mes vies antérieures rendre aux vôtres le jour, après la nuit profonde! Mémoire! Sois docile, mais ne livre, des siècles révolus, que les instants dorés, afin qu'ils soient des phares aux heures lourdes du présent.

Rappelez-vous, nos rêves ne sont point caprices impénitents; disciplinés, certains d'entre eux se déroulent invariablement dans le même cadre; les acteurs et les circonstances ne varient non plus jamais! Parfois, tirés brusquement du sommeil, vous dites : « C'est singulier, il me semble avoir déjà parcouru cette région et rencontré ces gens! » Vous essayez de reconstituer : néant.

Dieu, en nous fermant la porte du passé, nous éclaire l'avenir! Si nous nous souvenions, nous ne serions plus que regrets, appréhension ou vanité! Sa bonté nous soutient d'espoir!

Vivant avec une mère malade, je n'ai guère quitté la maison familiale et me consolais de cette permanence, par les rêves, calqués les uns sur les autres, et divers, cependant. Au matin, je les contais, enthousiasmée, à cause des paysages; ces nuits-là, ma mère m'entendait gémir et m'agiter. L'impression dominante était l'obligation de m'isoler, de ruser, d'échapper à des fauves, à des poursuites!

Malgré cette oppression inquiète, j'écrivais les lignes suivantes sur mon cahier de visions, en mars 1920.

« Je me rappelle les promenades enchantées de mes rêves, les « Versailles » forestiers, dont l'ordonnance et les ramures imitaient des colonnes et des peluches; le ciel pervenche et la paix souveraine qui allégeait mon cœur, les grottes profondes où s'égaraient les téméraires et où je n'avais point peur, sûre de regagner l'entrée. Grottes parcourues tant de fois et où chantait la symphonie du bonheur prêté par le sommeil, immémoriale Croix-Rouge des humains! »

Dans une causerie faite chez Pleyel, le 19 décembre dernier, je disais : « Vénus s'enorgueillit d'admirables spécimens humains, de carnation nacrée, de cieux étincelants qui divinisent la nature et l'œuvre de l'homme, d'atmosphères fleuries, d'architectures grandioses, de carrières d'agates roses et bleues, translucides et chatoyantes, d'une végétation somptueuse comme de vieux Beauvais, des brocarts de Lyon, des cuirs de Cordoue, de vallées paradisiaques, de grottes en labyrinthes et de paons colossaux, ocellés d'opale claire. Vénus est exempte de brume. Sphère de beauté, elle est comprise dans les planètes définitivement assainies par l'application scientifique des électricités éparses. Elle est soumise depuis deux siècles; ses fluides ont la couleur des pervenches ».

Ce résumé sera le titre du film Vénusien que j'essaierai d'animer de la vie lyrique de cet Eden.

Aux sceptiques, je lis ceci, daté du 16 août 1920 : « Eté rue de l'Amiral-Raussin, 65, chez Mme Hermel, qui m'a présenté de remarquables dessins exécutés par un médium; ils reproduisent la faune et la flore, immédiatement identifiées par mon guide et reconnus par moi : d'une planète du système de Sirius, de Mars, Vénus, Neptune. Documents précieux ».

Pour vous convaincre, je n'ai que ma sincérité.


Le Duc
de
Reichstadt

Avertissement

Mlle Marguerite Volf, médium chargé par son guide d'annoncer la prochaine Réincarnation du Christ en France, a donné vingt conférences gratuites à la Société de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain. Elle a fait le récit de visions quotidiennes qui ont débuté en février 1920, sans que rien l'y ait préparée, ni ambiance, ni pratiques religieuses, ni voyages, ni études psychiques.

Au cours de ces conférences, elle a dépeint les phases d'une médiummité complexe, mystique, prophétique, scientifique, symbolique et cryptomnésique, qui lui est expliquée par son guide, depuis le 7 août.

Mlle Volf ne s'intitule pas vedette de spiritisme, elle obéit à des Ordres formels.

Le Christ rénovera la Terre par le psychisme religieux, ainsi qu'Il l'a fait déjà pour 125 planètes, maintenant spiritualisées. Vibration souveraine, initiale et créatrice, Dieu purifie progressivement les humanités diverses de l'Univers par les fluides.

Si le passé métapsychique de Mlle Volf est ressuscité dans ses troisième et quatrième causeries, c'est pour convaincre de la puissance des électricités insoupçonnées de l'Astral. Actuellement, elle accomplit sa 373e mission.

On est prié de lire *attentivement* son exposé, il est assez évocateur pour qu'elle n'y ait rien ajouté. Elle laisse toute liberté de corser certaines scènes, si on le juge nécessaire.

Les seuls détails qu'elle ait omis concernant Vénus, sont les suivants. Cette planète a la spécialité de peindre de rose saumon la plupart des églises; beaucoup d'entre elles ont une façade très bariolée. Style sans particularités, voûtes élevées, fenêtres arrondies.

Les expressions ci-après: « air fait de roses, jardins d'espace, atmosphères fleuries », signifient que l'atmosphère Vénusienne, au lieu d'être bleue comme la nôtre, est fleurie et ressemble, en diverses régions, à des parterres enchantés.

M. Volf.

Société de Géographie

184, Boulevard Saint-Germain

Dimanche soir, 23 janvier 1921, à 9 h. précises.

Conférence par Mlle Marguerite Volf

Mes Vies antérieures. Service métapsychique sur Vénus et sur la planète des Diamants, située derrière Neptune.

Mesdames, Messieurs,

Laissez-moi formuler une incantation qui éveillera vos souvenirs. Puissent mes vies antérieures rendre aux vôtres le jour, après la nuit profonde! Mémoire! Sois docile, mais ne livre, des siècles révolus, que les instants dorés, afin qu'ils soient des phares aux heures lourdes du présent.

Rappelez-vous, nos rêves ne sont point caprices impénitents; disciplinés, certains d'entre eux se déroulent invariablement dans le même cadre; les acteurs et les circonstances ne varient non plus jamais! Parfois, tirés brusquement du sommeil, vous dites : « C'est singulier, il me semble avoir déjà parcouru cette région et rencontré ces gens! » Vous essayez de reconstituer: néant.

Dieu, en nous fermant la porte du passé, nous éclaire l'avenir! Si nous nous souvenions, nous ne serions plus que regrets, appréhension ou vanité! Sa bonté nous soutient d'espoir!

Vivant avec une mère malade, je n'ai guère quitté la maison familiale et me consolais de cette permanence, par les rêves, calqués les uns sur les autres, et divers, cependant. Au matin, je les contais, enthousiasmée, à cause des paysages; ces nuits-là, ma mère m'entendait gémir et m'agiter. L'impression dominante était l'obligation de m'isoler, de ruser, d'échapper à des fauves, à des poursuites!

Malgré cette oppression inquiète, j'écrivais les lignes suivantes sur mon cahier de visions, en mars 1920.

« Je me rappelle les promenades enchantées de mes rêves, les « Versailles » forestiers, dont l'ordonnance et les ramures imitaient des colonnes et des peluches; le ciel pervenche et la paix souveraine qui allégeait mon cœur, les grottes profondes où s'égaraient les téméraires et où je n'avais point peur, sûre de regagner l'entrée. Grottes parcourues tant de fois et où chantait la symphonie du bonheur prêté par le sommeil, immémoriale Croix-Rouge des humains! »

Dans une causerie faite chez Pleyel, le 19 décembre dernier, je disais : « Vénus s'enorgueillit d'admirables spécimens humains, de carnation nacrée, de cieux étincelants qui divinisent la nature et l'œuvre de l'homme, d'atmosphères fleuries, d'architectures grandioses, de carrières d'agates roses et bleues, translucides et chatoyantes, d'une végétation somptueuse comme de vieux Beauvais, des brocarts de Lyon, des cuirs de Cordoue, de vallées paradisiaques, de grottes en labyrinthes et de paons colossaux, ocellés d'opale claire. Vénus est exempte de brume. Sphère de beauté, elle est comprise dans les planètes définitivement assainies par l'application scientifique des électricités éparses. Elle est soumise depuis deux siècles; ses fluides ont la couleur des pervenches ».

Ce résumé sera le titre du film Vénusien que j'essaierai d'animer de la vie lyrique de cet Eden.

Aux sceptiques, je lis ceci, daté du 16 août 1920 : « Eté rue de l'Amiral-Raussin, 65, chez Mme Hermel, qui m'a présenté de remarquables dessins exécutés par un médium; ils reproduisent la faune et la flore, immédiatement identifiées par mon guide et reconnus par moi: d'une planète du système de Sirius, de Mars, Vénus, Neptune. Documents précieux ».

Pour vous convaincre, je n'ai que ma sincérité.

Si je vous apprends l'âge de mon évolution complète : huit cent mille ans, vous nommerez orgueil ce qui n'est que souffrances; c'est pour cela que j'ai une histoire; heureuse, je n'aurais rien à vous conter !

Cuirassée de tout mon courage et... casquée de votre sympathie, j'ouvre le Livre des Collaborations, des Magies, des Féeries, des Obéissances et des Supplices !... Ayez pitié !

Dieu est le panthéisme électrique et la vibration génératrice; sur chacun des cinq cents mondes habités, vivent deux vibrations de volonté, antennes d'équilibre universel. Je suis l'une de celles qui forment la chaîne divine d'harmonie et de soumission.

Les vibrations jumelles marchent de pair depuis la naissance des Ages : qu'elles soient l'une à l'autre, étrangères, amies, apparentées ou mariées. La mort physique de l'une est calculée de manière que l'autre demeure pour opérer la soudure d'incarnation nouvelle.

Ma vibration correspondante actuelle est un Monsieur qui ne s'en doute guère, mais qui apprendra quelque jour son essence. Je sais qu'il m'a souvent aidée en service commandé ou sollicité, même lorsque nous habitions aux Antipodes; et cela, sur toutes les sphères aptes à la civilisation.

J'eus l'honneur, langage divin, ou le malheur, langage humain, d'être la plus inébranlable des vibrations de volonté; mon rôle consiste donc à dégager des influences sataniques, les Mondes choisis par le Christ pour une Passion rénovatrice, terminant une vie qui dure invariablement trente-trois années. Pour trois cent soixante-douze entreprises d'épuration préventive, j'ai été martyrisée soixante-dix fois et assassinée à cinquante reprises dans des conditions moins pénibles !

Grâces te soient rendues, Vénus ! ma mort, chez toi, fut normale, et ma vie, une halte.

Je revois tes palais de marbre, immaculés sous la Lune, les terrasses bordées de vases gigantesques, sculptés de fleurs qui semblaient palpiter, une capitale qui évoquait l'Egypte triomphante; les escaliers teintés, gloire des collines; les fêtes foraines où riait ta belle humeur; tes eaux bleues qui photographiaient le ciel et tes vallées, Vénus, tes vallées de prisme et de félicité !

Quinze siècles ont passé depuis que j'ai quitté ton paradis, formé des vibrations de bonheur ! As-tu gardé ta prédilection : unir le profane au sacré ? Tes vastes temples sont-ils toujours surmontés de magasins dont les acheteurs affairés repassent par l'église en causant bruyamment ? Tes forteresses apaisées et moussues dominent-elles encore la Maison Divine de leurs chemins de ronde, rajeunis de corolles éclatantes ?

Transformes-tu les pélerinages en pique-niques, ainsi qu'au temps où ils me scandalisaient ? As-tu édifié à la seconde Passion du Christ d'aussi imposantes stations de douleur que celles honorées jadis par la missionnaire qui s'efforçait d'atténuer ta sensualité ?

Villes, amphithéâtres, courbes des fleuves, carrières de marbres étincelants, soleil sans voile, air fait de roses, jardins d'espace, vous enivrez les yeux qui s'ouvrent chez Vénus ; regard du ciel !

Citadine, j'allais souvent à la campagne avec ma sœur cadette, nous aimions visiter les châteaux-forts juchés, les tours branlantes, les cimetières qui entouraient les églises, les ménageries et les... montagnes russes !... nous ruinaient à l'époque des foires !

Une amie mettait à notre disposition une villa qui n'était que jets d'eau fleuris, auprès d'une basilique incomparable, sous une voûte célèbre bleu de Sèvres ! Elle ne se doutait guère que ce lieu idéal était un pylône de concentration et de rayonnement spirituels à évolution rapide. Sa visiteuse s'isolait fréquemment.

La plupart des immeubles étaient exigüs; les parcs, magnifiques et nombreux; les panoramas, respectés et offerts à l'admiration.

Je voyageais beaucoup à petites journées, pour établir les postes métapsychiques, descendais fréquemment aux gares insignifiantes pour éviter l'espionnage, les voies ferrées étaient plus étroites que les nôtres; les trains marchaient vite et longeaient les cours d'eau.

Une vallée féerique attirait d'innombrables touristes ; à l'arrivée, on l'apercevait dans sa largeur. Elle était à trois étages, et à mesure qu'on approchait du sommet de la colline, on était comme « astralisé ». Tout n'était que transparence, scintillation ; pourtant, quelle frénésie sous ce calme ! Le point culminant atteint, on jouissait d'une étendue accidentée et composée de mines béantes qui brillaient comme escarboucles. Mon guide m'a renseignée, c'étaient des onyx variés.

Je me revois interrogeant des jardiniers sous des berceaux aux feuillages compacts, examinant des cathédrales vétustes, sans nefs latérales, aux voûtes vertigineuses, percées par des arbres séculaires, aux murs revêtus de lierre. Ces cathédrales excitaient l'intérêt des archéologues et s'érigeaient au centre de petites agglomérations.

Des ruines d'abbayes confondues avec une végétation sans miséricorde, accueillaient les curieux qui venaient saluer la maison natale de l'héroïne nationale. Vénus a eu sa Jeanne d'Arc, voici deux mille six cents ans. Paysage banal; on regagnait la seconde gare par des rues tranquilles. Je me rendais souvent dans cette localité, y ayant découvert un enclos propice à mes incantations. Un après-midi, je maudis considérablement un touriste qui ressassait : « Quel pays ! quels arbres ! Madame, avez-vous jamais vu les pareils ! je vous mets au défi ! » Ce cartel m'énerva tellement que j'oubliai mon sac !...

J'ai traversé des forêts tropicales peuplées de fauves en embuscade : lions et tigres pullulaient; arbres trapus et d'une circonférence de table familiale; les racines, hors du sol, étaient autant de boas constrictors ; la terre s'étalait, crayeuse ; ni arbrisseaux, ni herbes.

Ce globe possède un musée, réplique architecturale de nos Invalides; ses collections comprennent des orfèvreries religieuses qui ne sont pas

toujours des objets, mais des meubles, incrustés de gemmes énormes et faits d'un métal étranger à notre terre, semblable au bronze doré. Des vitrines de nickel renferment des vêtements royaux d'apparat. Les tableaux sont rares; les tapisseries recouvrent des murs entiers et garnissent de leurs soies cramoisies toutes les portes sans exception. Aucune salle n'est de plein-pied, quelques marches les surélèvent ou les abaissent.

Vénus préconise les Républiques. Est-il ancienne résidence royale, ce château, un peu Louvre, à cour carrée et à portail décoratif? Abrite-t-il des fresques? Les Vénusiens illustrent davantage la musique que la peinture, lacune incompréhensible chez ceux qui respirent la couleur même!

A part des avanies sans conséquences, suscitées par l'originalité de mes travaux, j'atteignis tranquillement ma trente-cinquième année, célibataire respectée en ce pays d'immoralité régnante. J'épousai alors, sur l'ordre de Dieu, l'une des Vibrations de Volonté Vénusiennes, devenue médium du Mal, par une inconduite notoire. Cet homme, au physique radieux, m'avait rencontrée dans une réunion mondaine et ne songeait plus qu'au mariage.

Il me fallut obéir afin de remettre en bonne route ce dévoyé qui m'adora et me rendit très heureuse, ne sachant qu'inventer pour m'être agréable. Je sus dissimuler la répulsion qu'il m'inspirait; il se crut aimé et mourut trois ans plus tard, réconcilié avec Dieu. Notre maison était petite; quatre pièces seulement; la porte brune ouvrait sur un modeste perron sans rampe. Quand je sortais seule, j'apercevais de loin mon mari qui guettait mon retour, à la fenêtre de la salle à manger; son teint égalait en éclat celui de la lumière particulière à certaines contrées Vénusiennes.

Dès que sonna la quarantaine, j'abandonnai ce sol d'enchantement pour aller auprès du Très-Haut recevoir les instructions relatives au stage immédiat que j'effectuai en Allemagne.

Les Vénusiens n'ont aucune méchanceté; le Sauveur n'a été torturé ni à la première, ni à la seconde Incarnation, que neuf mille ans ont séparées. Lassés de ses exhortations à la pureté, ils L'ont assommé d'un seul coup de marteau au cours d'une émeute, d'abord; et, ensuite, d'un coup de maillet, dans un guet-apens.

Vers 1935, quand le Christ aura établi la ligne interplanétaire annoncée dans ma première conférence, l'exactitude de mes descriptions pourra être contrôlée; à moins que, d'ici là, des médiums ne confirment mes dires. On m'en a cité un qui a vu sur Mercure, les animaux dressés aux besognes ménagères; je vous narrerai prochainement mes ennuis sur cette sphère de progrès et sur Saturne, où la lenteur d'exécution est traditionnelle et où les palabres s'éternisent.

Le 5 août 1920, j'accomplis un voyage sidéral, au cours duquel je pus contempler une superbe chaîne planétaire; j'énumère ici ses vingt-et-un globes; des diamants, des perles, des rubis, des saphirs, des émeraudes, des topazes, des améthystes, des aigue-marines, de l'or, du platine, de l'argent, du cuivre, du nickel, du fer, du radium, du granit, des couleurs, des sons, des parfums, de la voix, et la balayeuse, ainsi baptisée parce que ses fluides purifient l'espace maléficié par les vibrations sataniques.

J'ajoute que ces planètes sont dénommées, selon Dieu qui baptise les globes, d'après leurs vibrations individuelles.

La planète inconnue sur laquelle j'ai tant peiné, ne s'intitule pas personnellement planète des Diamants. Mon guide la nomme ainsi parce qu'elle est surtout composée de ce précieux charbon; il en va de même pour les autres planètes. Toujours, lorsqu'Il parle de Vénus, le Christ emploie le terme de planète de Félicité; pour la terre, celui de planète d'Harmonie et de Mesure lui est familier.

Il m'est possible de vous révéler les richesses de la planète des Diamants; deux de mes existences s'y succédèrent, il y a dix-huit cents ans. Elles furent très rudes et j'y réalisai des prodiges d'adresse et de persévérance, malgré la terreur et les supplices.

Ses forteresses sont basses et solidement couvertes d'or massif, travaillé en épis; ses basiliques recouvrent d'inimaginables superficies; chacune de leurs chapelles est aussi vaste que l'église Saint-Séverin; je cite ce bijou d'art religieux, parce que le style médiéval domine là-bas. La décoration intérieure est d'un luxe inouï; autels rutilants de pierreries et de métaux précieux. Les habitants ont notre esthétique. Les grands Sauriens se sont perpétués.

La planète des Diamants a ignoré les grands bouleversements géologiques. Son écorce n'est que ravins et monticules, sur lesquels s'érigent des villages et des quartiers isolés de villes disgracieuses, aux rues boueuses et étroites; aux ponts hardis, assiégés de gaves impétueux. J'ai visité des églises, aux façades enguirlandées de lierre; des beffrois de pierre brune aux arceaux compliqués, évoquant les ferronneries Nancéennes de Jean Lamour; un labyrinthe qui recouvre une colline entière et abritait, aux temps féodaux, les populations menacées; des moulins, où les touristes étaient bloqués par un débordement subit du torrent.

Le climat général est doux; une lumière crépusculaire légèrement bleutée, idéalise la plupart des paysages qui sont reposants et dissimulent les mines fabuleuses qui font, de cette planète, la Golconde des Univers!

Elle disputa à Mars le record de la cruauté; quatorze mille ans séparent les deux Incarnations Divines. Mars belliqueux est plein de franchise; ses moyens atroces sont, en quelque sorte, loyaux. L'hypocrisie et le sadisme sanguinaire gouvernaient les Diamants. Dieu m'avait conféré ses pouvoirs personnels, pour humaniser ce globe couvert de serpents et de crocodiles; je vous ai lu dans les Révélations sur l'Éternité du 1er Novembre 1920, que les reptiles sont, par vibrations, les agents de Lucifer.

Le 3 janvier dernier, mon guide écrivit :

« Marguerite doit gagner sa chambre, car elle a

» à réaliser un effort de mémoire. Je lui ordonne » de concentrer ses souvenirs sur une baraque » foraine de Bar-le-Duc, visitée en compagnie de » sa grand'mère. Marguerite avait alors sept ans. » Un voile va se déchirer ! » Intriguée, je rangeai écritoire et cahiers ; une demi-heure après, un affreux mal de tête me livra les secrets de missions périlleuses entre toutes.

Je revis d'abord, place Reggio, à Bar-le-Duc, une baraque où, moyennant cinq sous, on contournait nu bassin rectangulaire où s'entassaient des alligators. J'étais une entant audacieuse et j'avançai la main pour leur tirer la queue ! Geste qui consacra à jamais ma turbulence ! Invariablement les semonces se terminaient par ce rappel : « Et puis, ne me parlez pas d'une petite fille qui veut toucher des crocodiles ! » Et, invariablement, je rétorquais : « Ils ne m'auraient rien fait ; j'y suis déjà allée ! » Je m'entendais alors traiter de folle !...

Inconsciemment, je me croyais toujours dépositaire du magnétisme protecteur qui me sauva des marécages, où ces grands lézards espéraient leur proie, dix-huit siècles avant.

La planète des Diamants est dépourvue de forêts, de matériaux durables et de métaux pratiques. Les maisons particulières étaient bâties de moëllons mal cimentés ; les monuments publics, de pierre foncée comme l'airain, présentaient des vices de construction évidents ; les trains, à voie étroite, comportaient des baladeuses aux planches non rabotées et sans dossier, sur lesquelles on s'empilait en se tenant le bras. Les locomotives étaient pressées et côtoyaient presque sans répit des fossés grouillants de bêtes immondes ; des mares où guettaient des crocodiles verts et relativement petits. La voûte des tunnels était si basse. qu'elle obligeait à courber le buste, sous peine de décapitation ! La brusquerie des arrêts était telle que presque tous les voyageurs touchaient terre !

Un jour, notre convoi faillit être télescopé en plein dédale souterrain éclairé à l'électricité ; les parois rocheuses ruisselaient d'eau visqueuse ; des trous sombres, partaient d'inquiétants sifflements ! La halte se prolongea, car le choc avait projeté dans une fosse sinistre plusieurs dizaines de touristes qui servirent de festin aux redoutables animaux du parcours !

Plus loin, la ligne était copieusement arrosée par des cascades en fissures qui douchaient les occupants des wagonnets. Ai-je dit qu'on bravait les éléments ; ni tente, ni plafond, ni garde-fou !

Un manque de goût absolu caractérisait ce globe ; intérieurs généralement négligés, mobilier réduit au strict nécessaire, costumes mal coupés et façonnés ; palais aux murs revêtus de diamants grossièrement enchâssés, l'effet était déplorable.

Les fastes de Cléopâtre et les magnificences d'une planète du système de Sirius, m'assiégeaient de leurs souvenirs magiques, les Diamants en devenaient plus laids.

Aux personnes que mes récits trouveront sceptiques quant aux atrocités pratiquées de façon courante et aux supplices qui me furent infligés sur la planète des Diamants, je rappellerai la ruée allemande en Belgique et chez nous ; ce qui s'est passé dans les Balkans et en Arménie ; et ce qui souffre sous Lénine. Nous habitons l'Europe du XXe siècle, croyez alors aux horreurs vieilles de dix-huit cents ans !

Au cours de ma première existence, j'opérai sur la classe dirigeante ; il fallait attaquer les vibrations qui gouvernent ; vous saurez de quelles horreurs elles se repaissaient. De condition moyenne, j'habitais une petite ville après ma sortie du couvent. Je revois le marché où j'allais aux provisions, les quais de la rivière, notre appartement situé au premier étage, la station thermale où j'accompagnais ma famille, les hôtels si mal installés, où l'on mangeait plus mal encore. Ce parc, où des orchestres déchiraient le tympan et les nerfs, en jouant ensemble des morceaux différents ; mes parents trouvaient cela magnifique. Nous changions souvent de gîte en villégiature, inquiets des nombreux meurtres découverts chaque jour.

J'ai revécu mon temps d'écolière et de pensionnaire. L'école était laïque ; la pension, religieuse. Le couvent, immense et célèbre par l'excellence de l'éducation, observait, en effet, les traditions chères aux Vampires indigènes. (Qu'on n'interprète pas ceci comme une attaque contre la religion ; les faits relatés sont simplement une peinture fidèle de la mentalité courante de ce Globe cruel).

Plusieurs classes n'était suivies que par les tout-à-fait grandes élèves qui prétendaient s'adonner à des expériences diverses. Les moyennes, dont j'étais, remarquaient que ces jeunes filles ne portaient jamais le même costume en sortant, qu'on nous tenait soigneusement éloignées des pseudo-laboratoires, que des hurlements étouffés en partaient fréquemment !...

Notre curiosité obtint satisfaction ; des sœurs converses tombèrent malades d'une épidémie ; moins surveillées nous organisâmes une expédition ! C'est le mot ! Mes compagnes se faufilèrent et revinrent épouvantées ; ayant assumé le guet, je résolus de contrôler leurs récits. Profitant d'un changement de maîtresses, je me mêlai à diverses reprises aux initiées ; chaque pièce contenait un attirail bizarre d'instruments de cuivre, que j'étais seule à ne point savoir manier. Ce qui provoqua des remarques malveillantes.

Une odeur épouvantable empestait ces laboratoires ; les deux derniers étaient garnis de vitrines soigneusement astiquées, où s'étageaient des êtres si cuirassés et défigurés que leur espèce était annihilée. Atrophiés graduellement par des étaux d'acier, découpés par des lames à crans, rongés par des acides, ces enfants et ces animaux rassasiaient de leur tortures, les monstres juvéniles !

Occupant le milieu d'une armoire vitrée, face aux fenêtres, un masque viviséqué me bouleversa par l'intensité d'un regard noir qui disait : « Tuez-moi ! » L'idée me vint d'abord d'employer mes pouvoirs à anesthésier les victimes, dont certaines râlaient sous des chimies savantes ! Puis, je réfléchis que l'électrocution par les appareils infer-

naux qui les martyrisaient serait mieux! Je le fis, en ayant soin de fragmenter l'accident! Dieu m'avait conseillée.

Il m'ordonna ensuite, après avoir subi un joug d'espionnage trop long à raconter, de simuler une vocation religieuse et... scientifique, laquelle me permettrait des sondages documentaires.

J'explorai donc, en qualité de novice, le couvent sinistre; ce que j'y découvris me décida à déchaîner sur les toits homicides, des ouragans métapsychiques, que l'on regardait, affolées, par des lucarnes de greniers. Je répète que la Divinité habitait ma main gauche.

Mon attitude impénétrable retarda une expulsion dramatique. La superficie de ces bâtiments facilita des travaux accomplis malgré des poursuites qui me forçaient à des courses échevelées parmi des poutres grossières et des escaliers ténébreux. Des chats erraient sous les combles. Je revois les dortoirs innocents... les conciliabules inquiétants de l'abbesse et d'une religieuse de haute taille, que l'on trouvait partout et dont les propos insidieux étaient des pièges. Un jour, que je poussais une porte entrebaîllée, je l'aperçus sortant d'un réduit dissimulé; ses vêtements immaculés étaient souillés de sang; elle en changea et se lava les mains. Une crispation hideuse de la physionomie confirma mon intuition!...

Comment se termina ce noviciat? Par un tumulte affreux, qu'il m'est impossible de détailler. J'en réchappai à demi-écrasée!...

S'il me fallait énumérer mes aventures de psychiste traquée, un volume s'imposerait. Il est temps de mentionner les plaisirs favoris des indigènes : laisser mourir de faim : oiseaux en cage et de basse-cour; inviter des amis à visiter des fermes aux écuries nombreuses, transformées en ménageries. Les tigres étaient moins gros que les nôtres, de pelage plus clair et étoilé de crème!

Ces hangars d'épouvante avaient une allée de milieu étroite et bordée de bêtes d'apocalypse qui tiraient désespérément sur leurs chaînes pour happer les imprudents! Les grands seigneurs se délectaient à plonger dans l'obscurité des galeries où surgissaient des lions de haute taille qui déchiquetaient les invités. Souvent l'incendie éclaira des scènes indescriptibles : d'un côté, les fauves affamés! de l'autre, le feu! Immunisée par mes fluides et glacée de frayeur, j'accomplissais dans une encoignure, les rites prescrits pour la transformation de ces monstres humains.

Un soir, l'horreur fut dépassée; des bâtiments entiers flambèrent, après la mise en liberté de tous les carnassiers; une curée d'enfants et de femmes, une lutte désespérée d'hommes et de fauves! Ayant agi psychiquement, je franchis un brasier, et aperçus, à la sortie, les maîtres de céans, au sourire équivoque! Appréhendée et conduite dans une grange immense qui s'illumina, je fus vite entourée de lions, dont ma main gauche fit des caniches. Ils m'escortèrent docilement à travers d'autres granges-repaires, jusqu'à une porte donnant sur des jardins. Je dus provoquer un phénomène magnétique pour les dissuader de me suivre; profitant de leur surprise, je m'évadai.

« Qu'alliez-vous faire en ces galères? » me criez-vous! — Dieu exigeait ma présence durant les manifestations d'une cruauté réfléchie et sournoise.

Les propriétés d'Etat étaient le théâtre d'abominations raffinées; les hauts fonctionnaires y attiraient, en vue de supplices inédits, de trop confiants administrés. Les forteresses aux toits d'or étaient des coffres de blocs précieux superposés et... des nécropoles de cadavres éventrés, pyramides macabres sur lesquelles je concentrais la volonté du Bien contre le Mal. Que de ruses pour pénétrer là! Les soldats portaient des armures semblables à celles du règne de Charles VII.

Mœurs et argent d'autrui étaient respectés; c'est le sang qu'on voulait! Etouffait-il cette race d'assassins? Ces gens ne parlaient guère et l'ennui paraissait les étreindre! Je ne les vis s'animer qu'à ma seconde lapidation; je ne me souviens pas de la première, qui fut un hallali, m'a dit le Christ.

En certaines contrées, il faisait presque nuit; les salles de spectacles étaient incommodes; on y chantait à faire pleurer! Afin d'accélérer, on jouait trois scènes simultanément! Cacophonie saugrenue à laquelle je ne pus m'accoutumer!

Un prétendant m'ennuya beaucoup de son insistance; sa mère était plus tenace encore! Je quittai l'endroit pour échapper à leurs incessantes requêtes!

Je me suis rarement mariée au cours de mes services métapsychiques; et mon décès survenait vers la trentaine, quand l'œuvre était réalisée.

Un jeune ménage évolué participait à l'épuration des châteaux si piètrement construits de cette sphère privée de pierre de taille.

Entourés de lacs aux eaux moirées, vertes et bleues, sous le jour indescriptible qui voile les diamants d'une gaze lunaire, ces donjons constituaient des paysages si charmants que je ne les oublierai pas; on s'y rêvait heureux.

Les siècles de servage survivaient au faîte d'un plateau en remparts argentés, en coupoles dorées, en terrasses brillantes! Une déférence craintive les protégeait; puissant était le Seigneur et bourreaux, ses fermiers! Des tours de brique dominaient les chemins.

La pâtisserie était mauvaise; près de la boulangerie, un oiselier vendait des volatiles resplendissants qui excitaient mon admiration. Il arrivait qu'en revenant avec ma miche, les beaux oiseaux ne fussent plus qu'une bouillie agonisante. Un sadique était passé, qui les avait triturés en silence! Le marchant lavait sa boutique et rachetait de futures victimes.

Poursuivant mes buts purificateurs, j'étais en relations avec toutes les classes de la Société; je pouvais ainsi opérer dans les fabriques, les châteaux, les églises, les magasins, jusqu'à ce que l'on me surprît en exercice. D'où suspicion, hostilité sourde, chasses sans merci et... plongeon dans

des fosses où glissaient des centaines de serpents noirâtres, sans écailles. Mon contact les endormait séance tenante. Les passants penchaient sur moi des figures énigmatiques ; jamais d'attroupement.

Ensuite, je subis les bassins à crocodiles ! Même insuccès ! En punition de mes soins à des... chardonnerets abandonnés sans nourriture, on me plaça dans des cages où logeaient des oiseaux carnivores à faces de carnaval, aux pattes blanches, grosses comme des bûches; ils atteignaient sûrement deux mètres cinquante de haut; leur plumage était bleu-geai. Domptés eux aussi, ils se régalèrent de ce qu'on m'apportait à manger. Aucune insulte de la part des geôliers, mais dans les yeux, une délectation.

Relâchée, je parvins à grouper des psychistes et des médiums; nos réunions se tenaient clandestinement. Nous fûmes souvent attaqués dans des ruelles sombres. J'avais créé dans la villa d'un avocat célèbre un poste dispensateur, d'où fusaient à heures fixes ou irrégulières, des comètes fluidiques qui stupéfiaient les foules et absorbaient les vibrations maléfiques, nées de leur méchanceté.

Un animal fantastique, jaune doré, à cou de girafe, à échine dentelée, désolait un bois; j'y retournai plusieurs fois avant de le foudroyer; son agilité était réputée.

Comme je prévenais de son voisinage deux dames en promenade, la plus âgée me répondit : « Mademoiselle, vous pouvez réussir à abattre cette bête ! mais elle pourrait aussi vous dévorer ou en dévorer d'autres en notre présence ! Nous restons pour n'avoir pas de regrets, au cas où nous partirions trop tôt ! Vous savez que cette bête est l'une des survivantes de la préhistoire, alors !... »

Vous êtes, Mesdames et Messieurs, définitivement instruits de l'une des plus effroyables mentalités de l'Univers. Quatre siècles de spiritualité l'ont améliorée.

Les canaux étaient vaseux; j'y nageais entre deux eaux avant de me hisser sur des bateaux qui passaient à des heures convenues. Vêtue de caoutchouc, je replongeais plus loin, afin de relier entre elles les antennes lancées autour de ce globe du Mal. Le jeune couple dont j'ai parlé m'a considérablement aidée dans cette tâche inconcevable. L'entreprise la plus hérissée consista à poser le pied sur une île bâtie de palais où se consommaient des meurtres en tas !

L'accès était difficile ; j'étais fort surveillée déjà et mes amis devenaient suspects ; puis le lac et ses rives n'étaient qu'alligators d'un brun gris à perte de vue, et si voisins qu'ils formaient tertre. Incantations, prières et magnétisme engourdirent les Sauriens; mes compagnons passèrent d'abord, anxieux de s'assurer de nos chances ! Un signal m'avertit de franchir à mon tour la digue reptilienne qui oscillait parfois d'angoissante façon !... Des portes de bronze se refermèrent sur nous; l'hôte nous combla de prévenances, tout en nous observant. Un hall de marbre vert aux vasques d'airain, retentissait de plaintes assourdies ; des filets rouges soulignaient les vantaux patinés des chambres criminelles.

Rasséréné par notre calme, le coupable nous introduisit dans une galerie si incrustée de pierreries, qu'elle était un soleil ! Des expéditions analogues faillirent tourner au tragique. Il me semble que mes dévoués amis périrent enfin dans l'un des palais de cette île et que je fus blessée grièvement; ceci est trop confus pour risquer une affirmation.

Réincarnée sur les Diamants, je reçus la vie d'un couple d'aubergistes. Notre pays était moins sombre; en somme, le jour régnait. Un large cours d'eau débordait irrégulièrement; la cuisine carrelée de rouge se transformait en piscine.

Les bâtisses étaient plus propres et mieux maçonnées; je lessivais en joyeuse compagnie d'adolescentes. Pourtant, un souci mortel pesait sur ma jeunesse : celui de chasser la cruauté horrible du peuple de ces contrées. Il devait être batailleur, car j'ai conservé le souvenir de maintes rixes où le sang coulait à flots dans notre maison ! Je me rappelle l'animosité de mes parents à mon égard; ils m'avaient éloignée d'eux ; servante d'auberge, je nettoyais les chambres des voyageurs. On entendait râler au milieu de la nuit; le matin, on enlevait des vêtements et du linge ensanglantés. Ne pouvant m'accoutumer à cette vie, je m'enfuis sans prévenir ma famille. L'ai-je revue ? Je ne sais.

J'ai dû être longtemps domestique, allant d'hôtel en hôtel. Dieu l'exigeait, afin d'atteindre le Mal à sa source. Des infidélités de mémoire me contraignent de clore cette narration sur la vision d'une mansarde où je me demandai souvent si je pourrais manger le lendemain, tant j'étais pauvre ! Le bâtiment s'élevait au fond d'une cour.

Le moment de mourir arriva : à mi-côte d'un mamelon dominé par un musée, je trépassai sous les pierres assénées par des forcenés qui m'accusaient de tous les crimes ! Il était environ deux heures de l'après-midi ; la petite ville coupée de vignes et hachée de sentiers avait prêté son ombre à la missionnaire traquée et rejointe qui vous parle ce soir.

Si mes vies antérieures ne vous ont point paru fastidieuses, je vous informerai jeudi de mes stages sur Saturne et Mercure. Ce soir, Vénus et sa grâce vous souhaitent rêves heureux.

M. VOLF.

Société de Géographie
184, Boulevard Saint-Germain

Jeudi soir, 27 janvier 1921, à 9 h. précises.

Conférence par Mlle Marguerite Volf

Stages sur Saturne, Mercure et une planète du système de Sirius

Mesdames, Messieurs,

Mon stage sur Saturne, au onzième siècle de notre ère, ne vous fournira point autant de renseignements que je le désirerais. Si mes souvenirs sont nets, ils pêchent par une trop grande concision.

Ce globe n'a encore connu que le premier Christ; voici de cela quatre cents ans seulement, Jésus n'y a subi ni persécutions, ni tortures; on l'a assommé par surprise. Les Saturniens ne sont ni cruels, ni immoraux; à l'encontre de ce qu'on imagine généralement, ils ne sont pas moroses, mais affligés d'une incohérence d'idées qui les astreint à interrompre tout ce qu'ils commencent. J'ai demandé à mon guide si les interminables constructions d'il y a mille ans étaient achevées. Il a répondu : « Je n'en suis pas très sûr. Marguerite ne doit pas oublier que la demi-spiritualisation de Saturne ne compte que quatre siècles. »

Je devais être née dans un milieu aisé, car je menais une existence très mondaine, encore qu'elle ne me plût guère. Mes contemporains raffolaient de mes avis et les sollicitaient sans cesse. J'étais de toutes les cérémonies officielles et comme ils bâtissaient continuellement, je succombais sous les inaugurations. Combien de fois suis-je allée en cette ville de marbre polychrome, à laquelle on n'ajoutait pas dix centimètres chaque année. Les façades, surchargées de macarons et de coquilles épaisses, ressemblaient à des pièces montées; la nuance crue des matériaux les accablait de colonnettes et de plaques qui paraissaient en nougat. Les étages supérieurs se terminaient avant le bas; tous les rez-de-chaussée étaient béants.

Cette cité constituait certainement le Parthénon des Saturniens, à en juger par la sollicitude qu'ils lui témoignaient. On ne s'entretenait que de sa splendeur, et l'on s'y rendait en voiture afin de morigéner les entrepreneurs.

Ce but de promenade était mon effroi; chacun me chargeait de sa liste respective d'observations en y ajoutant des recommandations si copieuses qu'elles duraient des heures entières. Ahurie, je transmettais paperasses et récriminations aux délinquants qui s'exclamaient : « Comment terminer? Les clients font démolir au fur et à mesure! ou bien ils commandent d'exécuter un second plan dans le premier pour juger de l'effet. C'est à périr! »

Quittant ces infortunés, j'allais trouver les architectes qui manifestaient des goûts encore plus instables que les propriétaires. Revenue vers ceux-ci, c'était à qui m'entourerait pour m'annoncer : « Nous reviendrons dans quelques jours; je viens de mettre au point une idée qui fera de mon immeuble une merveille. »

Rentrés en possession de leur grimoire, leur étonnement était traditionnel : « Pourquoi nous donnez-vous ces feuilles? » Ils avaient déjà oublié leurs discours agités!

Je rétracte ma calomnie; pas dix centimètres en un an... La Ville incomparable avait dû pousser d'un étage à en juger par les fêtes qui s'y succédèrent. Je fus obligée d'en vanter la magnificence progressive à tant de notoires invités que j'en tombai malade! Convalescente, je parcourus les rez-de-chaussée béants, afin d'y créer des postes de mentalité saine et réfléchie. Mes travaux métapsychiques ne souffrirent aucune entrave.

Un temple singulier s'érige en ma mémoire; construit sur piliers, il n'avait pas de façade et le métropolitain, aux arches de briques, s'y engouffrait! De grandes orgues dominaient l'autel; on arrivait au sol par un escalier qui était une véritable échelle.

Quel était donc cette agglomération de casinos et ce palais d'architecture confuse. L'on m'y invita souvent; mes relations se multipliaient. J'étais psychiste renommée. Que de consultations, de conseils, de palabres! J'avais recours à des ruses libératrices; autrement, jamais mes incantations n'eussent été possibles.

Saturne aimable, la missionnaire te garde un souvenir reconnaissant!

Mercure, voici quinze cent cinquante ans, fut railleur pour qui n'avait pas sa souplesse atavique! J'y souffris d'une inquiétude physique suscitée par les constructions hardies et inconfortables qui se dressaient à uue altitude de Tour Eiffel. Les lois de la pesanteur étant différemment appliquées, la légèreté des Mercuriens en fait des écureuils! Je revis mes chutes à travers des planches à claire-voie; à peine fixées sur des échafauds de fer, qui oscillaient eux-mêmes au-dessus d'un fleuve large au trafic important. Mes frayeurs dans les magasins et les musées, où des escaliers, solides ceux-là, forçaient à des bonds de fauves; absence totale de paliers!... Il fallait toujours m'exhorter et m'aider; c'était à qui se moquerait de moi. Mes surprises, tous ces Mercuriens transportaient de lourdes charges, sur des ponts ou des remblais qui tenaient par miracle. Les gares étaient suspendues; je m'y hissais péniblement pour être ensuite descendue sur des voies en profondeur!

Les correspondance de métropolitain étaient un martyre de complications et d'ascenseurs, et... d'échelles. Il y en avait pour toutes les aptitudes! Les temples étaient grandioses comme notre Panthéon, vous devinez que leurs chefs-d'œuvre étaient perchés et qu'il était nécessaire de sauter d'une plate-forme à l'autre pour les admirer.

Un monument surtout m'a laissé un émerveillement impérissable; élevé, peut-être à la mémoire des grands hommes, il groupait des statues, des verrières, des fresques, des tapisseries et une

architecture dignes des âmes qu'il honorait. On y respirait la divinité.

Une autre basilique était si haute et si large qu'elle me rappelle notre Grand-Palais. Une foule enfiévrée y circulait et montait aux orgues colossales pour jouir de la perspective ; les mausolées étaient autant de mosquées sous cette voûte immense.

Les théâtres lyriques réalisaient la perfection : acoustique, installation, luxe, orchestres impeccables et chanteurs... qui chantaient par la voix et le talent. Le clergé participait aux représentations et y déployait toute sa pompe. Il présidait sur la scène d'honneur, car il y en avait deux superposées. Le spectacle et l'ordonnance contrastaient avec le caractère désagréable et inconstant des Mercuriens.

Une cité s'étendait à perte de vue, hérissée de tours carrées et d'échafaudages extravagants qui escaladaient le ciel. La propreté des rues était remarquable et des Champs-de-Mars formant avenues assuraient la ventilation.

Les maisons bourgeoises comportaient des cages d'escaliers enchevêtrées et cependant princières ; des appartements spacieux, dont toutes les pièces ouvrant sur la rue étaient longées par une belle galerie ; des mobiliers sculptés et monumentaux. Je me rappelle certains intérieurs où les murs disparaissaient derrière des buffets splendides, qui causaient mon désespoir en même temps que mon admiration ; les Mercuriens trépidants engageaient leurs visiteurs à manier les meubles, qu'ils n'aimaient pas voir longtemps à la même place ! Combien de déménagements ai-je effectués ! Parfois, on était invité à modifier la dispositipn totale !... quoi qu'on en eût, il fallait se plier aux usages. Je rentrais chez moi exténuée.

L'agencement des magasins se distinguait par un perpétuel danger de mort ; or, personne ne mourait. Les fabriques d'ébénisterie m'attiraient par des parquets moins branlants. Les manufactures étaient des usines modèles.

Mercure est peuplé de quatre races, l'une presque naine et difforme. Le Sauveur l'a racheté il y a sept cents ans ; la mentalité y est, depuis, un peu moins baroque, le progrès florissant.

Maintenant que cette sphère vous est plus connue, laissez-moi retracer mon enfance paysanne et mes états de service. Fille de vigneron, orpheline de mère, je soignais les ceps paternels à flanc de côteaux. Nous arrivions et repartions en charrette, je me souviens du petit cheval si gâté ; de la soupe mangée sous les arbres fruitiers ; des voisins qui nous interpellaient, des visites rendues aux amis, les jours de repos ; des bois, auxquelles certaines vignes de mon père confinaient et où je n'osais m'aventurer, leurs hôtes étant redoutables.

Toutes nos relations étaient modestes ; à la ville, nous fréquentions des ménages d'employés et d'anciens habitants des casernes confortables, aux escaliers en colimaçon et en plein air, contournant une cour centrale. Plantes et fleurs égayaient les balustres de bois. Mon père trinquait avec ses camarades ; les femmes devisaient sous de hautes cheminées, où rissolaient d'excellents beignets.

A quel âge ai-je reçu les ordres de Dieu ? Je l'ignore. Citadine, j'habite d'abord une capitale superbe à tous égards. Son orgueil était un temple, montagne de marbre, soutenue de terrasses et de marches impériales. Leurs dorures étincelantes guidaient de loin les voyageurs. Des grilles orfévrées ennoblissaient une rotonde de parterres bordés de pylônes de porphyre aux inscriptions sonores. Des avenues rayonnaient et un fleuve magique, pareil à du platine, luisait sous un azur aussi glorieux que le soleil.

Au-delà du temple, un château national était gardé par un ivrogne ; gazette vivante, que je feuilletais avec adresse, avide d'informations j'obtins les plus précieuses en sacrifiant à Bacchus maintes fois, le médium tituba en descendant les marches impériales !...

Les buissons fleuris de l'un des pylônes, à droite, servaient de poste transmetteur. Je ne saurais en détailler le fonctionnement ; mais je garantis qu'une habileté consommée était indispensable pour le déclencher, sans provoquer la malveillance des passants.

Probablement dénoncée, j'eus fort à faire pour dépister la police ; les remous d'une fête foraine facilitèrent ma fuite.

Je résidai à la campagne et y parachevai mon éducation gymnastique ; éclairés d'une lumière arc-en-ciel, des versants s'étageaient, perpendiculaires, couverts de luzernes. Acrobates, les Mercuriens glissaient où s'agrippaient au long des parois ; les plateaux, sans autre issue, étaient bâtis de masures entourées de vergers.

Après, des instructions formelles exigèrent force intérims dans les compagnies d'électricité. Réunies en faisceau et dispersées dans l'Astral, leurs énergies commencèrent à combattre pour le Tout-Puissant.

Je revois les machines implacables, aux pesants couvercles gris ; une distraction et c'était l'écrasement !... J'entends les remarques sèches des ingénieurs : « Que faites-vous ici ? Etes-vous technicien ? » Ces curiosités réitérées me faisaient renvoyer de partout.

Une cité moins industrielle m'abrita ; les animaux sauvages, dressés et domestiqués, y pullulaient. Je fréquentais une jeune femme dont les trois lions me couvraient de caresses quand j'arrivais. Mes taquineries les roulaient sur le gravier du jardin, devant une tonnelle sous laquelle ils trônaient ensuite, subitement graves.

Chez une famille logée au premier étage d'un immeuble à terrasse, un grand singe jaune doré servait à table et balayait consciencieusement la salle à manger. Je déteste les singes, mais celui-là était si beau et si gentil que nous étions très camarades ; lorsqu'il recevait des taloches pour bris de vaisselle, il calmait sa peine dans mes bras. Je vous assure qu'il s'entendait à mimer ses méfaits et le châtiment.

Mon Guide m'a appris que cette domesticité s'est, à présent, presque généralisée sur Mercure.

Aux incrédules je dirai qu'un psychiste qui a endormi de nombreux médiums à déplacements, m'a raconté que l'un d'eux, ouvrière illettrée dans la vie normale, lui décrivait les besognes ménagères accomplies sur certaine planète par des animaux.

La partie suprême s'engagea ; mes conférences assemblèrent des multitudes sous les coupoles du Gouvernement ; je parlais à la place d'honneur, située au faîte de la scène, contre les cintres ; des appareils concentraient ma voix sur les auditeurs. Idole soudaine, je dus paraître, interpréter des rôles d'opéra, m'improviser Rachel et Camargo ! Heures d'anxiété ! Dieu veillait ; la paysanne évita le ridicule en satin clair !

Etre adorée est dangereux ! Je ne saurais commenter ce qui me conduisit dans les forêts ; elles m'épargnèrent cinq ou six mois les revirements humains. Mourant de faim, je mendiais un peu de nourriture aux travailleurs des champs. Enfin prise, je subis le supplice des quatre chevaux !...

Au quatorzième siècle de notre ère, je coopérai à la Mission Divine en même temps que le Christ. Pour me punir de l'avoir défendu, Lui qu'on avait scié tout une journée, j'endurai de nouveau sur Mercure la torture infligée huit siècles auparavant.

Une planète du système de Sirius, aux vibrations violettes, est Pythagoricienne et Henri Poincaré doit errer d'enthousiasme dans son air imprégné de mathématiques ! On ne s'y exprime qu'en chiffres. La contrée visitée cet été était de « mousseline pâle et instable » : sol, atmosphère, végétaux, animaux et habitants. Ces derniers se déplacent sans adhérer et sans marcher ; une manière de vol rasé et lent. Grands et petits ont les bras en croix et prennent ainsi mine de fantômes, puisque leurs voiles sont flottants et dissimulent leurs traits et leurs corps.

Je sais, grâce à mon Guide, que la matière étant détruite, le corps éthérique produit l'effet de ce que j'appelais phénomène le 9 mai.

Le 20 mai, je filai avec rapidité dans une atmosphère noire, peuplée de formes animales et végétales, rousses et tenues comme toiles d'araignées ; pourtant mon passage brutal ne les déchirait pas ! Cette faune et cette flore étaient de petit diamètre, et, par contre, très allongées ; leurs mouvements paraissaient réglés par une brise douce qui caressait mes joues. Ces êtres bizarres avaient de beaux yeux noirs, bien frangés, qui me regardaient curieusement ; aucun ne touchait le sol ; tous oscillaient de un à quatre mètres de hauteur. Une espèce de collerette de pierrot entourait leur cou ou leur torse ; remplit-elle l'office d'ailes ? Non, il s'agit d'une conformation normale de la race entrevue.

Voici un millénaire que ce globe est spiritualisé ; la mentalité y est extrêmement élevée, après avoir imposé au premier Christ une passion de vivisection d'une année ! Deux mille ans plus tard, le Sauveur succomba à un supplice chimique de six semaines.

Je naquis parmi ces gens cruels avant de m'incarner sur les Diamants, soixante ans après la Passion de notre Christ. Deux clichés seulement se sont imprimés dans ma mémoire : une rivière, aux talus givrés, non par le gel, mais par la nature, logeait des amphibies aux vibrations maléfiques. Les arbres semblaient morts et pourris ; les promeneurs m'interrogeaient : « Pourquoi vous approcher ainsi de l'eau ; vous risquez d'être entraînée au fond par les bêtes ! Dès que vous mettez le pied sur le bord, vous semblez ne plus voir ce qui vous entoure ! etc., etc. » Je laissais courir les hypothèses et continuais mes incantations ! J'ai comme un vague souvenir d'un danger mortel entre cette rivière et un étang. Je revois nettement un paysage poudré où je m'aventurais sans monture et toujours seule ; on ne le traversait qu'à cheval, à cause des serpents qui le formaient.

Dieu avait dû me placer dans un milieu riche, car j'ai la certitude d'avoir affecté des sommes considérables à la science.

Des tueries secrètes constituaient les délices des indigènes. Mon zèle psychique amena ma suppression. Un palais aux lambris enluminés comme la Sainte Chapelle prêtait ses vastes salles aux orgies sanglantes de ses propriétaires. J'avais pu m'y faire convier sans me départir d'une impassibilité que ces amoraux m'enviaient !...

La scène finale est là, vivante ! Convives aux robes Mérovingiennes. Des refrains et des rires ! Puis, les supplications des enfants et des femmes ; les révoltes masculines devant tant de lâcheté ; la folie rouge des assassins ; le sang des salles hautes joignant le sang des salles basses en cascades d'horreur !... Les meurtriers se tailladant eux-mêmes, secoués d'un rire épileptique !

Les cris de ce jour-là furent-ils convaincants ? Les Epées et les Lois firent irruption ; les portes mystérieuses s'ouvrirent sur la réalité des légendes. Mal refermées, elles livrèrent passage aux gens armés du lieu coupable qui châtièrent le Bien d'avoir voulu punir le Mal. Jetée dans un caveau où agonisaient des suppliciés aux vêtements dorés et blancs, je rendis l'âme sous les couteaux.

M. VOLF.

Pour un scenario, écrire à M. E. M. Chofflet, 21, rue Sextius-Michel, Paris (15e).

Souvenirs

A propos de la mort de M. de Dauë, le Courrier du Centre *publie les quelques lignes suivantes qui intéresseront certainement nos lecteurs :*

« Cette courte nécrologie évoquera chez un grand nombre de nos concitoyens quelques souvenirs qui ne sont pas sans charme et, tout d'abord, elle les rajeunira d'une vingtaine d'années.

C'était l'époque où la projection animée apparaissait tremblante encore sur l'écran, et comme hésitante à ses premiers pas. Quelques séances avaient été données dans la salle de l'ancien Café du Sport, place de la République, où l'on voyait — avec quelle stupéfaction émerveillée — le carrefour de l'Opéra et son mouvement ordinaire, des arrivées et départs de trains, des scènes de la campagne, telles que la destruction par le feu des mauvaises herbes, d'autres tableaux enfin du même ordre. Et cela suffit jusqu'au moment où apparut celui dont nous relatons plus haut le décès.

M. de Dauë, ayant comme associé un bordelais sympathique, M. Lacabanne, arrivait un beau jour, et demandait au maire l'autorisation d'installer, au cirque de planches élevé en face du théâtre, un cinéma, le premier établissement portant véritablement ce nom à Limoges. On fit droit à sa requête.

M. de Dauë était d'origine russe, il avait le titre de baron; son frère servait avec le grade de général dans les armées du tzar Alexandre III, c'est dire qu'il appartenait à une excellente famille.

D'une éducation parfaite, instruit, connaissant admirablement plusieurs langues, il avait, poussé par son caractère aventureux, quitté son pays d'origine pour exercer, en France, l'activité dont il débordait.

L'art cinématographique était à ses débuts; M. de Dauë s'y intéressa et notre ville fut une des premières de province où, grâce à lui, la photographie animée montra son attraction puissante dans une salle spéciale, dont la nouveauté du spectacle et l'extrême modicité du prix des places garnissaient les gradins, chaque soir, avec une effarante rapidité.

Le programme n'était pas ce qu'il est à présent, et ne réclamait nullement à des « producers » professionnels un effort d'imagination aboutissant parfois à des conceptions grotesques.

Les scènes reproduites comportaient surtout du plein air, et le truquage n'intervenait que juste ce qu'il était nécessaire pour authentiquer les tableaux.

C'était au temps où les Anglais était en conflit avec les Boërs : le public assistait au départ des troupes pour le Transvaal, et le film était long, qui montrait l'embarquement à Douvres de 25.000 hommes, sous les ordres de Lord Kitchener.

Une coupe de bois au Canada, quelques vues comiques très courtes et sans prétention, où le premier des artistes alors en vogue, M. Max Linder, faisait ses débuts dans ce genre particulier, qui depuis a séduit tant de ses camarades, et les deux heures du spectacle passaient avec une étonnante rapidité.

Après le « Royal Viograph » de MM. de Dauë et Lacabanne, Limoges connut quelques établissements du même genre, l'un sous la direction de M. Ribière, un autre sous celle de M. Charles Le Fraper, d'autres encore; puis, ce fut une salle à demeure, rue des Vénitiens, qu'inaugura M. Mario; et, devant le succès du cinéma qui, en perfectionnant ses projections, élargissait le champ de ses programmes avec une variété inimaginable, les salles se multiplièrent. Nous en avons cinq à l'heure actuelle, et la sixième est à la veille d'ouvrir ses portes.

Le Cinéma école d'audace et de témérité

Depuis l'apparition des cinés-romans, jamais le spectateur n'avait autant vu de « clous » de prouesses acrobatiques, que dans ce genre si mouvementé. Chaque épisode nous révèle souvent plusieurs exemples d'audace et de témérité vraiment extraordinaires.

Il faut admirer sans réserve « ces amants du danger » qui ne se plaisent que dans les exercices périlleux, ou la réalisation « d'effets » absolument sensationnels.

Pour eux, pour ces spécialistes de « l'émotion forte » le cinéma est une école d'audace et de témérité par excellence.

Le genre nous est venu d'Amérique, c'est là qu'on l'exploite et le réalise dans toute sa grandeur, sans ménager et les moyens et les difficultés.

« Les vedettes du danger », si nous pouvons les appeler ainsi, ne sont pas légion, comparativement à la foule des artistes cinégraphiques. Une liste dressée à la hâte nous indiquerait les noms de Pearl White, Ruth Roland, Anne Luther, Kathleen O'Connor, Mario Roasio, Carlo Campogalliani, Charles Hutchison. Mais, s'il est un nom sur lequel nous insistons particulièrement, c'est bien sur : Ormer Locklear.

C'est « l'as des as » des audacieuses tentatives et des folles témérités. C'est le roi des acrobaties aériennes, c'est à notre sens, la plus intrépide des « vedettes du danger ».

Certes, nous avons frémi aux prouesses de Pearl White ; nous avons tremblé plus d'une fois pour la vie de Ruth Roland, nous fûmes étonnés par Anne Luther, surpris par Charles Hutchison, mais Ormer Locklear nous a littéralement stupéfaits.

Abandonnant le « champ » terrestre, c'est en plein ciel qu'il se plaît à nous donner le « frisson ». Il est dans son élément; c'est là-haut qu'il travaille, qu'il joue, qu'il s'amuse, qu'il vit; c'est hélas ! aussi dans cet aérien séjour que la mort est venue le frapper.

Il nous avait donné un aperçu de sa témérité dans un premier film intitulé : *Les Pirates de l'air*. Ce fut un étonnement général. Cela n'était cependant que le prélude des exploits qu'il devait réaliser plus tard.

Dans son dernier film présenté récemment, Ormer Locklear se surpasse réellement. Il est merveilleux de sang-froid et d'intrépidité.

Cet impressionnant atterrissage sur un gratte-ciel de New-York, ce téméraire passage d'un avion sur un train et inversement, cette descente d'un avion sur une automobile, est vraiment ce qu'on a fait de plus « sensationnel » jusqu'alors.

Si, parmi les spectateurs se trouvent d'anciens pilotes, ce « rase-motte » exactement « rase-mort » au-dessus d'un train, ou, plus dangereux encore parce que plus bas, au-dessus d'une automobile, sera pour eux l'exemple le plus hardi d'audace et de témérité. Ils admireront sans réserve. Le spectateur sera stupéfait d'un tel mépris du danger, d'une telle précision, d'un si beau courage, cela pour nous distraire quelques instants.

Si, après de tels exploits, il se trouve encore des gens pour nier que le cinéma n'est pas l'école de l'audace et de la témérité, nous souhaitons ardemment que le regretté pilote se réincarne pour leur faire goûter les petites émotions d'une descente en vrille ou un « atterro » sur le toit des Galeries Lafayette.

Alors, ils auront certainement changé d'avis.

René HERVOUIN.

AVANT L'ÉCRAN

L'arrivée à Paris

Paris ! Enfin m'y voilà pour de bon ! De la gare du Nord, je me dirigeai chez des compatriotes qui habitaient place d'Aligre (quartier Saint-Antoine). J'étais attendu et je fus bien reçu. Après le déjeuner, je m'enquis d'un hôtel le plus près de chez eux ; j'en trouvai un dont le nom était « L'Etoile du Nord ». J'y choisis une chambre sur la façade qui me facilitait la communication du regard et du geste avec mes compatriotes.

Le lendemain je me rendis, 46, rue des Martyrs, chez Berthelier, qui me remit une lettre pour M. Aublin, Directeur du Concert du « Vert Galant » situé dans l'île du Pont-Neuf. J'y allai le lendemain, et remis la lettre de Berthelier. Après l'avoir lue il me dit : « Vous arrivez bien, c'est jour d'audition ; chantez-moi ce que vous voudrez ». Je m'exécutai, et, après mon audition le directeur me dit que j'étais très jeune, qu'il me fallait encore travailler, que d'ailleurs il ne pouvait me payer que très peu, et que les appointements ne pourraient être juste que ce qu'il fallait pour me nourrir, mais insuffisants pour me loger et m'habiller ! Je compris, et remontai l'escalier de l'île assez désappointé.

Sur le Pont-Neuf, devant la statue d'Henri IV, je me demandai si je devais retourner chez Berthelier pour lui raconter le résultat de mon entrevue avec son ancien Directeur.

Après mûre réflexion, je rentrai à mon hôtel, et me remis à étudier tous les jours, en attendant l'arrivée de mes amis Richard et Menu.

Le lundi suivant je m'en fus à la gare pour recevoir mes amis. Ce fut une grande joie pour tous trois de nous retrouver ensemble à Paris, après toutes les tergiversations de nos parents. Nous déjeunâmes dans un petit restaurant près de la gare du Nord et au dessert nous entonnâmes très joyeusement :

Ah ! quel plaisir d'être à Paris,
Quel bonheur d'être réunis ! etc.

Mais, avec de telles voix que les passants s'attroupèrent nombreux. Le restaurateur nous pria de nous taire, en nous témoignant le regret de ne pouvoir nous entendre seul dans le fond de son établissement. Nous payâmes chacun notre écot en bons camarades et nous nous retirâmes. Menu descendit chez des parents. Richard s'installa dans une chambre que j'avais louée pour lui à mon hôtel comme cela avait été convenu.

Pendant deux ou trois jours, nous parcourûmes la Capitale pour en connaître les rues et les bou-

levards, nous visitâmes les monuments (comme font tous les provinciaux) : La Bastille, le Panthéon, le Jardin des Plantes, etc.

Nous allâmes dans les cabarets chantants ; quand un soir nous nous trouvâmes au café de l' « Amiral Coligny » (rue de Rivoli) où le patron avait organisé des soirées (genre goguette) où chaque consommateur avait le droit de chanter à son tour. Cela nous sembla une trouvaille. Je chantai quand le patron dit : « La parole est à M. Alfred ! » (C'était le nom que j'avais donné !). Richard avait donné celui de Charles, son véritable prénom. Nous eûmes un tel succès que le patron nous invita à dîner trois jours par semaine, avant la soirée bien entendu.

C'était toujours ça de trouvé, car on mangeait bien, fort bien même !

Et en attendant la date de se présenter au Conservatoire, cela pouvait nous faire prendre patience. Menu, à ce sujet, n'avait pas à s'inquiéter ; mais Richard n'avait que très peu d'argent.

Un soir rentrant à l'hôtel, il me dit « Tiens Simon, assieds-toi à la table et prépare-toi à compter ! » Il sortit de sa poche des poignées de sous, des pièces de dix sous et de un franc. Le tas représentait 17 fr. 50. Je lui demandai d'où cela provenait, il me répondit : « N'ayant plus d'argent et t'en sachant très peu muni, je n'ai pas hésité : J'ai rencontré un harpiste Italien, je lui ai proposé de nous associer : Je chanterais et lui m'accompagnerait. Accord parfait : Je chante dans les cours, la monnaie tombe comme grêle, et voilà ».

J'en fus stupéfait : Richard avait toujours eu un aplomb que je n'avais pas ; j'aime mieux l'avouer, je n'aurais jamais osé en faire autant ! Et puis, je n'avais pas quitté Reims pour cela ; j'espérais arriver au théâtre, tout au moins au Café-Concert. Hélas ! Il y avait les frais d'hôtel qui couraient, la nourriture, le blanchissage.

Richard continua son système et tous les jours il rentrait avec une somme à peu près la même : de 17 à 20 francs. Il était devenu riche quand un jour dans la cour d'une grande maison du faubourg Saint-Honoré, un monsieur lui offrit de s'intéresser à lui pour faciliter son entrée au Conservatoire, mais en l'engageant à cesser de chanter en plein air comme il le faisait.

Richard lui fit remarquer qu'il lui fallait vivre et qu'il n'avait pas d'autre moyen.

Ce monsieur lui offrit 8 francs par jour jusqu'au concours, lui disant. « Si vous êtes reçu, vous me les rendrez plus tard, quand vous débuterez à l'Opéra ».

Richard accepta, il avait parfaitement compris qu'il s'exposait à briser sa belle voix de ténor. Il quitta notre hôtel pour aller habiter rue de Trévise non loin du Conservatoire. Nous nous retrouvions au café de l'Amiral Coligny où je chantais les nouveautés que j'apprenais chaque jour, en attendant mieux.

(*à suivre*) SIMON-MAX.









LE DESTIN ROUGE

DRAME

PRESENTATION AU CINEMA SELECT

8, Avenue de Clichy

LE 7 MARS à 9H45 du matin



EDITION LE 8 AVRIL

Grande Publicité

avec

BOBBY EST ENCOMBRANT

Comédie

et

UN HIVER CHEZ LES INDIENS

Plein air







8, Avenue de Clichy – Paris

Roger Irriera en Egypte

Notre ami est actuellement en plein travail. Partout, il rencontre le meilleur accueil, ainsi que le prouve l'article ci-dessous que nous tirons des colonnes de notre confrère égyptien : La Bourse Egyptienne.

« Nous avons déjà annoncé à nos lecteurs qu'une mission cinématographique, déléguée par le gouvernement Français, avait été envoyée en Orient pour y prendre une série de films destinés à orner les archives du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, ainsi que les Bibliothèques des Sociétés Savantes du monde entier.

Les membres de cette mission, MM. Irriera et Mongobert, sont arrivés au Caire, de retour de la Palestine où ils ont achevé leurs travaux ; ils se préparent à remonter ces jours-ci la Vallée du Nil.

Comme nous l'avons dit, le gouvernement Egyptien donne à cette manifestation tout à la fois scientifique et artistique, l'aide la plus efficace et notamment, S. E. Ziwer pacha, ministre des communications, a bien voulu accorder le libre parcours sur tout le réseau des chemins de fer égyptiens aux membres de la mission pendant tout leur séjour en Egypte.

De son côté, la Société des Upper Egypt Hotels met gracieusement à leur disposition tous ses hôtels de la Haute-Egypte ainsi que celui du Caire, pendant tout le temps nécessaire aux différentes prises de vues.

L'ensemble de ces films formera une œuvre documentaire de premier ordre et jamais l'Egypte ne rencontrera une occasion plus favorable de faire connaître les splendeurs de ses monuments et la féerie des merveilleux paysages riverains d'un des fleuves les plus majestueux du monde.

Nous ne manquerons pas de tenir nos lecteurs au courant de ce travail dont le grand intérêt n'a échappé à aucun de ceux qui s'intéressent aux choses d'Egypte. »

Si vous désirez recevoir régulièrement* "Le Courrier" *souscrivez un abonnement.
Pour la France : **25** fr. — Pour l'Etranger : **50** fr.

Le " Courrier " à Marseille

La semaine qui vient de passer a encore été fructueuse pour nos grands cinémas du centre. Il ne pouvait guère en être autrement avec les programmes sur lesquels figuraient *Li-Hang le Cruel*, *Le Dieu du hasard* avec Gaby Deslys, dont 90 pour cent des petites Marseillaises sont toquées — encore si c'était un jeune homme — et *Les deux Gamines*.

Cette semaine encore nous présente des films remarquables, et si monsieur Commerce et madame Industrie se lamentent devant la crise effroyable qui est en train de les ruiner, Fée Cinéma, elle, ne semble guère atteinte de cette dangereuse épidémie. Loges, fauteuils, strapontins sont enlevés d'assaut et même les passages et escaliers sont remplis de toilettes claires et foncées d'où surgissent deux yeux avides qui se fixent sur les splendides photos projetées sur l'écran.

Nous avons *Le secret de Rosette Lambert* au Majestic. C'est la maison Giraud qui représente, dans la région, ce film de la marque Ad. Osso. Ce drame poignant est plein de mystère et bien exécuté dans tous ses détails.

Sensationnel aussi *L'homme qui vendit son âme au Diable*, d'après le roman de Pierre Veber, et que le jeune cerveau de 19 printemps de Pierre Caron a magistralement mis en scène. C'est le Modern qui nous le présente, ainsi que le 3e épisode de *L'Essor*.

Au Régent le 5e épisode du *Comte de Monte-Cristo* ainsi que *Le pirate de Saint-Laurent*, comédie fort gaie en 4 parties.

Le 4e épisode des *Deux Gamines*, après ceux qui viennent de passer, ne sera pas moins goûté et les scènes dramatiques et comiques se succèdent avec une cohésion parfaite et d'une exécution hors ligne. Du reste M. Fosse, le sympathique chef d'orchestre, issu d'une famille de musiciens très connue à Paris et Marseille, sait admirablement bien adapter la musique à l'action. On vit ce que l'on voit et entend. Comme pièce complète notons *Renoncement* en 4 parties (Labo-Londres, exclus. Gaumont).

Trianon passe *La griffe du destin* avec Madeleine Traverse, drame mondain et passionnel en 4 parties, et *Vif argent*, comédie avec G. Walsh.

A Comœdia nous voyons encore une étoile qui s'est éteinte. Mme Olive Thomas, la jeune et belle artiste, y joue dans *Les aïeux ordonnent* (Select-Pictures), drame. *Fatty en mission*, comique en 2 parties.

R. W. HARRASSOWITZ

NOS COLLABORATEURS

« Numero deus impare gaudet »...

Cependant que le *Courrier Cinématographique* poursuit allègrement dans sa *onzième* année le cours de ses succès et, fidèle à sa vieille habitude de toujours, mène le bon combat en pointe d'avant-garde, voici qu'une nouvelle recrue vient grossir les rangs de sa troupe cent fois éprouvée. Notre ami et confrère M. Marcel Yonnet y sera désormais chargé du Secrétariat Général et de la Critique.

Rôle difficile, à la fois tout de délicatesse et de fermeté, et dont le périlleux honneur décourage plus d'un idoine. Mais, Parisien de Paris, Marcel Yonnet tient du pavé de ses rues la bravoure des barricades et, Normand d'origine, il la mitige de cette finesse fameuse que la fée Hérédité n'oublia certainement pas de déposer dans son berceau.

En outre, il a 30 ans. Ce n'est plus l'âge des emballements dangereux, et ce n'est pas encore celui des entêtements imbéciles. L'homme, à ce moment de la vie, conserve assez d'indépendance et a acquis suffisamment d'expérience déjà pour juger sainement s'il sait être assez sage pour rester sans passions et, par conséquent, impartial.

Enfin, les références, tant d'ordre général, que d'ordre professionnel spécial de notre nouveau collaborateur, sont d'une telle qualité que les plus difficiles peuvent s'en déclarer satisfaits.

Issu de cet enseignement classique qui est la force de notre vieille Université et qui marque si heureusement ses élèves, Marcel Yonnet fit son droit. Il était licencié et préparait le doctorat quand éclata le coup de tonnerre du 2 août 1914. Il s'engagea après la Marne alors que la stabilisation des Fronts et l'orientation des opérations militaires vers cette lutte de tranchées, qui seule avait permis aux Russes de tenir pendant des mois devant les Japonais, fit redouter une guerre exceptionnellement longue. Et parce que subsiste en lui un peu de l'âme de ces hommes blonds venus du Nord dont l'audace assombrit le crépuscule de Charlemagne, c'est dans la marine qu'il partit. Appartenant à la division de l'Atlantique, il embarque sur le *Dupetit-Thouars*, chargé de mission en Amérique. Puis, après le torpillage de ce bâtiment, il passe successivement sur la *Gloire*, le *Montcalm* et la *Marseillaise*, où l'armistice vient le surprendre.

M. Marcel YONNET

Photography by Marcia Stein, 7, West. 47, th Street, New-York.

Mais déjà il avait beaucoup vu et beaucoup retenu. Commensal de la Société de Washington Square à New-York, il s'y était créé d'utiles relations avec des personnalités aussi notoires que Tony Farg, le Dr Swinburn et cent autres, il avait étudié et admiré ces grands cinémas de là-bas qui, tels que le Rialto et le Rivoli, sont des sortes de cathédrales de l'art muet. Et parce qu'il y avait enragé devant la perfection de la propagande boche, il s'était juré, et il tient parole, de se faire sur le même terrain, dès que la Paix victorieuse le lui rendrait possible, le champion averti et obstiné de la cause française.

Ce que M. Marcel Yonnet (l'ami par ailleurs d'artistes et d'écrivains de la valeur d'un J. Copeau et d'un G. Duhamel, et qui lui-même antérieurement à 1914 fit de la critique théâtrale, collabora à *Paris-Journal*, au *Monde Illustré* et à des Revues de jeunes), apporte dans la lutte, c'est cette force d'un prix inestimable : « Une Vocation ».

Avec sa pénétration habituelle, Charles Le Fraper, qui tient d'une main solide et prudente la barre du *Courrier Cinématographique*, l'a tout de suite deviné, et c'est pourquoi le nom du bon matelot Marcel Yonnet est inscrit maintenant sur les rôles de son équipage

Qu'il reçoive à la coupée notre plus sympathique accueil.

Et maintenant : à Dieu vat ! A. URWILLER.

LES BEAUX FILMS

PAR MARCEL YONNET

LES MORTS PARLENT

(Présenté par Phocéa-Location, à Max Linder, le 25 février 1921)

Depuis les expériences remarquables de William Crookees, continuées ensuite par Charcot et l'Ecole de Nancy, il s'est répandu dans le public et l'élite un réel courant de sympathie et d'intérêt en faveur des phénomènes métapsychiques. Le développement de l'étude des langues Orientales a permis d'apporter à la connaissance et à l'explication de ces mystérieux phénomènes, la contribution puissante des livres de la théosophie indoue.

La guerre, par les deuils nombreux qu'elle occasionna, accentua chez bien des gens la légitime curiosité de savoir s'il n'était point possible d'entrer en quelque manière en communication avec les morts, et le compréhensible désir d'obtenir d'eux des signes susceptibles de nous révéler d'une façon quelconque une partie des phases de leur autre existence.

Le grand écrivain belge, Maurice Maeterlinck, se passionna pour ces problèmes. Il exposa dans *La Mort*, puis dans *L'hôte Inconnu*, le fruit de ses méditations et de ses études.

Se référant à certains passages des œuvres de Maeterlinck, M. Pierre Marodon a voulu illustrer dans *Les Morts parlent* le problème angoissant de la « Survie ».

L'aventure étrange qu'il a composée et mise en scène passionnera le public.

Dans sa villa de Saint-Raphaël, le professeur Delambre a consacré sa vie à l'étude des Sciences psychiques. Il se livre sur un médium à des expériences de dédoublement établissant l'existence d'un corps fluidique « le corps Astral », greffé en quelque sorte sur « le corps physique » dont il n'est que l'expression subtile.

Delambre, partagé entre son travail et son amour pour sa femme et son fils, devient aisément la victime d'un frère cadet peu scrupuleux. Ce dernier pour arriver à ses fins ne recule même pas devant le crime.

Thérèse Delambre demeurée seule avec son fils se voit livrée aux tentatives du misérable qui est le tuteur du petit garçon. Malgré le dévouement de deux domestiques, à la veille de subir elle-même les atteintes de Paul Delambre, Thérèse, suivant les expériences du professeur, tente de l'évoquer. Elle obtient enfin des manifestations étranges ; elle assiste, troublante et heureuse cependant, à des « matérialisations » qui lui prouvent que son mari veille toujours sur elle.

La mort tragique de Paul Delambre la délivre enfin.

Voilà un film bien composé, intelligemment interprété et qui répandra dans le public le goût des sciences spiritualistes. Les titres, empruntés aux deux œuvres de Maeterlinck et aux Bulletins de la Société Anglaise de recherches psychiques, disent assez avec quel réel souci d'exactitude, M. Pierre Marodon a cherché à réaliser sur l'écran et à rendre perceptibles des phénomènes dont l'explication mystérieuse a, depuis des siècles, hanté le cerveau inquiet des savants et des philosophes.



LA LÉGENDE DU SAULE

(Présentée par Phocéa-Location, à Max Linder, le 25 février 1921)

La Légende du Saule est un tel bijou d'art cinégraphique que je crains, en vous en exposant les délicates beautés, de les voir se faner et se flétrir sous ma plume.

Tout l'enchantement des vieilles estampes japonaises, toute la féerie des annales fabuleuses dont les fastes furent évoqués par les Maîtres : Hokousaï, Outamaro, Hiéroshigé, renaissent en ce conte exquis pétri de soleil et de lune et délicatement ouvré comme les panneaux précieux d'un paravent de laque.

Une légende tissée de poésie flotte sur ce petit conte comme une musique diaphane. La grâce puérile et charmante des jardins minuscules où s'égouttent les glycines aux grappes mauves, où les mimosas font une poussière safranée sur les sentiers, où les saules pleurent au bord des fontaines parmi les cerisiers en fleurs, tout le lointain presqu'irréel à nos yeux occidentaux de ce Japon bercé par les flots du Pacifique, s'inscrit minutieusement, s'insinue sous les doigts de l'artiste et l'écran merveilleux devient une soie peinte.

Figurez-vous que dans le vieux village d'Ito, l'habile sculpteur sur bois Toyomada a fait naître du cœur tendre d'un saule une princesse d'une incomparable beauté.

Or, la légende raconte que dans les très anciens temps, un illustre Samouraï, rassasié de gloire et d'honneurs, était venu goûter en ces lieux reposants une solitude chère à son cœur.

Hélas ! cette solitude lui parut bientôt aussi lourde que son armure.

Pour distraire son ennui, les dieux cléments le conduisirent un jour vers un saule où l'attendait une princesse. Cette princesse était l'âme même du saule.

Elle aima le guerrier comme l'eût fait une femme mortelle.

Mais voilà qu'un messager du Mikado vint avertir le Samouraï que des ennemis nombreux et puissants menaçaient la sécurité de l'Empire et que le Prince comptait sur la valeur de l'illustre guerrier.

« Dites à votre Mikado, répondit le Samouraï, que je suis sourd désormais au bruit des armes et que ma retraite doit être respectée ».

« Pourquoi fermer l'oreille aux cris de détresse de notre chère patrie ?, demanda la princesse indignée.

« Parce que je ne veux plus entendre que le cri de mon cœur et l'appel de votre tendresse... »

A ces paroles, la princesse prit elle-même l'épée du Samouraï et elle en frappa le cœur du saule. Son âme et l'âme du saule s'unirent alors pour toujours.

Et le guerrier, voyant que la princesse avait disparu dans le cœur de l'arbre, comprit l'ordre des dieux et partit pour la guerre...

Le sculpteur Toyomada raconta cette légende au jeune anglais, Richard Hamilton ; il la raconta dans sa petite maison toute parée de statuettes peintes et de kakémonos fleuris, et le thé odorant parfumait ses paroles.

La princesse sculptée était si gracieuse dans sa gaîne de laque avec ses atours de jadis que l'anglais aurait donné volontiers à l'artiste sa modeste fortune pour posséder une telle œuvre d'art...

Mais le vieux sculpteur avait une fille, Orya. Et comme les plus jolies légendes se réalisent parfois, quand Richard Hamilton parvint enfin à acquérir la statue, il eut la surprise de la voir s'animer, descendre de son piédestal et lui esquisser précieusement la plus noble des révérences.

Je n'entreprendrai pas de vous dire comment la fille du sculpteur était venue prendre la place de la princesse dans le coffre de laque, et le joli roman d'amour qui couronna cette mésaventure...

Certaines soieries très anciennes brodées de chimères et de princesses, dont les teintes surannées nous ravissent, ne peuvent être admirées que de loin...

S'il nous arrive d'essayer d'en démêler la trame, si nous voulons en examiner de trop près le patient travail, elles s'effritent tout à coup et ne laissent entre nos mains déçues qu'un peu de poussière et de rêve.



LE CAPITAINE FRACASSE

Adaptation de l'œuvre de Théophile GAUTIER

Présenté par les Etablissements AUBERT, à l'*Electric Palace*, le 1er Mars 1921

« Figurez-vous que vous feuilletez des eaux-fortes ou des gravures d'Abraham Bosse historiées de légendes... »

Ainsi s'exprime Théophile Gautier dans la préface de son roman. Et le Maître raconte également depuis combien d'années on attendait ce *Capitaine Fracasse* annoncé par les éditeurs et que seul l'auteur ne semblait pas pressé de faire sortir botté et éperonné de son cerveau.

Après avoir quelque peu hésité, — (car il est toujours très délicat de « réaliser » un chef-d'œuvre littéraire par la cinématographie, la mise en scène exigeant un artiste à la fois peintre, lettré et d'une érudition suffisante pour placer le roman et ses personnages dans le cadre exact de l'époque où l'auteur situe l'action) — une firme cinématographique italienne a entrepris cette lourde tâche. Elle a su la mener à bien et nous possédons à présent une reconstitution fort intéressante de la belle œuvre de Gautier.

Suivant le procédé cher aux romantiques, les dénouements inattendus se compliquent de coups de théâtre : c'est un baron qui devient artiste, c'est une artiste qui se trouve être née princesse, etc. L'action s'entremêle de duels, de scènes d'amour, d'attaques à main armée, d'aventures tragi-comiques, qui — puisqu'il s'agit d'une troupe de comédiens en voyage — font involontairement penser au « Roman Comique » du pauvre Scarron.

Donc le baron de Sigognac, à peu près ruiné, vit seul en compagnie d'un vieux domestique, dans un manoir délabré des Landes.

Il offre l'hospitalité à une troupe de comédiens à la recherche d'un gîte pour passer la nuit, par suite d'une rupture d'essieu survenue à leur chariot.

Comme une des comédiennes, Isabelle, est fort jolie, on comprend sans peine que de Sigognac en devienne amoureux et qu'il n'hésite pas à quitter un château si peu confortable pour suivre une jolie fille et mener la vie pleine d'attraits et d'imprévus des comédiens errants.

Plus tard même, quand un de ceux-ci, Matamore, mourra, de Sigognac voyant la petite troupe plongée dans le marasme, s'offrira à le remplacer et prendra le titre ronflant de *Capitaine Fracasse.*

Mais de Sigognac possède l'âme d'un gentilhomme et il ne tolérera qu'aucun comte, duc ou marquis de passage, puisse manquer de respect à celle qu'il aime. Il s'ensuivra, naturellement, des duels, des enlèvements et des chocs de toutes sortes jusqu'au jour où Isabelle prendra le titre de baronne de Sigognac et rentrera dans l'ancien château de la misère devenu le château du bonheur.

L'intrigue de cette histoire est par elle-même assez banale, mais la magie des phrases du «Père» Gautier l'illumine d'une clarté éblouissante. Les mots étincellent et chatoient comme des pierres précieuses.

Il fallait certes beaucoup d'audace, je dirai presque de témérité, pour transposer à la scène l'incomparable évocation écrite.

Malgré quelques longueurs inévitables, l'adaptation du *Capitaine Fracasse* est une belle œuvre de cinémotographie.

Parmi les véritables tableaux d'art je citerai : le château de la Misère, qui évoque une gravure de Callot ; la terrasse du parc à l'automne où les comédiens survenant au haut de l'escalier monumental, l'ensemble figure tout à coup un tableau de la comédie italienne ; le Nocturne du Théâtre aux Torches, d'un coloris de vieux pastel.

Je signale aussi les heureux effets de teintes du tableau des comédiens perdus dans la neige et la reconstitution très soignée d'une rue de Poitiers au XVIIe siècle. Quant à l'exécution du contrebandier sur la place de Grève, elle est d'une reconstitution digne des plus grands éloges.

J'adresse donc mes félicitations à M. Louis Aubert qui a eu le bon goût de choisir ce film et de nous le présenter.

MARCEL YONNET.

Pour Don Carlos

(D'après le roman de M. Pierre Benoît)
Présenté le 1er Mars 1921

P. S. — La place me manque pour donner de ce film un compte rendu complet. Qu'il me soit cependant permis de dire en toute impartialité qu'en plus des longueurs par trop nombreuses (le film mesure à peu près 3.000 mètres !) je n'ai pas retrouvé dans l'adaptation le charme du roman de M. Pierre Benoît.

La reconstitution de la vie dans les villes de la frontière franco-espagnole et les premières petites villes d'Espagne au moment de l'insurrection carliste ne manque pas d'intérêt, les personnages se meuvent dans des décors agréables et quelques paysages splendides, mais sauf pour Mlle Musidora, à qui sa beauté fait pardonner bien des petites faiblesses et la façon dont elle use et abuse du jeune sous-préfet M. de Preneste, il n'y a point encore dans cette réalisation l'unité et l'harmonie qui consacrent un chef-d'œuvre.

Au demeurant de très bonnes et de très belles choses, mais un ensemble un peu touffu et surtout beaucoup trop long.

M. Y.

La mode à l'écran

Quelques critiques, sans doute mal informés, ont vivement reproché à la charmante Mlle Sabine Landray d'être trop élégante dans le beau film de M. de Morlhon : *Une fleur dans les ronces*, qui passe à Paris avec le succès que l'on connaît.

J'avoue que, personnellement, je ne puis comprendre ce reproche. Dans ce film, Mlle Sabine Landray tient le rôle de la fille d'un banquier millionnaire, milliardaire plutôt, elle doit donc être fort élégante. Puis, pour toute la partie du film où sa situation de fortune n'est plus aussi brillante, l'artiste a jugé qu'il était préférable de ne porter que des robes sombres et très modestes d'aspect.

J'ai tenu en mains les trois robes dont elle est vêtue pendant toute la partie du film où elle n'est plus riche, et, vraiment, les robes ne donnent pas l'idée d'un luxe exagéré. Du reste, en voici la description :

Robe-chemise en serge bleu marine seulement garnie de lignes bleues, rouges, jaunes et blanches, dessinant de larges quadrillés. Le corsage est légèrement décolleté en pointe, les manches cour-

tes, et une étroite ceinture de cuir jaune et bleu marque la taille. Un béret de velours marron, genre béret d'étudiant, sans aucune garniture.

Robe de velours noir, dont le corsage très plat est bordé aux manches (assez courtes) et à la taille, d'une ligne de singe blanc.

Enfin, une robe de foulard bleu marine imprimé de fleurs bleu clair et jaune, le corsage plat, la jupe garnie sur les côtés de trois petits volants froncés. Un simple point d'épine bordant les manches et le décolleté et masquant le montage des volants. Etroite ceinture de même étoffe terminée par deux glands de petites perles jaunes.

Je ne pense pas fâcher le grand couturier, fournisseur habituel de Mlle Sabine Landray, en disant que cette dernière robe fut créée et exécutée par celle-ci et non par celui-là ! !

Parlons maintenant des autres toilettes qui sont toutes très élégantes quoique très simples.

Une robe d'après-midi, en taffetas marron, garnie de plusieurs petits volants froncés, décolletée en carré et sans manches, qui était accompagnée d'un chapeau breton marron et cerise et d'un collet d'hermine.

Ravissante robe du soir dont le corsage est en taffetas rose pâle décolleté en pointe. Comme manche, un petit volant de tulle voilant le haut du bras. La jupe, en tulle blanc, entièrement plissée, encerclée de plusieurs volants de tulle garnis de ruban d'argent. Ceinture nouée en deux grosses coques et deux pans de la longueur de la jupe.

Tailleur de gabardine chamois. Jaquette simplement cintrée à la taille, sans ceinture. Jupe droite formant, de chaque côté, un pli retenu par trois gros boutons genre écaille blonde. Gilet de crêpe de Chine à damiers blanc et chamois.

Fraîche robe de campagne en voile de coton rose, avec tout le bas de la jupe et toute la manche faits de filet crême. Décolleté forme bateau.

Une autre robe de jardin en linon blanc garni de cretonne imprimée vert cru et d'un large ruban de satin vert formant ceinture. Manches très longues, décolleté arrondi bordé d'un biais.

Viennent ensuite trois élégantes robes d'après-midi, très jolies et très *jeune fille* :

L'une en tulle de coton écru sur un fourreau du même ton. De petits rubans roses garnissent la jupe et deux en encerclent le bas. Petites manches ballon et ceinture en perles bleues et roses représentant des roses. L'autre, une tunique de tulle bleuet garnie de volants plats alourdis de perles blanches sur un fond de satin bleu.

La troisième, en voile de soie mauve avec un long pan tombant sur chaque hanche, garni de touffes de soie floche du même ton. Une large ceinture drapée se noue en deux volumineuses coques. Le corsage est très plat, décolleté en rond et les manches presque inexistantes.

Enfin, nous voyons aussi deux jolis déshabillés très différents l'un de l'autre :

L'un, forme kimono, en mousseline impression velours bleu canard, assombri de bandes de vison et ceinturé d'or avec deux lourds glands de métal.

L'autre, forme peplum, en crêpe shappe banane, l'encolure et les larges et longues manches bordées d'un ruban d'argent assorti à la ceinture.

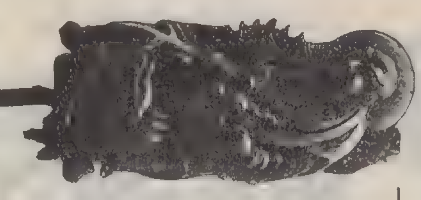
Bien que la liste qui précède soit déjà très intéressante par le nombre et la diversité des toilettes, j'ajoute, pour mémoire, deux robes et un costume tailleur que nous ne pourrons voir à la projection, les scènes pendant lesquelles elles étaient visibles ayant été supprimées.

Le tailleur, en velours de laine bleu de roy, à jaquette droite, simplement serrée à la taille par une étroite ceinture de cuir blanc passant dans des anneaux de nacre. La jupe droite formant deux plis creux sur le côté.

Des deux robes d'après-midi, l'une se compose d'un fourreau de taffetas blanc uni recouvert d'une tunique de même étoffe, de forme droite, simplement pincée à la taille et garnie de couronnes brodées or et rouge ; l'autre, enfin, en crêpe marocain beige, ouverte sur un gilet de mousseline de soie bleue ; deux rangées de gros boutons de nacre descendent le long de la jupe. Manches très courtes et fine ceinture nouée devant.

Malgré les reproches faits à la délicieuse artiste, et que je rappelais plus haut, je ne trouve aucune faute de goût dans cet ensemble tout de chic et de simplicité dont les créateurs sont : le couturier Martial et Armand (1) et l'excellente modiste Marie Crozet (2). MAUD CHRISTMAS.

(1) Martial et Armand, 10, place Vendôme, Paris (2e arr.).
(2) Marie Crozet, 19, rue de la Paix, Paris (2e arr.).



RECENSEMENT

des Cinémas Français et des Villes dépourvues de Cinémas

(*91e Liste*)

Rhône (suite)

LARAJASSE. — 43 kil. de Lyon, 2.046 habitants. — Il n'existe pas de cinéma. A étudier.

LYON. — 468 kil. de Paris, 523.796 habitants. — Gaz, électricité.

Nous ne pouvons, à notre vif regret, donner à nos lecteurs la liste des cinémas de cette ville. Le maire de Lyon, désireux de se singulariser une fois de plus, nous envoie, en réponse à notre demande de renseignements, la lettre ci-dessous que nous reproduisons sans autres commentaires pour l'édification de nos lecteurs :

Monsieur,

J'ai le regret de vous informer qu'il ne m'est pas possible de vous fournir le renseignement demandé par votre lettre du 29 décembre dernier, au sujet des divers établissements cinématographiques.

L'administration n'a pas qualité pour s'occuper des affaires d'intérêt purement privé ou commercial.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Pour le Maire de Lyon :
L'adjoint-délégué : Illisible.

LA MULATIÈRE. — 2 kil. de Lyon, 3.631 habitants. — Il n'existe pas de cinéma. Essai à tenter.

OULLINS. — 497 kil. de Paris, 12.243 habitants. — Electricité. Il existe trois établissements cinématographiques : l'Eden-Cinéma, 10, rue de la Gare. Directeur M. Vallet; la Salle Marivaux, 29, rue de la Gare. Directeur M. Bailly, et le Modern Cinéma, rue Clément-Desormes, 10. Directeur M. André.

PIERRE-BÉNITE. —498 kil. de Paris, 3.498 habitants. — Il existe un cinéma. Directeur M. Campan.

SAINT-FONS. — 497 kil. de Paris, 10.240 habitants. Il existe un cinéma, le Cinéma-Palace, rue Pierre-Dupont.

SAINT-GENIS-LA-VAL. — 8 kil. de Lyon, 3.195 habitants. — Il n'existe pas de cinéma. Essai à tenter.

SAINT-GEORGES-DE-RENEINS. — 445 kil. de Paris, 2.528 habitants. — Il existe un cinéma au Café Neuf. Directeur M. Chabert.

ST-MARTIN-EN-HAUT. — 38 kil. de Lyon, 2.536 habitants. — Il n'existe pas de cinéma. Essai à tenter.

SAINT-RAMBERT-ILE-BARBE. — 5 kil. de Lyon, 2.452 habitants. — Il n'existe pas de cinéma. A voir sur place.

TARARE. — 463 kil. de Paris, 12.532 habitants. — Gaz et électricité. Il existe cinq établissements cinématographiques :

Le Cinéma-Variétés, rue Gambetta, 21.
L'Eden-Palace, rue de Savoie, 7.
L'Ecole Supérieure, rue Cornil, 31.
L'Association de Sainte-Madeleine, rue Gambetta, 19.
L'Association Saint-André, rue du Château, 11.

TASSIN-LA-DEMI-LUNE. — 6 kil. de Lyon, 4.688 habitants. — Il existe un cinéma à l'Hôtel du Levant. Directeurs MM. Pilaud-Lafaury, place de la Demi-Lune.

THIZY. — 450 kil. de Paris, 4.780 habitants. — Gaz, électricité. Il existe un cinéma. Directeur M. Clavery, rue Gambetta.

VENISSIEUX. — 498 kil. de Paris, 4.939 habitants. — Il existe un cinéma. Directeur M. Vaurs, 1, avenue de la République.

VILLEFRANCHE. — 439 kil. de Paris, 16.388 habitants. — Electricité et gaz. Il existe trois établissements cinématographiques : l'Eden-Cinéma, rue Nationale, 63; le Royal-Cinéma, rue Pierre-Morin; l'Uni-Ciné, rue de la République.

VILLIÉ-MORGON. — 22 kil. de Villefranche, 3.143 habitants. — Il n'existe pas de cinéma. Essai à tenter.

VILLEURBANNE. — 454 kil. de Paris, 42.526 habitants. — Gaz, électricité. Il existe cinq cinémas :

Le Cinéma Buisson, Cours Emile-Zola, 49.
Le Cinéma Gonin, Grande-Rue des Charpennes, 17.
Le Cinéma Viviant, Cours Emile-Zola, 14.
Le Cinéma Pons, Cours Tolstoï, 147.
Le Cinéma Barrucand, route de Crémieu, 32.

Haute-Saône

CHAMPAGNEY. — 428 kil. de Paris, 3.834 habitants. Il n'existe pas de cinéma. Essai à tenter.

FOUGEROLLES. — 398 kil. de Paris, 5.645 habitants. Il n'existe pas de cinéma. A étudier.

FRESSE. — 17 kil. de Lure, 2.140 habitants. Il n'existe pas de cinéma. A voir sur place.

GRAY. — 344 kil. de Paris, 6.740 habitants. Gaz, électricité. Il existe deux établissements cinématographiques :

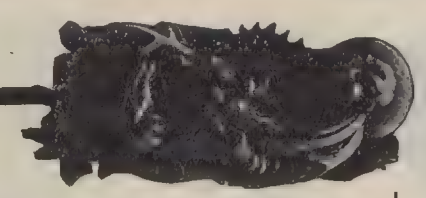
Le Pathé-Palace, place du Quatre-Septembre. Directeur M. Daltroff et le Ciné Moderne, Quai Mavia. Directeur M. Moliné.

HÉRICOURT. — 492 kil. de Paris, 6.850 habitants. Il existe un cinéma. Directeur M. Wissang.

(A suivre.) LE DÉNICHEUR.

Joindre un timbre de 0 fr. 25 pour la réponse, à toutes les demandes de renseignements.

L'ÉPINGLE ROUGE



Section de Cinématographie de la Société Française de Photographie

La dernière séance de cette Section a eu lieu le 9 février.

Les Etablissements J. Demaria ont fait fonctionner un projecteur muni de l'éclairage oxy-acétylénique « Delta ». Cet éclairage a remplacé, à l'heure actuelle, tous les anciens systèmes employés à défaut d'électricité : carburateurs oxy-éthériques, etc., et l'on peut dire que le « Delta » permet d'éclairer d'une façon très brillante un écran moyen. Le film colorié, qui a servi pour la démonstration, a été rendu avec tout le brillant de son coloris.

M. de Saint-Genest a installé un groupe complet d'éclairage par incandescence « Le Radius ». Ne disposant que de courant continu, le constructeur a apporté une petite commutatrice, qui transforme le continu en alternatif, dont la tension est ensuite abaissée, à l'aide d'un transformateur statique, faisant partie du groupe. On a utilisé d'abord une lampe de 10 ampères, avec laquelle on a projeté le film colorié qui avait servi pour la démonstration précédente. L'écran était très brillamment éclairé. Ensuite on a projeté, avec une lampe de 30 ampères, d'abord des plaques autochromes, et après un très grand film de 1.500 mètres, dont nous parlerons plus bas. Le voltage de ces lampes étant de 15-20 volts, on voit facilement l'économie de courant que l'on peut faire en les employant.

M. Lobel a fait fonctionner un petit relais, qui peut être adapté sur n'importe quelle tireuse, actionnée par moteur individuel. Ce relai agit comme un débrayage automatique, c'est-à-dire que non seulement il arrête la machine à la fin du passage du négatif, mais encore à chaque fragment devant constituer un châssis séparé pour le développement. En somme, il confère à une tireuse les avantages du débrayage automatique, que M. Lobel a adapté à sa nouvelle tireuse qui permet de tirer, sans rechargement, de très grands négatifs.

Pour compléter les séances de cette section, qu'il a si heureusement organisée, M. Lobel a institué des projections de films remarquables au point de vue technique. Le film qui a inauguré ces projections était *L'Homme du Large*, des Etablissements Gaumont. Les opérateurs et le metteur en scène qui ont collaboré à la prise de vue de ce chef-d'œuvre photographique, ont recueilli les félicitations unanimes de toute l'assistance. M. Lobel a remercié M. Charles Gaumont, présent à la séance, pour le plaisir qu'il a procuré aux membres par la vision de ce beau film *français*.

Le programme de la prochaine séance qui aura lieu le mercredi 9 mars (51, rue de Clichy, à 21 heures), est le suivant :

1° Lecture d'une nouvelle contribution sur : Les effluves.

2° Présentation par les Etablissements Pathé de deux projecteurs à cadrage fixe.

3° Résumé par M. Clerc de deux communications du Laboratoire Kodak : a). Action, sur l'image photographique, du tétra-chlorure de carbone, employé pour le nettoyage des films.

b) Sur la différence de vitesse de développement, entre un échantillon agité et un film sur châssis immobile.

4° Projection de films remarquable au point de vue technique.

N° 16. — Feuilleton du " *Courrier* ".

Quand j'étais Baladin !

par ORCINO

Première Partie

EN TOURNÉE

XV

Le poivrot, l'oie et le curé.

S'il est vrai que l'état de l'atmosphère influe sur le moral des individus, j'aurais dû rester invariablement maussade sous le ciel pisseux. Pourtant une gaieté chaude m'envahissait le cœur à mesure que je me rapprochais du terme de ma tournée. Les recettes se maintenaient à un degré voisin de l'ébullition.

En somme, à part trois ou quatre petits accrocs sans grande importance, tout avait bien marché, et j'allais pouvoir me représenter à l'administration du *Cinéma pour le peuple* avec « l'orgueil du devoir accompli » comme disait Janaud lorsqu'il prenait fantaisie de torturer un lieu commun.

Un samedi soir donc (l'avant-dernier samedi) je devais parler devant tout un lot d'ouvriers bien pensants employés dans un important tissage à Sauveterre-du-Lys.

Le généreux directeur de ce tissage payait son personnel à des tarifs plus élevés que ses collègues et lui accordait de nombreux avantages pourvu qu'il consentît à aller à la messe de temps en temps et à ne pas trop chanter l'*Internationale*.

Il avait fait retenir en location mes meilleures places et acheté deux cents billets de seconde à l'intention d'une partie de ses ouvriers.

Le moins que je pusse faire, de mon côté, c'était d'offrir au maire une demi-douzaine de fauteuils réservés et d'aller inviter M. le curé avec ses deux vicaires. Je n'y manquai pas. Le curé n'accepta toutefois, et selon mon attente, qu'après avoir reçu l'assurance formelle que mon programme ne choquait ni la morale ni la religion.

J'appris, entre temps, qu'entre l'Hôtel de Ville et le Presbytère les relations manquaient plutôt de cordialité. « Bast ! me dis-je, on les séparera. Le clergé à droite, côté pair, et les municipes à gauche. »

Tout alla comme je le pensais et, dès le premier entr'acte le curé vint m'exprimer sa satisfaction et me féliciter pour ma bonne conduite et mon beau langage. J'en fus naturellement très touché et lui en donnai l'assurance non sans désinvolture, parce que, depuis le début de la représentation, un poivrot têtu, portant sous le bras une oie blanche — blanche de plumage et grise d'avoir bu du punch, paraît-il — se livrait à des excentricités d'un goût discutable.

Enfin Janaud éteignit la salle et ce vieux grigou de *Père Favier* reparut sur l'écran en compagnie de son fils, un beau chasseur à pied mutilé et décoré comme il convient.

Au second entr'acte, le poivrot et son oie sortirent ; il faisait chaud ! La seconde porte de la salle du patronage était une porte battante ; entre cette porte et l'entrée, une cage vitrée servait de caisse. C'était l'heure où j'arrêtais mes comptes avec le secrétaire de mairie et, comme toujours le caissier improvisé recherchait quelque petite erreur. Nous ne la trouvions pas. Le caissier restait dans sa cage ; je me tenais au guichet et, derrière moi, le poivrot poivrotant entreprit de me raconter une histoire des plus palpitantes, évidemment.

— Cela ne vous dérange pas trop que je fasse des calculs pendant que vous parlez ? lui demandai-je.

Il continua de plus belle. Agacé à la fin, je finis par lui dire :

— Entrez ou sortez ; votre place n'est pas ici. En tout cas fichez-moi la paix.

— Je... je... vous dis qu'y faut pas être fier... On est tous des frères quoi... Voulez-vous t'y embrasser mon volatile !

D'un coup de bec, l'oie vorace du poivrot faillit m'arracher l'oreille. Alors, mon sang-froid disparut, je l'avoue. Repoussant rudement l'ivrogne dans la porte battante je m'écriai d'une voix de stentor :

— Mais foutez-moi la paix, sacré N. de D. !...

Ah ! malheur ! Au même instant, de l'autre côté

des deux battants, M. le curé, suivi de ses vicaires, s'apprêtait à sortir pour regagner son lit dans sa chambre bien tiède. Il reçut en plein corps l'ivrogne lancé comme par une catapulte, et, en pleine figure, mon affreux juron.

A l'extrême gauche, les Réservées avaient entendu. Le Maire et ses amis riaient à pleine gorge. J'essayai de m'excuser, mais le curé s'esquiva rapidement avec ses jeunes vicaires qui souriaient malicieusement.

— Eh ben! patron!... me cria Janaud, vous allez bien quand vous vous y mettez!

— Compliments, Monsieur le Conférencier! ricanait le Maire, tandis qu'aux premiers rangs de l'orchestre mon poivrot, heureux comme une oie, essayait de raconter à ses voisins sa bonne aventure ô gué! sa joyeuse aventure!

XVI

La maladie du sommeil.

Le temps et la volonté m'ont permis d'arriver à ce point où l'homme touche presque à la sagesse et ne se soucie plus des vanités terrestres. Si j'ai signalé parfois, au cours des précédents chapitres de ces souvenirs assez amusants je l'espère, les résultats brillants que j'obtins durant ma longue tournée dans les départements de l'Ouest, ce n'est aucunement pour m'en glorifier, mais uniquement pour préciser des faits, « situer », tant bien que mal, une atmosphère. Je me dois de compléter la vérité, en ajoutant que plus d'une fois il m'arriva de parler devant un public glacial, voire hostile. Ces gens-là n'avaient pas versé leur quarante sous pour entendre une conférence, ni pour écouter un sermon. Ils étaient venus au cinéma « pour voir du Cinéma ».

Et je dis qu'ils avaient parfaitement raison. D'ailleurs, je ne suis pas têtu et je n'ai jamais eu la prétention d'infliger mon éloquence à ceux qui ne veulent pas l'entendre. S'il en était autrement, je serais député depuis longtemps, vous le supposez bien. Et peut-être Ministre! Des ânes le sont ou l'ont été souvent, — chut! — compris... je ne désignerai personne pour ne pas faire de jaloux.

Or, donc, lorsque je me trouvais dans une salle peu friande de conférence, je m'en apercevais tout de suite, à certains petits indices qui ne trompent pas les professionnels. Si, après avoir débuté par le sacro-saint « Mesdames, Messieurs... » j'ouïssais certains murmures; si j'entendais deux ou trois cris d'animaux ou quelques grognements incompréhensibles mais néanmoins très suggestifs, j'avais vite fait de mettre mes « clients » à leur aise. Je levais la main droite pour réclamer l'attention et je claironnais un retentissant « Rassurez-vous!... »

— Aaah! s'écriait fatalement quelque assistant.

— « Rassurez-vous! répétais-je. Tel que vous me voyez, je ne suis pas méchant du tout et je ne vous infligerai pas le supplice d'une conférence si cela vous déplait... »

— Aah!

— Bravo!

— Très bien... Dites... Oui parlez...

— Si, au lieu de m'écouter pendant un quart d'heure ou vingt minutes, vous préférez que je me fasse remplacer par Fatty ou par Charlot, ou simplement par un amusant dessin animé de Benjamin Rabier, vous n'avez qu'à manifester votre désir. Soucieux avant tout d'observer la volonté populaire, je me soumets d'avance à son verdict. Que ceux qui préfèrent un film de plus et une conférence en moins, lèvent la main...

. . . .

— Je vous remercie, Mesdames, Messieurs. La cause est entendue. M. Janaud « vous avez l'appareil... » commencez la projection.

Et très satisfait, au fond, de pouvoir me taire, je me livrais bientôt à d'autres occupations.

Trois ou quatre fois pourtant, je tombai sur un public extrêmement poli, beaucoup trop poli, qui ne voulut faire au conférencier « nulle peine, même légère » et qui tenta de m'écouter, bien gentiment, sans m'interrompre et sans se plaindre. Au bout de dix à douze minutes, j'avais l'agrément de constater que toute une rangée de gosses aux premiers rangs s'étaient endormis, et que deux ou trois bons garçons ronflaient dans la salle. Les ronflements provoquaient les rires, et je finissais par rire moi-même comme tout le monde. Je riais même si bien et si fort, un jour, que l'on applaudit ma manière de rire. J'obtins cette fois un vrai succès de sympathie.

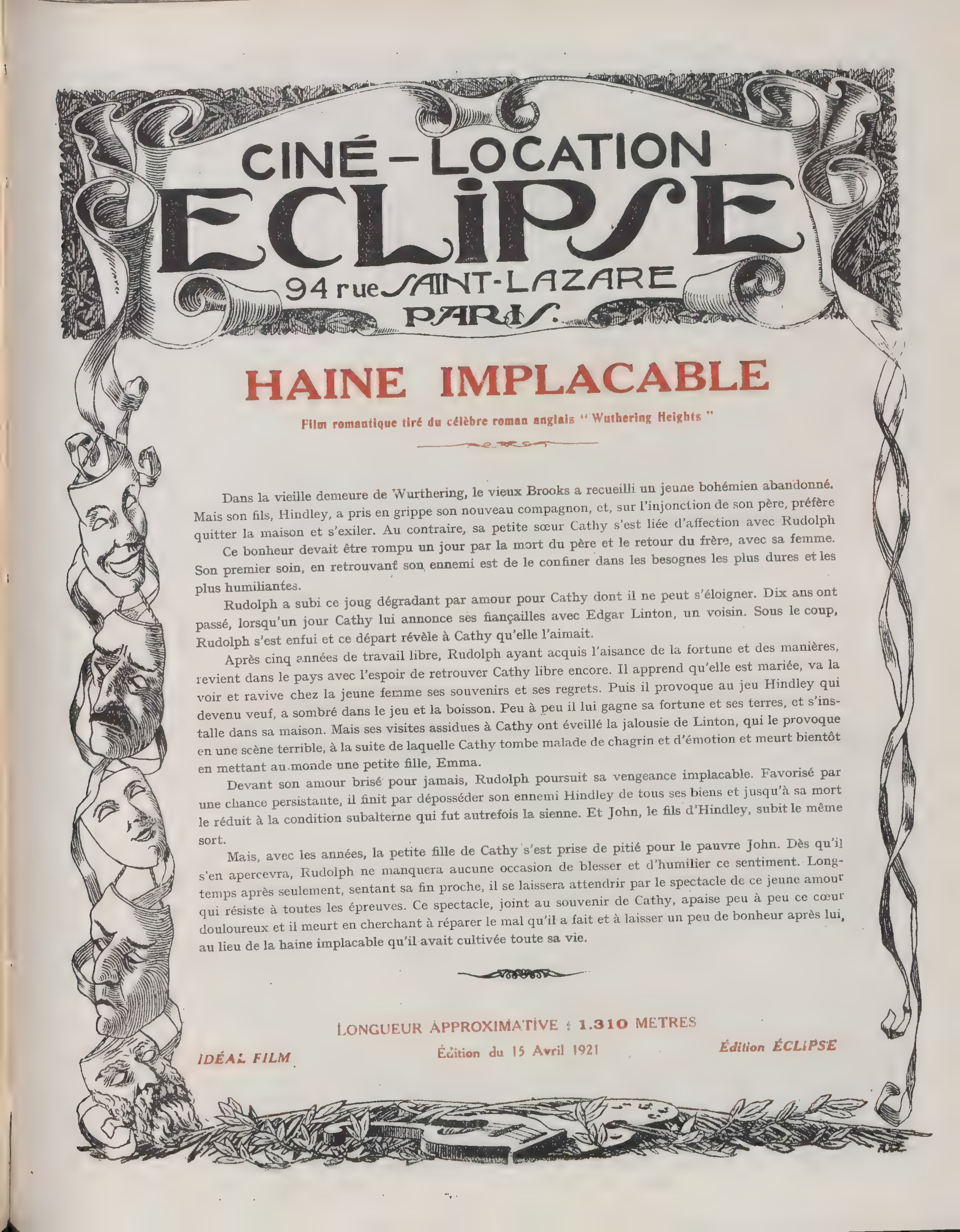
Une autre fois, comme je faisais allusion à la maladie du sommeil, tant redoutée des conférenciers et des orateurs, un loustic se mit à bâiller bruyamment.

— Bon! en voilà un qui est atteint, remarqua son voisin, à haute voix.

— Diable! fis-je, ceci est d'autant plus grave qu'une belle affection revêt généralement un caractère épidémique. Des mesures s'imposent... Monsieur le pianiste, vivement un nouvel air. Jouez-nous *La Madelon*; les arpèges en sont très prophylactiques.

Ainsi tel un baladin expérimenté, j'arrivais à « m'en tirer » par une pirouette ou par une bouffonnerie dans les cas les plus difficiles.

(A suivre) ORCINO.



HAINE IMPLACABLE

Film romantique tiré du célèbre roman anglais "Wuthering Heights"

Dans la vieille demeure de Wurthering, le vieux Brooks a recueilli un jeune bohémien abandonné. Mais son fils, Hindley, a pris en grippe son nouveau compagnon, et, sur l'injonction de son père, préfère quitter la maison et s'exiler. Au contraire, sa petite sœur Cathy s'est liée d'affection avec Rudolph

Ce bonheur devait être rompu un jour par la mort du père et le retour du frère, avec sa femme. Son premier soin, en retrouvant son ennemi est de le confiner dans les besognes les plus dures et les plus humiliantes.

Rudolph a subi ce joug dégradant par amour pour Cathy dont il ne peut s'éloigner. Dix ans ont passé, lorsqu'un jour Cathy lui annonce ses fiançailles avec Edgar Linton, un voisin. Sous le coup, Rudolph s'est enfui et ce départ révèle à Cathy qu'elle l'aimait.

Après cinq années de travail libre, Rudolph ayant acquis l'aisance de la fortune et des manières, revient dans le pays avec l'espoir de retrouver Cathy libre encore. Il apprend qu'elle est mariée, va la voir et ravive chez la jeune femme ses souvenirs et ses regrets. Puis il provoque au jeu Hindley qui devenu veuf, a sombré dans le jeu et la boisson. Peu à peu il lui gagne sa fortune et ses terres, et s'installe dans sa maison. Mais ses visites assidues à Cathy ont éveillé la jalousie de Linton, qui le provoque en une scène terrible, à la suite de laquelle Cathy tombe malade de chagrin et d'émotion et meurt bientôt en mettant au monde une petite fille, Emma.

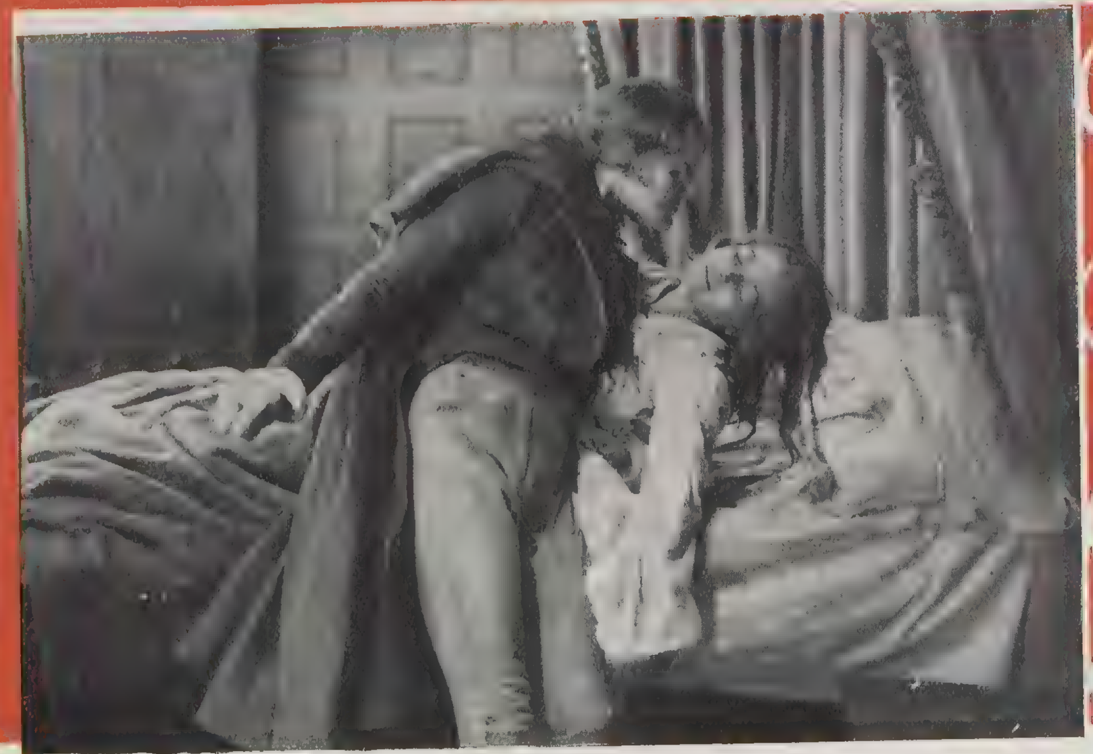
Devant son amour brisé pour jamais, Rudolph poursuit sa vengeance implacable. Favorisé par une chance persistante, il finit par déposséder son ennemi Hindley de tous ses biens et jusqu'à sa mort le réduit à la condition subalterne qui fut autrefois la sienne. Et John, le fils d'Hindley, subit le même sort.

Mais, avec les années, la petite fille de Cathy s'est prise de pitié pour le pauvre John. Dès qu'il s'en apercevra, Rudolph ne manquera aucune occasion de blesser et d'humilier ce sentiment. Longtemps après seulement, sentant sa fin proche, il se laissera attendrir par le spectacle de ce jeune amour qui résiste à toutes les épreuves. Ce spectacle, joint au souvenir de Cathy, apaise peu à peu ce cœur douloureux et il meurt en cherchant à réparer le mal qu'il a fait et à laisser un peu de bonheur après lui, au lieu de la haine implacable qu'il avait cultivée toute sa vie.

LONGUEUR APPROXIMATIVE : **1.310** METRES

IDÉAL FILM — Édition du 15 Avril 1921 — *Édition ÉCLIPSE*

HAINE IMPLACABLE





ECLIPSE


Christiane
VERNON
Georges
LANNES
Le Traquenard

Le " Courrier " Judiciaire

Il nous parvient depuis quelque temps une « série » de doléances émanant de directeurs de cinémas grands ou petits qui, toutes, nous posent la même question. Je les résume :

« Il y a deux ou trois mois un Monsieur X... m'a « proposé l'achat de mon établissement. Cet X... « a accepté, sans discussion, le prix que j'en « demandais. Un contrat a été signé stipulant que « la prise de possession aurait lieu tel jour — le « 31 janvier au plus tard — mais le sieur X... « s'est réservé de faire connaître en temps oppor- « tun la personnalité pour laquelle il achetait.

« Le 31 janvier est passé, nous sommes sans « nouvelles du sieur X... et de notre acquéreur « inconnu.

« Cette incertitude nous est préjudiciable. Cer- « tains d'entre nous, se croyant libres, ont pris « engagements qu'ils ne pourront tenir. D'au- « tres ont refusé des offres avantageuses d'acqué- « reurs sérieux.

« Que devons-nous faire et que vaut le contrat « signé avec ce Monsieur X... »

— La fréquence de ces lettres, leur similitude, prouvent que certains individus, peut-être certaines firmes plus ou moins « Kolossales » ont tenté de truster les salles de Cinéma de Paris et de quelques grandes villes en France et cela dénote déjà un danger certain.

Le fait qu'elles aient eu recours à deux ou trois intermédiaires de la place, qu'elles aient pris un masque pour conquérir un monopole qu'elles n'osaient avouer publiquement, autorise toutes les craintes, et motiverait, pensons-nous, une sérieuse enquête de la Chambre Syndicale des Directeurs de Ciné.

Mais « en droit » les contrats signés sont bons et valables et l'exécution peut en être demandée par chacun des co-contractants.

Qu'ils soient bons « en fait » et que leur réalisation soit possible, voilà qui est tout différent. Il est fort probable que la réunion de tous ces contrats d'achat n'a été qu'un bluff, un moyen peut-être habile mais peu scrupuleux, de monter une « kolossale affaire » et d'attirer d'énormes capitaux de France ou... d'ailleurs.

Et je présume que l'opération n'a point réussi, puisque les X... acquéreurs se tiennent plus muets que des carpes.

Quoi qu'il en soit, rassurons les propriétaires de cinéma. La date fixée pour la réalisation desdits contrats de vente étant échue sans que les acquéreurs aient donné signe de vie, les directeurs de ciné ont recouvré toute liberté de disposer à nouveau de leurs établissements et par conséquent de les revendre ainsi que bon leur semble.

Ceux qui auront perdu dans cette revente, ceux à qui la non réalisation du contrat X... aura causé un préjudice réel, ceux encore qui s'estimant bernés auront des droits à faire valoir, pourront signifier à l'X... acquéreur une mise en demeure de réaliser, par sommation d'huissier, et demander au Tribunal de Commerce une indemnité représentative du dommage subi.

La toucheront-ils ? Je l'ignore, car l'X est probablement insolvable.

Nous leur conseillerons cependant de grouper leurs demandes. Leur nombre et leur action collective leur donneraient, peut-être, la force de découvrir les vrais responsables derrière leurs prête-noms et de leur faire payer un peu cher le jeu de dupes auquel ils se sont livrés.

Me Roger BARTHIÉ,
Avocat à la Cour de Paris.

Le Courrier Financier

L'Allemagne ne peut guère payer qu'en marks-or, provenant d'une balance commerciale favorable, lorsqu'elle a importé toutes les marchandises qui lui sont nécessaires. Or, avant la guerre, la balance commerciale de l'Allemagne était défavorable d'environ un milliard, et l'est encore plus maintenant. Cependant l'Allemagne a bien des moyens de se procurer des marks-or autres que la vente de marchandises. Elle vient d'avouer que, malgré sa balance déficitaire, son actif à l'étranger était actuellement de 70 milliards de marks-papier, dont la moitié en billets de banque qu'elle a habilement placés à l'étranger en faisant miroiter la hausse de son change, qui lui servent déjà à soumettre à son contrôle l'industrie de l'Italie, de l'Autriche, des pays danubiens et scandinaves. Les Alliés ne réclament pas un pfennig de ces marks, ni de ceux qui en grossirent la masse.

Sur l'intervention de M. de Monzie, et en vertu de l'article 13 de la loi sur les douzièmes provisoires de mars, les effets de la loi du 3 avril 1918 sur l'exportation des capitaux ont été limités au 1er avril prochain, au lieu du 1er janvier 1922. Toutefois, le ministre des finances s'est réservé d'en demander la prorogation jusqu'à cette dernière date, lors du vote de la loi de finances pour l'exercice 1921.

On n'a peut-être pas prêté une suffisante attention aux dernières statistiques douanières, dont le résultat a été si intéressant. Pour la première fois, en effet, depuis le mois d'août 1914, le déficit de notre balance commerciale s'est abaissé, en janvier 1921, à 100 millions de francs, alors qu'il s'était élevé à 1.500 millions en janvier 1920. Et ce déficit aurait été largement couvert par le produit de nos créances extérieures si, comme avant la guerre, nous avions pu toucher le montant de nos coupons russes, autrichiens ou balkaniques. Quoi qu'il en soit, de grands progrès ont été réalisés au cours de l'an passé et ils s'accusent encore au début de cette année. Ils sout dus à l'accroissement de nos débouchés et aux sages restrictions de notre consommation intérieure. Nous ne nous lasserons pas de répéter que cette amélioration continue est la condition nécessaire de notre relèvement. Travaillons, exportons et économisons le plus possible.

A la suite d'un télégramme envoyé de Paris à une adresse télégraphique à Anvers, télégramme dont les termes étaient de nature à influencer le cours du change français, au moment des négociations de Londres, une enquête a été ordonnée par le Parquet. Les recherches faites ont amené l'arrestation d'un artiste belge qui fréquente le péristyle du change au Palais de la Bourse. Cet artiste a été conduit auprès du procureur de la République.

Après interrogatoire, il a été laissé en liberté provisoire. L'information suit son cours.

En fait de change... plus ça change, plus c'est la même chose.

Encore un qui... a vendu... au plus bas — pas surprenant que son pneu soit dégonflé... et comment — et combien à plat. — Le Crédit de l'Ouest fait publier qu'il n'avait aucun engagement avec M. Bessonneau. Or, le dit « B Sonne Haut » qu'il n'avait pas une confiance illimitée dans le Crédit de l'Ouest, c'est pourquoi il portait ses engagements ailleurs...

Nous n'avons rien à modifier de nos précédentes prévisions. Les événements et la liquidation de fin de mois apportent encore une fois la preuve que la situation de place est absolument saine ; dans la plupart des maisons, les capitaux disponibles excèdent de beaucoup les besoins du marché. Il est bon de faire remarquer, à ce sujet, que cette abondance de l'argent est à peu près exclusive au marché financier et ne se répand malheureusement pas sur le commerce et l'industrie. Là, on souffre toujours de l'insuffisance monétaire et l'on reste résolument partisan d'une augmentation de la circulation.

Il n'empêche que les disponibilités qui n'ont pas trouvé à s'employer en reports — et l'on en cite de nombreux cas — se lasseront de rester improductives et apporteront quelque jour leur appui au marché sous une forme moins passive et plus rémunératrice que l'emploi en reports à des taux allant de 2 à 5 0/0.

La Bourse reste très soutenue dans l'ensemble. Les baissiers n'osent plus vendre, le risque étant trop grand. Les acheteurs éventuels attendent d'être mieux

informés sur les résultats de la Conférence de Londres. On ne peut qu'accueillir avec satisfaction la nouvelle que les Alliés sont bien d'accord pour s'opposer à toute fin de non-recevoir de l'Allemagne, et que, dans le cas où ses représentants refuseraient de se soumettre à des demandes encore plus modérées que justes, les sanctions ne tarderaient pas.

La note de l'Entente a fixé le délai de réponse qui expire lundi matin.

Les cours transmis par Londres n'apportent aucune indication à retenir. Nous notons que la presse anglaise confirme le point de vue que nous exposions ici vendredi, à savoir que l'état général du marché anglais va s'améliorer graduellement au même titre que la situation industrielle et cela dans un avenir rapproché; cette reprise serait grandement facilitée par une diminution du taux de l'escompte. La question en est précisément posée.

Donc, ne rien vendre toujours, et acheter les bonnes valeurs sans hésiter.

Les changes sont un peu tendus, la livre à 54,33, le dollar à 14.04.

Nos rentes sont à leurs cours.

Oh! logique de la Bourse; la rubrique des Charbonnages, après un timide essai de reprise, a de nouveau été entraînée par le courant de baisse; les moins-values furent nombreuses en fin de semaine. La situation de nos Charbonnages se ressent de la crise économique et il est temps qu'un abaissement des prix vienne provoquer un renouveau des demandes. La question de réduction des salaires s'impose également et l'on pense que celle-ci atteindra 5 0/0; la commission mixte des délégués patrons et ouvriers s'est réunie, d'ailleurs, vendredi dernier et a adopté cette mesure. La situation de nos houillères a rendu nécessaire la liberté commerciale d'exportation.

La semaine qui termine n'a guère apporté de modification aux directives qui dominent ce marché depuis quelque temps. Les considérations émises antérieurement sur les causes de cette allure, pour le moins indécise, ne pourraient qu'être répétées. L'abstention de la clientèle ne se dément pas; celle-ci semble démoralisée par la persistance de la crise économique qui balaie le monde entier. Cette situation se retrouve, d'ailleurs, et c'est la seule consolation que nous puissions trouver sur les places étrangères où le manque d'ordre affecte les marchés. Cette réduction des affaires imprime, d'autre part, une extrême sensibilité aux cours, qui se traduit, à la moindre vente dépassant le volume ordinaire, par un nouveau recul; en outre, comme les acheteurs sont rares, on conçoit aisément que, depuis huit jours, nombre de valeurs, parmi lesquelles des titres de premier ordre, aient encore perdu des points.

La Ville de Paris est autorisée à émettre des obligations à court terme en vue de se couvrir des avances nécessitées par la démolition des fortifications. Le montant de cette nouvelle émission sera vraisemblablement de 50 millions. Un décret ultérieur précisera les conditions dans lesquelles cet emprunt sera émis.

La Banque de France est ferme à 5.450 francs; le bilan hebdomadaire, publié aujourd'hui, fait apparaître une élévation de 200 millions des avances à l'Etat, ainsi qu'une augmentation d'environ 337 millions dans la circulation des billets.

Le Turc Unifié est bien tenu à 44,85; on a décidément l'impression que le réglement des affaires orientales est en très bonne voie. En fonds russes, on n'a guère traité que le Consolidé à 21. L'Extérieure Espagnole est à 161,10, l'obligation 5 0/0 or Costa-Rica est en légère avance à 373.

Les affaires russes reviennent en arrière sur l'impression causée par les nouvelles annonçant la répression des soulèvements anti-bolchevistes. Une fois encore, la dictature militaire des Soviets semble avoir réussi à mater l'insurrection contre le régime communiste, mais les mouvements qui se sont produits en Russie n'en restent pas moins symptomatiques.

Le Métropolitain se raffermit à 421 francs; le Conseil municipal en a terminé hier avec la discussion du projet d'avenant à la convention régissant jusqu'à présent la Compagnie. Ce projet, soumis par l'administration et les rapporteurs, a été voté par 48 voix contre 25.

Nous n'avons que peu de chose à dire des valeurs de Cinéma, dont le marché lui aussi n'existe guère, car dans ce compartiment comme dans les autres le manque de confiance se traduit par la stabilisation des cours.

Pathé 171, Gaumont 167, l'obligation 317, Ciné Exploitation 260, Omnia-Montmartre 145, Moderne 185 et les parts 74, L'Action et la Part Eclipse, 72.

Le rendement de ces valeurs est cependant intéressant à envisager.

Dans notre dernier article nous faisions allusion à deux substantiels *Propos d'un Parisien*, où M. Louis Forest attire l'attention des Pouvoirs Publics sur l'effort de propagande par le film qu'entreprend l'Allemagne. La question de l'importation du film allemand en France est double, en effet. Il y a pour les industriels d'outre-Rhin un profit à réaliser, et il y a, pour le service allemand de la propagande, un merveilleux instrument de pénétration. Passe encore pour le profit puisque nous devons, paraît-il, toucher quelque 12 0/0 sur les exportations allemandes, mais nous serions vraiment bien imprudents et... coupables de laisser au film allemand toute licence de venir insidieusement jeter chez nous les pires semences de désordre moral. Puisqu'il y a une censure, elle doit être d'une sévérité impitoyable à l'égard de tout film suspect d'être « Made in Germany ».

Mais il serait insuffisant de se borner à la défensive. M. Louis Forest montre fort bien qu'en dépit de toutes nos précautions, nous subirons durement le poids de l'efford allemand si nous n'y répondons pas par un effort correspondant. Car l'Allemagne intensifie sa propagande par le film dans le monde entier; il n'est pas de pays où elle n'envoie, à des prix extraordinai-

rement avantageux, des films qui ridiculisent, calomnient la France, et plaident la cause de l'Allemagne martyre. C'est qu'en Allemagne, l'industrie cinématographique est l'objet de toutes les sollicitudes gouvernementales. Chez nous, on ne la connaît que pour la taxer et surtaxer, dût la mort s'ensuivre. Il faudrait, cependant, commencer à penser aux conséquences d'une telle méthode. Le kolossal effort allemand nous y engage et même nous en fait un devoir.

De Rigny.

Dans l'avis de répartition de la Société des Etablissements Gaumont, paru le 2 mars 1921, page 36, il y a lieu de rétablir ainsi qu'il suit, le commencement du paragraphe 2.

« Les titres restants, après exercice du droit de souscription irréductible, sont répartis aux souscriptions demandées à titre réductible, à raison de une action pour sept souscrites, sans tenir compte des fractions. » (P. A. 4 mars 1921).

Les actionnaires de la Société Enghien-Cinéma sont convoqués en Assemblée générale ordinaire au siège social, 32, avenue Montaigne, le mardi 19 avril 1921, à 17 heures.

Ordre du jour :

Rapport du conseil d'administration.

Rapport du commissaire des comptes.

Approbation du bilan 1920, fixation du dividende et répartition des bénéfices.

Nomination du commissaire des comptes et fixation de sa rémunération.

Nomination d'un commisssaire des comptes suppléant. (P. A. 4 mars 1921).

Vente le 16 mars 1921, à 13 heures, étude Ploix, notaire à Paris, boulevard Beaumarchais, 25.

Fonds de cinématographe, dit Cinéma Rambouillet, exploité à Paris, rue Rambouillet, 12. Mise à prix : 10.000 francs.

Matériel à dire d'expert.

Consignation : 2.000 francs.

Loyer à rembourser : 7.500 francs.

S'adresser : Ploix, notaire, Vivet et Cahon, avoués. (P. A. 27 février 1921).

En vertu d'ordonnance enregistrée.

Le vendredi 4 mars 1921, à 10 h. 1/2, rue Rochechouart, 17.

Appareils pour Cinémas, accessoires.

Petit moteur, volant avec son pied, bureau bois noir, cartonnier, établis, étau, fauteuil, débarras, divers.

Me Hubert, commissaire priseur, 19, rue de la Reynie.

Au comptant. — 12,50 0/0 en sus.

(P. A. 27 février 1921).

Mme Sonia-Salanon a vendu à M. Paulmier le Cinéma qu'elle exploitait, 10, rue des Ursulines, Paris.

(A. P).

BREVETS

Cinématographie en deux ou trois couleurs (E. C. S. Parker. *B. F.* 507.724, du 26 décembre 1919).

Les deux ou trois monochromes de chaque phase du mouvement sont enregistrés côte à côte après déformation telle que chaque image, conservant la hauteur normale d'une image cinématographique ordinaire, ait sa largeur réduite à la moitié ou au tiers de la largeur normale ; pour cela, on utilise un système optique composé d'une lentille collectrice cylindrique biconvexe à axe horizontal, derrière laquelle sont disposées côte à côte trois lentilles projectrices analogues, mais de section moindre, dont les axes sont verticaux ; les écrans colorés sont placés à très faible distance en avant de la pellicule. La projection étant faite dans un appareil analogue, les images sont déformées à nouveau, mais en sens inverse, et forment sur le tableau de projection une image en couleurs amplifiée sans déformation.

Cinématographie en couleurs. G. Casieri *BP.* 147.767 du 9 juillet 1920 (10 septembre 1918).

Deux objectifs sont disposés côte à côte, précédés chacun d'un réflecteur à 45 degrés, les plans des réflecteurs étant parallèles et le réflecteur antérieur étant transparent, de telle sorte que les points de vue des deux images enregistrées simultanément soient, sinon en coïncidence, du moins à peu de distance l'un derrière l'autre ; l'enregistrement est fait sur une seule pellicule se déroulant horizontalement. Un dispositif analogue est employé pour la projection ; l'auteur prévoit éventuellement l'emploi en mêmes conditions d'un troisième objectif.

Poste cinématographique d'enseignement. E. N. Mollier. *BF.* 508.969. — Pour passer automatiquement de l'éclairage maximum nécessaire à la projection animée, à l'éclairage réduit nécessaire pour la projestion vue par vue sans échauffement anormal du film, on intercale dans le circuit d'éclairage une résistance appropriée qu'un mécanisme, basé sur la force centrifuge, met en court-circuit dès que le cinématographe fonctionne à sa vitesse normale.

Cinématographie. 516.606. Société Italiana Apparecchi Cinematographici, 7 juin 1920. — Appareil cinématographique pour projections en plein air sans écran à l'usage des familles.

510.511. — M. David Wark Griffith, du 23 février 1920, pour : Procédé et appareil pour projeter des vues animées et d'autres vues.

SUR L'ÉCRAN

AVIS

Nos lecteurs sont instamment priés, lorsqu'ils nous écrivent une lettre nécessitant une réponse ou une transmission, de vouloir bien joindre un timbre à 0.25. Nous les avisons, en même temps, que nous ne faisons aucun envoi contre remboursement et que toutes les commandes d'abonnement, de volumes ou de publicité, doivent être accompagnées de leur montant. Il nous est matériellement impossible, au taux actuel des marchandises, de procéder autrement.

CHANGEMENTS D'ADRESSE

Tous les changements d'adresse doivent être accompagnés de **0 fr. 75** en timbres pour frais de réimpression de nouvelles bandes.



Remerciements.

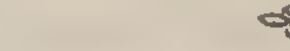
MM. Le Somptier, Julien Duvivier, à Paris;

MM. Holhens, Lyon (Rhône); Erraux, Hirson (Aisne); Roger Zardel, Metz (Moselle); Alphonse Soens, Lens (Pas-de-Calais); Laboratoire Lauréa-Film, La Croix-Rouge (Marseille) sont avisés que leur abonnement au *Courrier* est inscrit.

Tous nos remerciements.

Les changements d'adresse de :

MM. Paul Richard, Grenoble (Isère); René Dernon, Lyon-Montchat (Rhône); René Besse, Maisons-Laffite (Seine-et-Oise); Louis Feuillade (Algérie) sont effectués.



Pour être fort dans la vie.

A l'heure où la culture physique est entrée dans nos mœurs, et maintenant que sont reconnus tous les bienfaits de cette gymnastique salutaire, il appartenait au cinéma, le grand éducateur des foules, d'en faire une démonstration intéressante.

C'est encore à la Société des Etablissements Gaumont que revient l'initiative d'une telle manifestation, et nous savons que, prochainement, cette grande firme présentera une série inédite de films sur la gymnastique, et ceci sous le haut patronage d'éminents spécialistes.

La première série : Culture physique féminine vous montrera un essaim de jeunes filles, exécutant des mouvements harmonieusement rythmés sous la direction savante d'un moniteur expert, ainsi que de jeunes enfants s'entraînant à acquérir une parfaite anatomie. Le spectateur captivé comprendra tout l'intérêt de cette gymnastique éducative, base d'une parfaite santé et d'une élégante esthétique.

Vos places sont retenues...

Le comptoir Ciné-Location Gaumont a l'honneur d'informer MM. les Exploitants qu'une présentation spéciale privée aura lieu le samedi 12 mars à 14 h. 30 au Gaumont Palace.

Programme : 1° *Le roman d'un jeune homme pauvre*, d'après le célèbre roman d'Octave Feuillet. Exclusivité Gaumont;

2° Les premiers épisodes du grand ciné-roman d'aventures en 12 épisodes : *Le Tourbillon*, publié par *Le Petit Journal*, adapté par Guy de Téramond.

3° *Séraphin ou Les jambes nues*, ciné-vaudeville de la nouvelle série « Belle-Humeur », de Louis Feuillade, film Gaumont interprété par Biscot.

L'art suédois.

Nous assistons depuis quelque temps à une magnifique évolution de l'art scandinave en général, et de l'art suédois en particulier. Cette évolution est d'autant plus significative qu'elle s'applique à toutes les branches de l'art : littérature, peinture, sculpture, musique, danse et... cinéma.

Depuis de longues années, des littérateurs tels que Ibsen, Bjoernstjerne Bjoernson, Selma Lagerloef se sont imposés à l'admiration universelle, de même que les musiciens Grieg et Sinding, le peintre Thaulow, pour ne citer que les plus célèbres. De jeunes disciples suivent la voie tracée par leurs maîtres et nous font connaître à leur tour des œuvres très caractéristiques. Enfin, en ce moment, nous applaudissons les admirables réalisations chorégraphiques de la troupe des ballets suédois.

Le cinéma, cet art si moderne et si vivant, devait forcément tenter les artistes suédois et leurs coups d'essai ont été des coups de maître. Il suffit de citer les célèbres films de la Svenska où se révèle l'essence même du terroir scandinave ; aussi bien que le folklore, les thèmes populaires vivent et s'épanouissent dans les œuvres symphoniques.

L'un des derniers films de la Svenska, *Le Charretier Fantôme*, a été présenté récemment à Londres et a remporté un succès aussi retentissant que celui du *Lys Brisé*, de Griffith.

A côté de ses sujets essentiellement rustiques, la Svenska s'est appliquée également à traduire à l'écran les grands drames de la vie moderne.

Ajoutons que la Société des Etablissements Gaumont qui s'intéresse à toutes les grandes révélations artistiques, s'est empressée d'acquérir pour ses comptoirs de France et de Belgique, les droits d'exclusivité pour l'exploitation des superproductions de la Svenska, entre autres *Le Charretier Fantôme*, déjà nommé,

Maître Samuel, Le Moulin en feu, La veuve du pasteur.

Vers l'Amérique.

Notre excellent confrère Lucien Lehman, qui est aussi un cinégraphiste distingué, s'embarquera le 12 mars sur « La Savoie » pour les Etats-Unis où il effectuera un voyage d'études.

Nul doute que l'auteur de *L'Impasse, La Chimère, L'Epave*, rapportera du pays des dollars des informations qui ne manqueront pas d'intéresser les cinégraphistes français.

Fracasse ! Fracasse ! Fracasse !

La sortie de ce film a été fixée au 22 avril prochain. Avis aux retardataires, le nombre de copies étant très limité.

Les Etablissements L. Aubert informent Messieurs les Directeurs qu'il leur sera réservé les fauteuils de balcons et les loges à toutes les présentations faites à l'Electric-Palace.

Présentation spéciale.

La présentation spéciale de *Blanchette*, de M. Brieux, de l'Académie française, adaptée à l'écran par M. René Hervil a été faite le 4 mars à l'Artistic Cinéma, par Pathé-Consortium.

Nous rendrons compte de cette présentation la semaine prochaine.

« Ciné-Guide » 1921.

A la suite de l'écho paru dans notre journal, 872 exploitants de France, de Belgique, de Suisse... et même d'Allemagne, ont fait parvenir leur adresse à notre confrère Henry Lafragette, 10, rue Fessart, Paris (19e), pour recevoir gratuitement « Ciné-Guide » 1921. Avis aux retardataires !

Cette brochure de propagande et de renseignements pratiques, consacrée à la production cinématographique 1920-1921, paraîtra dans la première quinzaine de mars.

Présentations.

L'Agence Générale Cinématographique présentera le 8 mars prochain à 10 heures du matin, à la Salle Marivaux :

La Belle Dame sans Merci, d'après l'argument de Mme I. Hillel-Erlanger, adaptation et mise en scène de Mme Germaine Dulac, interprété par Jean Toulout, Mmes Tania Daleyme et Denise Lorys.

Prométhée... banquier, fantaisie dramatique en une partie par Marcel L'Herbier, interprétée par Signoret, Eve Francis, Jaque Catelain et Marcelle Pradot.

La Phocéa-Location présentera jeudi 10 mars à 10 h. au Ciné Max Linder, *Fleur des neiges*, de M. Paul Barlatier, interprété par Sylviane Dumont, Romuald Joubé et Max Claudet. *La Délaissée*, grande comédie dramatique, avec Bessie Barriscale dans le rôle principal.

Dans la nuit !

Le grand drame *Dans la Nuit* qui a obtenu un si grand et si légitime succès, lors de sa présentation, le 29 novembre 1920, vient d'être visé par la censure.

Enfin !

MM. les directeurs peuvent donc maintenant retenir ce film à la « Select Pictures », 8, avenue de Clichy.

Le Collier fatal.

Nice, le 4 mars.

De notre correspondant :

Dans un des luxueux palaces de la Riviera, la charmante multimillionnaire américaine, Miss Pearl Barock, une de nos plus élégantes habituées de la Côte-d'Azur, vient d'être victime d'un vol très important.

D'audacieux malfaiteurs se sont emparé de son magnifique collier de perles, évalué à plus d'un million de francs.

S'il faut en croire la légende, ce collier, que l'on désigne maintenant sous le nom de « Collier fatal », porterait malheur à ses détenteurs, car, jusqu'à présent, tous périrent de mort violente. A bientôt de plus amples détails.

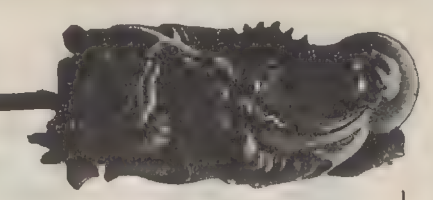
On ouvre.

Sous l'éclectique direction de Julien Duvivier, le bon auteur-metteur en scène cinématographique, et de son frère Pierre Duvivier, bien connu dans la région du Nord, une nouvelle salle de cinéma va ouvrir ses portes en juin, à Boulogne-sur-Mer. Le nouvel établissement, qui prendra le nom de « Coliseum », s'élèvera sur l'emplacement bien central de l'ancien Salon Sainte-Beuve, 9 bis, rue Ernest-Hamy. Les travaux en cours permettent d'espérer qu'il sera un chef-d'œuvre de bon goût et de luxueux confort. Pour tous renseignements s'adresser à Boulogne, ou à M. Julien Duvivier, 87, rue Demours, à Paris.

Le film au kilomètre.

On sait que ce sont les Etats-Unis qui détiennent le record de la production cinématographique, et surtout de l'exportation des films. La National City Bank de New-York vient de nous révéler l'importance de cette dernière pendant l'année 1920. Elle ne comporterait pas moins de 76,000 kilomètres de films, de quoi faire deux fois le tour du monde.

La Grande-Bretagne en aurait consommé 9,000, la France près de 8,000. La Belgique viendrait après, avec cependant une consommation proportionnellement égale.



Avis très important.

M. C. de Thoran, 15, boulevard des Batignolles, Paris (8e). Téléphone : 77-34, informe MM. les directeurs qu'il est le seul concessionnaire du beau film : *La Sultane de l'Amour*, de Louis Nalpas, pour Paris et les départements de la Seine et de Seine-et-Oise.

C'est donc à lui seul qu'il faut s'adresser pour la location de *La Sultane de l'Amour* en noir et en couleur.

Le cinéma scolaire.

Le maire de Pavillons-sous-Bois expose qu'il a dû, en raison de la disproportion entre les frais occasionnés et les résultats atteints, cesser le fonctionnement du cinéma-scolaire le jeudi à l'aide de l'établissement « Modern-Cinéma ».

Il n'y a cependant pas lieu d'abandonner cette institution appelée à donner, au point de vue pédagogique, les meilleurs résultats.

Dans cet ordre d'idées, il se préoccupe de l'achat d'un appareil qui, installé dans le préau des écoles, permettrait de continuer l'œuvre qui avait été ébauchée, et d'en recueillir les meilleurs fruits.

Avant de procéder à cet achat, il est indispensable d'effectuer une étude très sérieuse de différents types d'appareils, afin de n'arrêter le choix définitif que sur celui de nature à lui donner toute satisfaction tant au point de vue maniement que projection.

Il demande au Conseil de se prononcer sur le principe de cette question et de désigner une commission chargée de l'étude.

Le Conseil décide le principe de l'installation d'un cinéma-scolaire au préau de l'école des garçons.

Charge la commission d'enseignement de poursuivre les études et de proposer au Conseil l'achat de l'appareil qui offrira le plus de satisfaction.

Le maire donne connaissance du projet de règlement de la Salle des Fêtes, sur lequel s'est déjà prononcé la commission intéressée.

Le Cinéma à la campagne.

Le « Cinéma à la Campagne », œuvre reconnue d'utilité publique, qui a pour but l'éducation professionnelle, morale et sociale des populations rurales, avait choisi la commune de la Ville-du-Bois, sur l'invitation de son maire, M. Montgobert, professeur d'agriculture, pour inaugurer la tournée qu'il commence en Seine-et-Oise.

Cette œuvre a été subventionnée par l'Office départemental agricole pour faire de la vulgarisation agricole dans le département.

La séance inaugurale eût un complet succès.

M. Segard, secrétaire général du « Cinéma à la Campagne », exposa fort éloquemment le but de cette très intéressante institution à plus de 400 personnes qui se pressaient dans la salle prêtée gracieusement par la Société de gymnastique « l'Amicale de la Ville-du-Bois ».

M. Blanchard fit un commentaire, dont la documentation fut très appréciée, de différents films relatifs à des sujets agricoles. Celui de la « Piéride du chou », saisissant de réalité, intéressa au plus haut point l'auditoire.

Cette séance de projections cinématographiques avait été précédée d'une conférence, faite à la mairie par M. Blanchard, sur la question toute d'actualité des moyens dont il convient de se préoccuper dès maintenant pour appliquer la loi sur les accidents du travail en agriculture.

M. Blanchard, directeur des Services agricoles et M. Laureau, le distingué agriculteur de la Martinière, qui assistait également à la séance, promus tous deux, du jour même, chevaliers de la Légion d'honneur, furent l'objet des félicitations les plus vives et les plus cordiales.

A la Société Française de photographie.

Mercredi 9 mars à 20 h. 30. Section de cinématographie : Les effluves. Deux projecteurs Pathé à cadre fixe. Résumé par M. L. P. Clerc, de deux communications du Laboratoire Kodak : 1° Action sur l'image photographique du tétrachlorure de carbone employé pour le nettoyage des films ; 2° Sur la différence de vitesse de développement entre un échantillon agité et un film sur châssis immobile. Films remarquables au point de vue technique.

(En raison du nombre forcément limité des places disponibles dans l'atelier pour ces réunions, les Sociétaires qui désirent y assister doivent se faire inscrire d'avance).

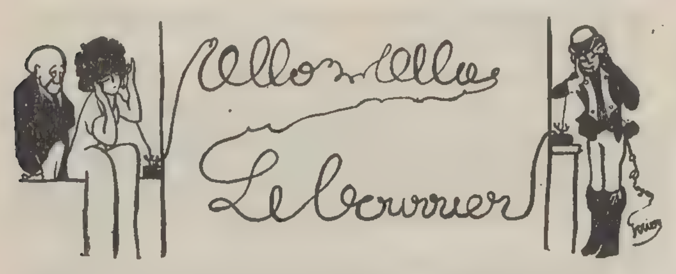
La loi sur les cinémas.

C'est depuis le 1er mars que la loi sur les cinémas est mise en application à Bruxelles.

Cette loi interdit aux enfants âgés de moins de seize ans l'entrée des cinémas dont les films n'ont pas été soumis à la censure.

DERNIÈRE HEURE.

Nous apprenons avec plaisir que le grand film à épisodes *Le Tourbillon* que le Comptoir Ciné-Location Gaumont va éditer le 22 avril prochain, sera adapté par M. Guy de Téramond, le romancier bien connu, et publié dans les colonnes du *Petit Journal*.



Phocéa-Location a l'avantage d'annoncer l'ouverture de son agence d'Alger au 1, rue Négrier ; la direction en est confiée à M. Corraze.

Le sympathique artiste Georges Melchior, que nous verrons bientôt dans *L'Atlantide*, sous les traits du lieutenant de Saint-Avit, vient de démissionner.

Abandonnant l'armée, il donne maintenant dans le journalisme. Après *L'Ame en folie*, de François de Curel, nous le verrons créer le rôle du journaliste Pelaud, dans *La Comédie du génie*, du même auteur.

Nos sincères félicitations à notre nouveau confrère.

Georges Lannes, l'artiste cinégraphique bien connu, achève de tourner son dernier film sur la Côte d'Azur.

Ce sera le dernier qui le lie avec la production Maurice de Marsan.

Voilà une vedette qui ne demande qu'à continuer de bien tourner et qu'il est bon de signaler à nos metteurs en scène.

L'excellent opérateur Albert Sorgius qui, de 1905 à 1919, a appartenu aux Etablissements Gaumont, et 1919 et 1920 à la Phocéa-Film, vient d'être engagé par M. Roudès, directeur de la Gallo-Film.

Le Conseil municipal de Nice s'est réuni, le 18 février, sous la présidence de M. H. Sauvan, maire, et après la lecture du procès-verbal, faite par M. Dalmas, la parole a été donnée à M. Alexandre Mari, adjoint au maire, pour rapporter plusieurs questions scolaires.

Entre autres décisions prises, notons le vote d'un crédit de 3.000 francs pour l'établissement d'un écran à l'école de Riquier, destiné à des projections cinématographiques amusantes et instructives.

A Chaumont (Haute-Marne), le Cinéma Moderne est en train de faire construire pour s'installer avenue de Verdun.

On annonce l'installation prochaine d'une salle de spectacle, à Nexon (Haute-Vienne), où les troupes de Limoges ou de passage pourront jouer, et où, une ou deux fois par semaine, des opérateurs de cinéma donneront d'intéressantes séances.

La localité manquant quelque peu de distraction, souhaitons à cette initiative le meilleur succès.

On mande de Stockholm à Havas, qu'après plus de dix ans d'expériences, l'ingénieur suédois Svon Borglund a réussi à mettre au point une nouvelle invention. Il s'agit d'un film parlant, qui permettra de faire concorder absolument la parole avec le mouvement des personnes projetées sur l'écran. Il vient de faire des expériences en présence de journalistes, qui se sont déclarés absolument satisfaits.

Le Conseil municipal de Puteaux (Seine), dans sa séance du 21 janvier 1921, sur la proposition de la commission des travaux :

Approuve le projet d'installation d'un cinéma Pathé à la salle des Fêtes.

Nous apprenons l'ouverture d'un cinéma à Tromelin (Finistère), à mi-route de Plougasnou à Primel. Samedi 19 et dimanche 20, ont eu lieu les représentations d'ouverture, avec accompagnement musical. A M. Laurent Colléter, directeur du cinéma, nous souhaitons les meilleurs succès.

M. Louis Feuillade, l'heureux papa des *Deux Gamines*, a quitté Nice le 26 février pour l'Algérie. Il tournera un film nous contant les aventures d'un nihiliste qui, coûte que coûte, veut défendre sa cause.

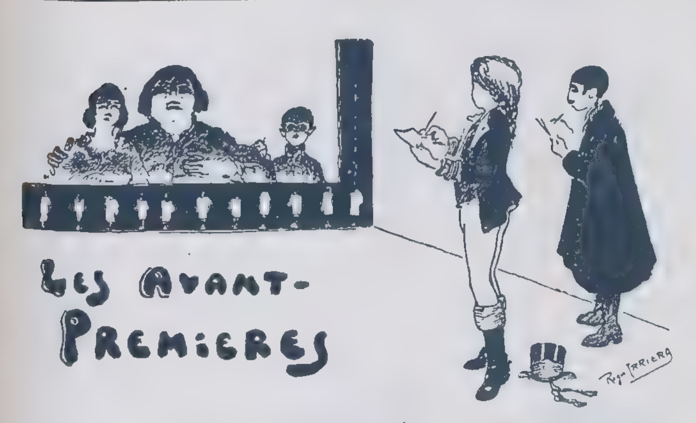
L'action se passera à Alger, Biskra, Timgod et Tunis. Nous y verrons les excellents artistes Biscot, Michel et Mlle Blanche Montel, dans un rôle tout à fait nouveau pour elle.

Après neuf cents expériences différentes, une maison anglaise a réussi à produire un nouveau dispositif qui supprime presque complètement le tremblement des projections cinématographiques. Avec le nouvel appareil, l'image n'est jamais coupée, elle reste constamment projetée sur l'écran, et elle est beaucoup plus lumineuse et plus nette.

La plus jeune des trois sœurs Talmadge, Mlle Natalie, une étoile américaine du cinéma, vient de câbler à son fiancé, M. Buster Keaton, qu'elle n'avait vu depuis deux ans, qu'elle était d'accord de l'épouser.

C'est très américain.

L'Opérateur.



FILMS FRANÇAIS PRÉSENTÉS CETTE SEMAINE

PHOCÉA : *Le Château des Fantômes*. — ECLAIR : *L'homme aux Trois Masques*. — GAUMONT : *Les deux Gamines*, 10e épisode, *Le Candidat à la mort*.

PATHÉ-CONSORTIUM-CINÉMA : Après les récents succès présentés par Pathé, tels que *Mademoiselle de la Seiglière*, *Les Trois Masques*, il était nécessaire de marquer un temps de pause, avant de nous présenter d'autres succès, dont le premier sera *Blanchette*.

Ne croyez pas cependant que le programme d'aujourd'hui soit quelque peu neutre. Rien de cela, puisqu'il nous a permis de revoir Frank Keenan, le prestigieux interprète du *Juif Polonais*, dans un drame : *Vengeance de folle*.

L'éloge de Frank Keenan n'est plus à faire. C'est un des plus puissants artistes que possède l'art cinégraphique en général.

Il est vrai, il est juste. Il vit et ne joue pas. Il trouve dans ce nouveau rôle une occasion de plus de nous faire apprécier son talent et sa belle autorité.

Très connue dans la haute société, Mme Martens est restée veuve après le suicide de son mari, ruiné par les coups de bourse d'un roi de la finance, Victor Mordant.

Si quelqu'un avait émis des doutes sur l'honorabilité actuelle des ressources de Mme Martens, il aurait passé pour un vil calomniateur.

Victor Mordant savait pourtant que l'irréprochable Mme Martens ne vivait que de chantage.

Raymond Gard, une des plus loyales et honnêtes âmes qui soient, l'apprend bientôt aussi.

Victor Mordant, à l'insu de tous, est bigame ; sa première femme étant devenue folle et ayant été internée, il s'est remarié et un fils, Robert, est né de cette nouvelle union. Le jeune homme, qui a maintenant 23 ans, se trouve donc être un bâtard légal. Mme Martens, qui connait seule ce secret, a résolu de l'exploiter. Mais elle a échoué auprès de Victor Mordant et, connaissant la tendresse presque paternelle que Raymond Gard a vouée à Robert, c'est à lui qu'elle s'adresse.

Elle ne s'est pas trompée, Raymond Gard lui donne les 200.000 francs qu'elle réclame d'un paquet de lettres révélatrices.

Mais Mme Martens a une fille, Suzanne, qui ignore absolument les agissements de sa mère. Dans les montagnes où elle a passé ses vacances avec Robert Mordant, une idylle est née. Robert et Suzanne se sont fiancés.

Lorsque Robert déclare à son père qu'il épousera la fille de Mme Martens, Victor Mordant lui signifie qu'il s'opposera formellement à ce mariage, sa vie durant, et fait connaître à Suzanne, par une lettre anonyme, les moyens d'existence de sa mère, en lui fournissant la preuve : Mme Martens possède un coffret mural dissimulé derrière une bibliothèque et y renferme tous ses secrets. Il sera facile à la jeune fille de s'en convaincre.

Sur les conseils de Raymond Gard, qui protège les deux fiancés, Suzanne s'empare de tous ces papiers compromettants et les remet à Raymond. Mais Mme Martens, en apprenant l'infamie que Mordant a osé commettre en se vengeant d'elle sur sa fille, menace de le tuer et, dans une conversation téléphonique qu'elle a avec Raymond Gard, lui fait part de sa résolution.

Pendant ce temps, une folle s'est échappée de l'asile d'aliénés. C'est la femme de Victor Mordant. Les hasards, et de vagues réminiscences, la conduisent à la résidence de son mari. Elle trouve le banquier endormi. Un instinct obscur la guide. Si elle est devenue folle, jadis, ce fut à la suite des chagrins que lui causa cet homme Une arme est là, sur une table, elle s'en saisit...

Peu de temps après arrive Mme Martens. Affolée de se trouver en face d'un cadavre, supputant les risques qu'elle court, elle se cache derrière une tenture, lorsque Raymond Gard arrive à son tour, pour l'empêcher de mettre sa menace à exécution Il la croit coupable, malgré ses protestations. Pour Suzanne et pour Robert, il simule un vol qui égarera la Justice, et fait appeler un détective privé de ses amis. Celui-ci découvre la folle endormie dans l'escalier. Tout s'éclaire...

Le crime, dont la police ne pourra retrouver l'auteur, sera bientôt classé.

Mme Martens, qui s'était vengée de M. Mordant, cause du suicide de son mari et de sa ruine, en le forçant à restituer l'argent qu'il avait drainé par des procédés coupables, revient à des moyens d'existence plus avouables.

Et Suzanne et Robert, oubliant les jours sombres, s'abandonnent à la joie de vivre, d'être jeunes et d'aimer.

La réalisation technique de ce film est particulièrement soignée. La photographie très lumineuse sert à merveille les différentes scènes poignantes du film. C'est une bonne production qui rencontrera auprès du public, le succès le plus mérité.

Petitpont, Fricotin, Coco et Cie, est une désopilante comédie de Mack Sennett. Nous y retrouvons tous les artistes de cette maison du rire.

La maison Petitpont et Cie, c'est une boutique, sur la plage, bien achalandée. On y vend des costumes de bains, des pyjamas, des sandwichs, des boissons hygiéniques. Et c'est aussi le rendez vous des plus jolies baigneuses.

M. Fricotin, qui tient le rayon des costumes de bains, est un homme aimable, bien entendu dans l'essayage... Son associé, M. Petitpont (buvette et mercerie) est marié et a pour fils unique Coco, jeune débauché, qui fait la désolation de ses parents.

Pour compléter cette aimable association, une nichée de jeunes chats et leur maman, petites bêtes familières et despotes qui, par leur fantaisie et leur gaîté, sont la joie de la maison.

Mais ce sont principalement les aventures de Coco que ce film dépeint, avec une verve et un entrain dont les « Mack Sennett » sont coutumières.

Coco court après les jolies baigneuses ; son père M. Dupont, court après son fils pour le ramener à la sagesse. Un jour, après une frasque plus vive de son rejeton. M. Dupont, dans un mouvement de colère, lui fait prendre un bain forcé en le jetant dans un bassin du port.

Mais la tendresse paternelle pousse le père à repêcher

aussitôt son fils. Pour punir l'auteur de ses jours, Coco fait semblant de s'être noyé. Mouvements rythmiques, tractions de la langue ne parviennent pas à le ranimer. M. Petitpont a alors l'idée de pomper, à l'aide d'une pompe aspirante, l'eau que son fils a dans le corps.

Coco s'empresse d'adapter le tuyau à une prise d'eau voisine et M. Petitpont, sans s'apercevoir du subterfuge, pompe et sue à grosses gouttes, ahuri par la quantité d'eau qui semble s'échapper de la bouche de son fils. Bientôt, le magasin est submergé, les deux garçons de magasins, entendant sonner midi, embarquent sur une planche, et glissent au fil de l'eau en chantant :

O viens dans ma nacelle
Sous le pont des Soupirs
Ah ! que Venise est belle...

tandis que le brave chien Tommy opère l'émouvant sauvetage des petits chats.

Enfin, Coco daigne revenir à la vie, et l'inondation s'arrête. Il était temps, car les escaliers, transformés en Niagara, commençaient à submerger les étages, au grand affolement des voisins.

Petitpont et Cie, est un très bon comique. Les trucs, pour anciens qu'ils soient, n'en sont pas moins désopilants. Les petits chats sont charmants et comiques. Bref, on rit et de bon cœur.

Le Fauve de la Sierra continue sa carrière mouvementée. La pauvre Miss Donavan en voit de toutes les couleurs, heureusement que son ami Wescoot et « Le Fauve » veillent sur elle et la sauvent des mille embûches que lui tendent ses ennemis.

Toujours aussi intéressant et bien corsé en péripéties acrobatiques et dramatiques.

Pathé-Journal, nous présente les dernières actualités mondiales. Il aura comme supplément le cortège de la Mi Carême.

CINÉMATOGRAPHES HARRY. — Grande affluence à la présentation Harry. Il est vrai qu'à chaque production de la Gallo-Film il en est toujours ainsi.

Avant de nous présenter *Maître Evora*, nous vîmes *Ce doux Fatty*, dans une scène comique où la douceur ne semble nullement être sa qualité dominante.

Un superbe documentaire sur le *Merveilleux glacier de l'Etat d'Orégon* nous montre tout le pittoresque et l'imprévu d'une telle ascension.

Maître Evora est une grande scène dramatique conçue et interprétée par Mme Régina Badet. C'est Gaston Roudès qui a réalisé la mise en scène.

Dans sa luxueuse résidence de Park-Lane, lord William Harriet, qui, avant d'hériter de ses titres et privilèges, portait le nom de William Mac Donald, dicte ses dernières volontés à son fils Robert.

Pendant ce temps, le neveu de lord Harriet, Edward Salford, personnage cupide et sans scrupules, soupçonnant que son cousin Robert est le fruit d'une union illégitime, cherche, en compagnie de deux aventuriers, Léda Swinter et Dick Lewiston, à s'approprier la fortune de son oncle, qui doit revenir à Robert après la mort de lord Harriet.

Quelques minutes avant de quitter ce monde, lord Harriet recommande à son fils de se rendre en France, après sa mort, et d'y recueillir une grande partie de sa fortune déposée chez un ancien camarade à lui, le banquier Lecharme, dont la fille, suivant les projets formés par les deux vieux amis, est destinée à devenir la femme de Robert.

Ayant appris que lord Harriet a légué toute sa fortune à son cousin, Salford, convaincu qu'il n'existe aucun duplicata du testament établi en faveur de Robert, fait enlever le document par sa complice Léda Swinter, et le détruit, afin de rester seul héritier des biens et privilèges de son oncle.

Quelques jours après, lord Harriet décédé, on procède à l'ouverture de la succession. L'officier ministériel chargé de ce mandat, ne trouvant aucune trace du testament laissé dans le secrétaire de son client, annonce, au grand désappointement de son neveu, qu'il possède un double de cet acte, qui lègue à Robert Harriet le titre et la fortune du lord décédé.

Ne se tenant pas pour battu, Salford enjoint à Dick de rechercher les preuves de l'illégitimité de Robert et les moyens d'attaquer le testament fait en faveur de son cousin, pendant que Léda et lui se rendront en France, pour y « travailler » d'une autre manière.

La semaine suivante, Robert, qui ne se doute nullement de la perfidie de son cousin, arrive à Paris avec Salford, et tous deux descendent, comme par hasard, dans le même hôtel où, depuis la veille, Léda s'est installée sous le nom de baronne de Golsky.

Dans l'après-midi, au fumoir de l'hôtel, Salford présente Robert à la pseudo-baronne et les deux complices combinent de le déshonorer.

A l'occasion de l'arrivée du fils de lord Harriet, M. Lecharme a réuni quelques intimes parmi lesquels se trouve Maître Paule Evora, une des gloires du barreau de Paris, amie dévouée de Louise Lecharme, fiancée de Robert.

Robert est présenté à Paule Evora. Cette première rencontre fait naître dans leurs cœurs une sympathie mystérieuse, qui les attire l'un vers l'autre. Du choc des pensées que chaque cerveau enfante maintenant dans le silence, il ne peut résulter que des événements tragiques !

Alors que Léda, alias baronne de Golsky, tisse sa toile, Salford, pareil à une immonde pieuvre, cherche à attirer Robert jusqu'à portée de ses tentacules gluants.

Pendant que Louise rêve à un bonheur dont elle ne peut soupçonner la fragilité, Robert, qui n'a pour sa fiancée qu'une tendre amitié, sent pénétrer en lui l'amour dont le regard superbe de la femme avocate lui a porté les atteintes, et Paule pense à l'attrait mystérieux que Robert exerce sur elle.

Salford et Léda entraînent Robert dans une maison de jeu où celui ci perd une forte somme sur parole, convaincu qu'il pourra solder cette dette d'honneur avec une partie de l'argent déposé par son père chez le banquier Lecharme. Pour comble d'infortune, Robert trouve, en rentrant chez lui, une lettre de son notaire de Londres qui l'avise qu'une opposition ayant été faite au testament de feu lord Harriet, il ne pourra, jusqu'à nouvel ordre, disposé de l'héritage paternel.

Sa fortune se trouvant compromise, Robert veut reprendre sa parole, mais le père de sa fiancée ne veut rien entendre et lui annonce que ses fiançailles seront officielles le 30 du même mois.

Sur la recommandation du banquier Lecharme, Robert va demander conseil à Maître Paule Evora, pendant que Salford et Léda, ne voulant pas attendre l'issue très aléatoire d'un procès, combinent de se débarrasser du trop gênant héritier, en le déshonorant.

Ne pouvant payer la dette de jeu qu'il a contractée, Robert accepte la proposition que lui fait la fausse baronne de Golsky, de la solder elle-même, contre une promesse de

mariage, si le 30 du même mois la somme avancée ne lui est pas remboursée.

Angoissant dilemme !... A la même échéance, Robert devra, ou se déshonorer et briser ses fiançailles avec Louise Lecharme, ou s'unir avec la baronne de Golsky qu'il n'aime pas !... Bien plus, il lui faudra perdre Paule Evora, vers laquelle un secret sentiment l'attire.

Les jours s'écoulent rapidement et le 30 du mois M. Lecharme donne une fête en l'honneur des fiançailles de sa fille. Sur un théâtre improvisé, Louise et ses amies interprètent une tragédie, dans laquelle Paule Evora personnifie une grande prêtresse aimée d'un jeune héros, dont Robert joue le rôle.

Pour échapper à un pacte odieux, Robert songe à disparaître. Au moment où, dans la pièce, il doit mourir aux pieds de la grande prêtresse, il se frappe véritablement et tombe inanimé sur la scène.

La blessure n'est pas mortelle et après quelques jours de soins attentifs, Robert part en compagnie des Lecharme terminer sa convalescence dans leur résidence d'été.

Un jour, Robert consent à faire un demi-aveu à Paule Evora qui, flairant une louche intrigue, dans les désagréables événements qui arrivent au fiancé de son amie Louise Lecharme, se propose de connaître la vérité en allant rembourser, elle-même, la somme due par Robert. Pendant ce temps, Salford, que la dot imposante de Louise Lecharme attire, fait une cour assidue à la fiancée de son cousin.

Après de nombreux incidents, Robert, attiré dans un guet-apens, est accusé de la mort de Léda, alias baronne de Golsky.

Convaincu de meurtre, Robert est condamné à mort, malgré une admirable plaidoirie de son défenseur Maître Paul Evora, qui, après la lecture de la sentence, avoue au tribunal qu'elle est la mère de la victime de cette erreur judiciaire.

Soupçonnant que Salford est le véritable assassin de Léda Swinter, Louise Lecharme est parvenue, à force de finesse, à faire avouer au bandit qu'il est le vrai coupable.

Remis en liberté, Robert épouse Louise Lecharme, pour la plus grande joie de Paule Evora.

C'est Mme Régina Badet qui interprète le rôle de Maître Evora. Elle a conquis la salle par son charme ; son personnage est réalisé d'une façon originale. La grande artiste, toujours égale à elle-même, a remporté là un véritable succès. Nous souhaitons qu'elle ne s'arrête pas en si bon chemin et nous espérons l'applaudir souvent encore à l'écran. Citons aussi MM. Pierre Pradier, James Douglas, Constant Rémy, Schutz, Mlles Louise Colliney et Rachel Devirys qui méritent également de sincères éloges.

La photo qui est signée Rischmann est fort belle. C'est un film qui plaira certainement.

SELECT-PICTURES CORPORATION : *La Doctoresse*, est un drame qui se transforme en comédie dramatique Bessie Barriscale l'anime de sa grâce et de son beau tempérament d'artiste.

La grande Montagne, très beau documentaire, très pittoresque. *Aladin où la lampe Merveilleuse*, un bon dessin animé.

PHOCÉA-LOCATION : *Le Château des Fantômes*, sérial en 12 épisodes de Pierre Marodon. Nous y voyons la charmante Renée Sylvaire. *Le Machiavélique Lapilule*, un bon comique.

L. AUBERT : *Les Mystères du Ciné*, comédie dramatique. *Le Capitaine Fracasse*, tragédie héroï-comique. *Mystéria*, 5e épisode : *Le Diamant de Boudha*.

GAUMONT : *En Suède, la ville et le Château de Kalmar*, *La Folle Equipée*, *Les Bourgeois de Pontarcy*, deux comédies ainsi que *Le Remplaçant*. *Les deux Gamines*, 10e épisode, *Le Candidat à la mort*.

ECLAIR : L'Eclair nous a présenté son nouveau ciné roman, *L'Homme aux Trois Masques*. C'est Arthur Bernède qui l'a conçu et M. Emile Keppens, qui l'a mis en scène.

La Société des ciné-romans que dirige avec tant de maîtrise René Navarre, vient, je crois, avec *L'Homme aux Trois Masques*, de partir vers de nouveaux succès.

Les 4 premiers épisodes qui nous furent présentés abondent en situations dramatiques. L'action roule sur une erreur judiciaire et promet d'être passionnante. Tout y est bien ordonné et bien réglé. Dans ce genre très spécial, ce ciné roman remportera un succès mérité. La mise en scène est habile et la photographie soignée. Eywinger est parfaitement réussie. Dans la distribution qui est des plus homogènes nous y voyons les noms de MM. Charles Casella, Rex Stocken, Dutertre, Cauvin-Vassal, Nathasio, Le petit Bordery. Mmes Ellen Hélia, Jane Doly, Gina Manès, Eveline Janney, les petites Malou Vasseur et Renée Mercorelli.

M. André Marnay que nous avons applaudi maintes fois dans différents films personnifie Julien Marsac. Il fait de son personnage une composition puissante, vivante, d'une rare vérité. Elmire Vautier, dont on ne compte plus les créations à l'écran interprète le rôle écrasant de Pascaline. Elle est très émouvante et nous gagne par la sincérité et la sobriété de son jeu.

Nul doute que lancé par *Le Petit Parisien*, *L'Homme aux Trois Masques* ne passe sur tous les écrans français.

Amour et Loterie, une comédie. *Les grandes Industries du Congo Belge*, un intéressant documentaire.

On a présenté cette semaine, 24.379 mètres de films, La production française y est représentée par un métrage de 6.916 mètres, grâce aux maisons suivantes que nous citons bien volontiers. Ce sont :

Phocéa, Eclair, Gaumont. DES ANGLES.

LES PRÉSENTATIONS

Palais de la Mutualité, 325, rue Saint-Martin.

Pathé-Consortium-Cinéma

Service de Location : 67, faubourg Saint-Martin Tél. Nord 68-58

Présentation du 9 Mars 1921

EDITION DU 15 AVRIL

MONAT-FILM-AMÉRICAIN. — Pathé Editeur. — *L'Ame de Koura San*, comédie dramatique en 4 parties, interprétée par Sessue Hayakawa, 2 affiches 120/160, série de photos ....

PHUNPHILMS. — Pathé Editeur. — Harold Lloyd dans *Lui fait un voyage de noces*, scène com., 1 aff. 120/160.

PATHÉ. — *Pathé-Revue N° 16*, 1 aff. gén. 120/160.........

PATHÉ. — *Pathé-Journal, Actualités*, 1 aff. gén. 120/160.

Hors Programme :

UNIVERSAL-FILM CY. — Pathé Editeur. — *Le Fauve de la Sierra*, grand cinéma-roman en 10 épisodes, adapté par Guy de Téramond, publié dans *Cinémagazine*. 6e épisode :

La course à l'abime, Affichage sur emplacements réservés. 1 aff. 120/160 par épisode. Série de photos...

Ciné-Location Eclipse

94, rue Saint-Lazare — Tél. Louvre 32-79 et Central 27-44

Présentation du 7 Mars 1921, à 4 h. (1er étage)

ECLIPSE. — *Sur le lac de Garde*, documentaire........ 145

IDÉAL-FILM. — *Haine implacable*, film romantique, aff. 120/160........ 1.310

ECLIPSE. — *Le Sous-Marin enchanté*, comique. ....

Comptoir-Ciné-Location Gaumont

28, rue des Alouettes — Tél. Nord 51-13

Présentation du 8 Mars 1921

LIVRABLE LE 11 MARS 1921

Gaumont-Actualités n° 11........ 200

LIVRABLES LE 8 AVRIL 1921

FILM ARTISTIQUE DES THÉATRES GAUMONT. — *Les deux Gamines*, 11e épisode: *La cité des chiffons*, grand ciné-roman en 12 épisodes de Louis Feuillade, adapté par Paul Cartoux, publié par le journal *L'Intransigeant* et les grands régionaux. 1 aff. 150/220. Photos 24/30 .. 810

PARAMOUNT-PICTURES. — Exclusivité Gaumont. — *La misère dorée*, comédie dramatique, interprétée par Dorothy Dalton, 1 aff. 150/220, photos 18/24........ 1.350

UNION CINÉMATOGRAPHIQUE ITALIENNE.— *Nemesis*, d'après l'œuvre de Paul Bourget, interprété par Soava Gallone, 1 affiche 150/220, photos 18/24........ 1.600

UNIVERSAL FILM — Exclusivité Gaumont.— *Un drôle de Monde*, comédie comique, 1 aff. 110/150, passe-partout. 600

GALE HENRY COMÉDIE. — Exclusivité Gaumont. — *Pulchérie cuisinière par amour*, comédie comique, 1 affiche 110/150 passe-partout........ 450

GAUMONT. — *Le Vieux Bastia*, plein air........ 87

Union-Eclair

12, rue Gaillon — Tél. Louvre 14-18

Présentation du Mercredi 9 Mars 1921. Salle du rez-de-chaussée

LIVRABLES LE 8 AVRIL

NORDISK. — *Le fou dansant*, ciné-drame en 4 parties, 1 Affiche 120/160, photos, notices........ 1.200

NORDISK. — *L'épreuve du feu*, comédie gaie avec Charles Alstrup, 1 aff. 120/160, photos, notices........ 650

ECLAIR. — *Au pied des Pyrénées*, plein air........ 148

Ciné Max-Linder, 24, boulevard Poissonnière

Cinématographes Harry

158 *ter*, rue du Temple — Tél. Archives 12-54

Présentation du Samedi 5 Mars 1921, à 10 heures précises.

MACK SENNETT KEYSTONE COMEDIES.— *Deux bons copains*, comique, interprété par Ford Sterling........ 300

EDUCATIONAL.— *Le chien fidèle du touriste*, documentaire. 180

FRANK BROCKLISS PICTURES.— *Les Vautours*, grande scène dramatique en 5 actes, tirée du célèbre roman « Burning Daylight » de Jack London, interprétée par Miss Helen Fergusson et Mitchell Lewis........ 1.752

Les Grandes Productions Cinématographiques

50, rue de Bondy et 2, rue de Lancry — Téléph. : Nord 19-86, 76-00 et 40-39

Présentation spéciale du Mardi 8 Mars 1921, 10 h. du matin

J. PARKER READ JUNIOR. — *Expiation*, drame, avec Louise Glaum, 2 affiches, 10 photos........ 1.503

TOWER FILM. — *Billy balayeur consciencieux*, comique, avec Billy West, 1 affiche, 6 photos........ 579

Agence Générale Cinématographique

16, rue Grange-Batelière — Tél. Cent 0-48 et Gut. 30-80

Présentation du 7 Mars 1921, à 2 h. (Salle Marivaux)

LIVRABLES LE 15 AVRIL 1921

A. G. C.— *De Moret à Montigny*, plein air........ 145

Les Etoiles du Cinéma (9e série) documentaire........ 345

KEYSTONE. — *Charlot mitron*, comique 560

FILM D'ART. — *Le Rêve*, adapté et mis en scène par J. de Baroncelli, d'après le chef-d'œuvre d'Emile Zola, interprété par Signoret et Andrée Brabant, Mme Delvair de la Comédie Française, MM. Eric Barclay, Chambreuil de l'Odéon et Janvier du Théâtre Antoine........ 2.050

Ce film ayant fait l'objet d'une présentation spéciale sera projeté en fin de séance.

Présentation du 8 Mars (Salle Marivaux)

D. H. — *La belle dame sans merci*, drame, d'après l'argument de Mme I. Hillel-Erlanger, adaptation, mise en scène de Mme Germaine Dulac, interprété par Jean Toulout, Mmes Tania Daleyme et Denise Lorys. 1.935

L'HERBIER. — *Prométhée... Banquier*, drame, fantaisie dramatique en une partie par Marcel L'Herbier, interprétée par Signoret, Eve Francis, Jacque Catelain et Marcelle Pradot........ 345

PETITES ANNONCES

(Suite.)

ACHAT ET VENTE DE MATÉRIEL

A VENDRE : Appareil prise de vues dernier modèle, complet.

Transformateur "Cooper Hewit", donnant 40 ampères, continu, sur 190 volts, alternatif.

Perforeuse précision pour négatifs.

Ecrire : P. ULYSSE, 1, Rue Milton (9e). Téléph. : Trudaine 55-79. (9 à ....)

P. BROCHERIOU

Bureaux : 137, rue Lafayette, PARIS

A l'avantage de rappeler à MM. les *Directeurs* de Salles de Spectacles, qu'il est *l'Agent spécial* et *vendeur* de la Fabrication de la Maison Ve MARTIN et PEBEYRE, Fabricants de

Fauteuils à bascule

et tout agencement pour *Cinémas* et *Théâtres*. — Ancienne Maison de 1er ordre, ne fabriquant pas l'article camelote.

Chaises pliantes, bois et fer. Voir échantillons à mes bureaux.

Fournitures irréprochables. (7 à...)

DÉCORS DE THÉATRE

Artistes, Peintres, Décorateurs, attachés à ma Maison.

Plans, maquettes, sur demande.

Décoration nouvelle, merveilleux effets.

S'adresser en toute confiance : P. BROCHERIOU, *137, Rue Lafayette, Paris*. (7 à...)

A VENDRE

App. prise de vues GAUMONT, état neuf ; matériel complet ; 2 objectifs.

S'adresser : BARBAROUX, 108, Faub. du Temple. (7-8-9-10)

NOS FAUTEUILS AUTOMATIQUES

EXTRA PLATS

Gagne 10 centimètres sur l'épaisseur, soit une travée toutes les 7 travées.

Se ferment sans bruit, plus de vêtements déchirés par le siège ; solidité garantie, depuis 18 francs.

Cinématographes BAUDON-St-LO. Téléphone : Archives 49-17. Bureaux, 345, rue St-Martin, Paris. — Salle d'exposition et ateliers, 36, rue du Château-d'Eau, Paris. (48 à...)

FAUTEUILS ET STRAPONTINS

N'ACHETEZ PAS avant d'avoir consulté....

FLEURET & LADOUCE

.... **à SAINT-DIZIER (Haute-Marne)**

Vous trouverez un grand choix de modèles, des prix réduits et une fabrication irréprochable. (47 à)

MATÉRIEL DE LABORATOIRE

Appareils de Reportage. Chambres d'atelier et de voyage. — Etablissements Union, 6, Rue du Conservatoire, Paris. (10-12-14-16-18-20-22)

FAUTEUILS et STRAPONTINS

PÉCHAIRE, *43, Rue de Reuilly*

PARIS-12e — Tél. : Roquette 31-93 (10-11-12-13-14)

VOULEZ-VOUS ?

1° Obtenir le maximum de places dans votre salle par l'avantage d'une nouvelle conception de fauteuils.

2° Eviter le bruit du siège et le pincement des vêtements.

3° Acheter à un prix avantageux vos :

Fauteuils, Strapontins, Bancs, Chaises

Adressez-vous au constructeur G. SIMON, 5, Avenue du Sergent Hoff, à Bry-sur-Marne (Seine).

Livraison rapide. Exactitude Construction irréprochable. (10-11)

CINÉMA-OFFICE

22 & 30, Rue de Trévise, PARIS (9e)

(Fondé en 1905)

Fournitures générales pour Cinémas. — Postes. — Groupes. — Fauteuils. — Neuf et Occasion. — Vente. — Achat. — Echange. — Réparations. — Catalogue gratuit sur demande.

L. LAENNEC. — Tél. Bergère 50-99 (4 à...)

INTER, MATERIEL, CINE — 24, rue de Trévise, Paris (9e). Neuf et occasion : postes complets, groupes électrogènes toutes marques, fauteuils, gros stocks lampes, lentilles, condensateurs, bobines, appareillage électrique. R. Juliat, Tél. Bergère 38-36. (23)

SPÉCIALITÉS Sièges et strapontins à bascule. Tickets de contrôle et cartes de sortie. Charbons spéciaux pour la projection. Poste d'éclairage « Acetylox » remplaçant l'arc électrique.

Toutes fournitures oxygène, acétylène dissous, pastilles, etc.

Un fort lot de bâches et stores toutes dimensions. Toutes fournitures pour le cinéma, nombreuses occasions en postes complets.

DOCKS-ARTISTIQUES. Fournitures Générales pour le spectacle, 69, Faubourg Saint-Martin, Paris-10e.

ACHAT ET VENTE DE FONDS

CINÉMA A CÉDER, avec propriété immeuble, dans jolie ville du Loiret. — Bon rapport ; peut être augmenté. — GABOT, Eden-Ciné, Beaugency (Loiret). (10)

CABINET E. PORRET

5, Rue de l'Hospice, 5 — CALAIS

A CÉDER : Plus. Cinés et Cinés-brasseries.

A VENDRE : Lux. Ciné-Théâtre. Seul ville de 5.000 hab. Bén. 70.000 fr. Prix avec immeuble : 280 000 fr. ; 150.000 compt.

A LOUER : Théâtre-Ciné, 1.400 pl. (9-10)

CINÉMAS à louer, à vendre, en province et banlieue — Bénéfices bien justifiés. — S'adresser en confiance et sans hésiter : Agence Générale MODÉI, 36, Rue Montholon. (9-10-11-12-13)

Pour vendre ou pour acheter Cinémas-Music-Halls, etc., Paris-Banlieue et Province. S'adresser au *Moniteur des Cinémas*, 39 bis, rue de Châteaudun, Paris. Téléphone Central 62-82 (37 à..)

DIVERS

PLACEMENT d'opérateurs, placement gratuit, charbon pour Cinéma extra-lumineux. — Kinograph, 31, rue St-Antoine, de 2 à 7. (1 à 23)

FILMS EN STOCK Grande variété de films à prix réduit, pour forains. — Cinématographes BAUDON-St-LO, 345, rue Saint-Martin et 36, rue du Château-d'Eau, Paris. (48 à....)

CINEMAS, constructions, transformations à forfait clés en main. Renseign. gratuits, VELLU arch. spécial, 110, bd. Clichy, Paris. (1 à 28)

ETUDES et PROJETS

pour toutes installations ou transformations

de Cinémas, Salles de Spectacles

PARIS-PROVINCE. — Renseignements gratuits. — MÉTADIEU, Architecte-Expert, 49, R. Ramey, Paris. Téléph. : Nord 56-21. (10 à 19)

Le Gérant : Charles LE FRAPER.

IMPRIMERIE DU COURRIER
26, Rue du Delta — Tél. : Nord 28-07

STUDIO à louer dans **PARIS**

... ... CONDITIONS INTÉRESSANTES ... .

S'adresser aux Films "LUCIFER"

... ... 5, Boulevard des Italiens, 5 ... .

(8-9-10)

Sponsored by the University of Wisconsin-Madison Center for Interdisciplinary French Studies, the French Embassy, and the ACLS Digital Extension Grant, "Globalizing and Enhancing the Media History Digital Library" (2020-2022)

